LE

BAPTÊME DE LA FRANCE

LYON. — IMPR. VITTE ET PERRUSSEL, RUE CONDÉ, 30.

LE

BAPTÊME

DE LA FRANCE

TABLEAU HISTORIQUE

Du mouvement social et religieux dans les Gaules

AU Ve SIÈCLE

PAR

l'Abbé PÉRIGAUD

CURÉ DE SAINT-LÉON (DIOCÈSE DE MOULINS)



LYON

LIBRAIRIE & IMPRIMERIE VITTE & PERRUSSEL

Imprimeurs-libraires de l'Archevêché et des Facultés catholiques

3, place Bellecour, et rue Condé, 30

1889





PROLOGUE

S'il y a en histoire un fait incontestable, c'est l'action vraiment merveilleuse du christianisme dans l'œuvre de la civilisation du monde.

Avant lui, il existait bien une nation qui semblait avoir reçu du Ciel cette magnifique mission : c'était la nation juive. Mais, choisi par Dieu pour constituer un peuple à part, et d'ailleurs peu communicatif de sa nature, le peuple hébreu gardait presque exclusivement pour lui-même les éléments civilisateurs dont il se trouvait dépositaire ; et son action en ce sens ne dépassait guère les étroites limites du pays qu'arrose le Jourdain.

Une autre nation, plus entreprenante et plus cosmopolite, avait surgi sur les bords du Tibre. Elle y avait fondé un empire célèbre, qui envahissait chaque jour davantage le monde connu : nation profon-

dément religieuse dans ses instincts, puisque partout où elle portait ses aigles victorieuses, elle y portait aussi ses divinités. C'était la nation romaine.

Cependant, quels résultats avait-elle obtenus, au point de vue civilisateur ?

Ceux que peut obtenir la puissance humaine !

Il n'est besoin que de jeter les yeux sur la civilisation romaine, sur les lois barbares qu'elle avait établies, sur les mœurs dépravées qu'elle avait enfantées du haut en bas de l'échelle sociale, pour voir de quoi sont capables les hommes et les peuples, même les mieux doués des avantages de l'esprit et du corps, lorsqu'ils sont laissés à leurs propres forces.

L'erreur peut sourire à l'intelligence mais ne l'éclaire pas : c'est le don de la vérité, et de la vérité seule.

Aussi, malgré toutes ses mythologies ingénieuses et attrayantes, le paganisme ne pouvait faire avancer d'un pas de plus la vraie civilisation. Il y avait bien en lui l'action humaine, mais il y manquait l'action divine, et ce fut le christianisme qui l'apporta.

Il paraît ; et, à mesure qu'il fait des progrès, tout change de face. Les superstitions grossières s'éteignent devant le rayonnement de l'Evangile ; les mœurs s'adoucissent sous l'influence de la charité chrétienne ; et la barbarie recule devant la croix, ce touchant symbole de l'immense amour de Dieu pour les hommes.

Cet enfantement du monde à la civilisation par le christianisme est constaté par tous les penseurs

consciencieux, quelle que soit l'opinion à laquelle ils appartiennent.

Un écrivain qui s'est fait remarquer souvent par ses attaques passionnées contre l'Eglise, Michelet, disait avec l'autorité de sa science historique : « A côté de l'ordre civil, un autre s'est établi, qui doit le recueillir et le sauver pendant la tempête de l'invasion barbare. Partout, à côté de la magistrature romaine qui va s'éclipser et délaisser la société en péril, la religion en a placé une autre qui ne lui manquera pas. L'universalité impériale est détruite, mais l'universalité catholique apparaît. Le monde se maintiendra et s'ordonnera par l'Eglise. »

Le protestant Guizot n'a-t-il pas confirmé ce jugement, en écrivant ces mots ? « Parmi les causes de notre civilisation, il y en a une qui se présente à tous les esprits, je veux dire l'Eglise chrétienne. Jamais société n'a fait, pour agir autour d'elle et s'assimiler le monde extérieur, de tels efforts que l'Eglise du ve au xe siècle. Elle a, en quelque sorte, attaqué la barbarie par tous les bouts, pour la civiliser en la dominant. »

Ecoutons maintenant les historiens catholiques :

« Lorsque, écrit le judicieux Laurentie, à la suite des guerres civiles qui désolèrent l'empire après l'avoir couvert de sang et de ruines, les provinces furent livrées presque sans défense aux barbares, il ne resta de populaire dans les Gaules qu'une autorité, qui prit soin de la nation tour à tour la proie des vainqueurs. Cette autorité fut celle des évêques, toujours prêts à se jeter entre les combattants. »

« C'est la religion, dit Montalembert, qui avec une invincible persévérance opéra l'œuvre gigantesque de mouler et de pétrir tous les éléments divers de ces races germaniques et septentrionales qui avaient conquis l'Europe, pour les civiliser et les sanctifier sous l'action patiente et vivifiante de la foi. »

« Au milieu de cette dissolution sociale, écrit enfin Balmès, dans ce monstrueux pêle-mêle de lois, de mœurs, de traditions, le christianisme, resté debout comme une colonne solitaire au sein d'une ville en ruines, comme un brillant fanal au centre d'un horizon de ténèbres, le christianisme était l'unique élément capable de rendre la vie aux germes de régénération, ensevelis sous les décombres et dans le sang. »

Telle fut l'œuvre du christianisme.

Malgré les flots de sang que trois siècles de persécution lui avaient fait verser, l'Eglise non seulement survivait aux Césars, mais encore amenait leurs farouches vainqueurs à courber la tête sous son joug salutaire, et montait avec eux jusque sur leurs trônes.

Lorsque la Providence efface, a dit un célèbre penseur, c'est pour écrire.

Or, au ve siècle, il faut croire que la Providence avait beaucoup à écrire, car elle effaçait terriblement. Pour effacer, elle se servit des barbares; et pour écrire, elle se servit des Francs.

Les barbares, « ces conscrits de Dieu, dit Chateaubriand, n'étaient que les aveugles exécuteurs d'un dessein éternel ». Une fois leur œuvre de destruction

et de châtiment accomplie, ils disparaissent emportés par l'orage des révolutions européennes, ou bien ceux qui restent sur le sol d'Occident s'amendent et se transforment. « Une religion nouvelle, dit encore Chateaubriand, avait besoin de peuples nouveaux. Il fallait à l'innocence de l'Evangile l'innocence d'hommes sauvages; à une foi simple, des cœurs simples comme cette foi. »

C'est alors que la nation franque apparaît à l'horizon. Dieu prépare la France, il la baptise, et c'est d'elle qu'il se servira désormais pour accomplir ses faits et gestes dans le monde : *Gesta Dei per Francos.*

Cette origine religieuse de la France, nous voulons essayer de la dépeindre. En présence du travail de *déchristianisation* dont elle est l'objet et la victime depuis plus d'un siècle, quoi de plus salutaire pour nous, Français, que de considérer au prix de quels efforts, de quels sacrifices, de quels combats et de quelles victoires notre patrie bien-aimée est devenue chrétienne ? Quoi de plus réconfortant que ce regard vers le passé, quand le présent semble si compromis et l'avenir si menaçant ?

Deux camps, essentiellement tranchés, vont nous apparaître aux prises, dans cette formidable lutte d'où doit sortir le triomphe national du Christ.

Satan amènera sur le champ de bataille, rangées autour de Clovis encore idolâtre, toutes les puissances des cultes païens, au moyen desquels il a établi et maintient son empire dans les Gaules. Jésus-Christ aussi y viendra, représenté par les plus grandes figures

chrétiennes de cette époque, parmi lesquelles se distinguent Remy, Geneviève et Clotilde, les véritables apôtres de la régénération française.

Dans l'exécution de ce tableau patriotique, bien des couleurs, sombres ou brillantes, tristes ou gaies, faites d'ombres ou de lumières, se présenteront sous notre pinceau, bien des éléments disparates s'offriront à notre souvenir et à notre plume. Nous nous efforcerons de fondre, les unes avec les autres, ces couleurs historiques; nous ne laisserons de côté aucun de ces éléments, qu'ils soient le reflet de l'erreur ou celui de la vérité, afin de montrer sous son vrai jour cette époque cependant si obscure de fermentation sociale, et surtout ce grand événement du *Baptême de la France* en la personne de son célèbre fondateur.

Ce travail que nous offrons ici au public n'est, d'ailleurs, que la suite et le complément naturel d'une œuvre entreprise par nous il y a quelques années.

Notre dessein alors était d'étudier l'Eglise militante s'avançant à la conquête, et par là-même, à la civilisation du monde par l'application des principes de l'Evangile. Dans un premier ouvrage (1), nous avons considéré l'Église préludant, en la personne de l'Enfant-Dieu, à cette divine mission, sous les regards charmés de saint Joseph, son auguste protecteur. Dans un second (2), nous l'avons contemplée luttant

(1) *Les GLOIRES DE SAINT JOSEPH dans l'Eglise triomphante et militante.*

(2) *CŒCILIA ou une Héroïne des Catacombes.*

contre le despotisme féroce des persécuteurs, et préparant, au centre même de l'empire romain, par les souffrances héroïques et le sang répandu de ses martyrs, le triomphe de la vérité et de la vertu. Aujourd'hui, c'est l'Eglise qui sort victorieuse du chaos produit par les invasions dévastatrices des barbares, et monte sur le trône qui sera un jour, grâce à sa céleste influence, le plus illustre de l'univers.

L'étable de Bethléem et l'atelier de Nazareth — les catacombes et les prétoires de Rome — les forêts druidiques et le baptistère de Reims : telles sont les trois principales étapes de la marche progressive du christianisme, depuis sa naissance jusqu'à son établissement définitif en notre pays.

Hérode et la synagogue en Judée — les Césars et les dieux de l'Olympe en Italie — Clovis et les idoles de la barbarie dans les Gaules : tels sont les puissants adversaires qui barrent à l'Eglise catholique le chemin, mais qu'elle terrasse avec une simple croix de bois, ou qu'elle subjugue patiemment à l'Evangile.

Pour ce dernier travail, nous procéderons comme nous l'avons déjà fait pour les deux ouvrages qui l'ont devancé.

Nous ne nous départirons jamais de la vérité historique, là où elle est acquise. Dans le but d'y suppléer, là où elle manque, nous ne dédaignerons pas les lueurs plus ou moins sûres de la légende; nous aurons même recours à la fiction, basée toutefois sur les coutumes, les croyances et les mœurs de ces temps primitifs. C'est le seul moyen, croyons-nous, de

combler, autant que possible, les lacunes regrettables laissées par la tradition écrite dans l'histoire de cette époque, qui s'étend de l'entrée triomphale du conquérant des Gaules à Soissons jusqu'à sa descente encore plus triomphale aux fonts sacrés de Reims.

Daigne le Seigneur bénir ces humbles pages, où nous voulons redire les origines chrétiennes de notre chère patrie ! Puisse la France ne jamais oublier, parmi ses efforts de transformation politique et sociale, ce qu'elle doit à l'Eglise, dont elle est la Fille aînée ! Puisse-t-elle résister toujours aux sollicitations coupables, dont elle est l'objet de la part de ceux de ses enfants qui voudraient l'amener à renier son baptême et à se séparer de l'Église, cette mère de la vraie civilisation, cette protectrice de la société et de tout véritable progrès !

C'est un devoir que lui impose le souvenir d'un passé glorieux. C'est aussi son plus grand intérêt : car dans l'accomplissement de ce devoir se trouve pour elle le salut; là, pour elle, quelles que soient ses épreuves, est encore l'avenir.



LE CONQUÉRANT DES GAULES



CHAPITRE PREMIER

LE CONQUÉRANT DES GAULES

I. Etat des Gaules au v[e] siècle. — II. La race franque. — III. Légende prophétique sur la naissance de Clovis. — IV. Le roi franc et le gouverneur romain. — V. Révélations du druide Abrunus. — VI. Le champ de bataille de l'Ailette. — VII. Attitude respective des deux armées, franque et romaine. — VIII. Victoire éclatante des Francs.

I

Le cinquième siècle de l'ère chrétienne touchait à sa fin. Rome, qui avait promené ses aigles victorieuses jusqu'aux extrêmes limites du monde connu, venait de voir se briser entre ses mains le sceptre de l'Univers.

Pressentant ce désastre, l'illustre Constantin avait, depuis près de cent ans, transporté la capitale de l'empire sur les rives du Bosphore ; l'antique Byzance

était devenue Constantinople. Grâce à cette tactique habile, la puissance romaine jetait encore un vif éclat en Orient, tandis que, comme des lions affamés de carnage, les barbares envahissaient l'Occident, qui s'en allait en décomposition sous leurs coups. Parfois, un pontife du Christ, armé seulement de ses supplications et de ses larmes, se présentait aux portes de Rome, et son ascendant faisait reculer le flot dévastateur : ainsi avait agi le pape saint Léon en face du terrible Attila, qui s'appelait lui-même le *fléau de Dieu !*

Mais un dernier barbare, plus insolent que les autres, venait de porter le coup suprême à la domination impériale en Occident. Odoacre, roi des Hérules, s'était emparé de Rome en l'an 476, et avait établi son trône sur les ruines fumantes de la ville éternelle.

Quand il s'écroula de la sorte, l'empire d'Occident avait perdu la plupart de ses riches provinces des Gaules. Depuis de longues années, le Midi et l'Est étaient devenus la proie des races teutoniques qui, des bords de la Baltique et des pieds du Caucase, s'étaient précipitées, semblables à des avalanches, sur ce pays engraissé des sueurs et du sang généreux du peuple-roi.

Dès l'an 412, Gondicaire, chef de la tribu des Burgondes, s'était installé dans l'est de la Gaule et avait fondé le royaume de Burgondie, ayant pour limites la Saône, le Rhône et les Alpes. D'autre part, le Midi se trouvait occupé par les Wisigoths, dont Toulouse

était la capitale, avec un territoire qui avait pour frontières le Rhône, la Loire et les Pyrénées.

Comme on voit un vieux chêne, dont le tronc est vermoulu, porter encore à sa cime quelques rameaux verdoyants, tristes restes d'une végétation qui s'éteint : ainsi en était-il de l'empire d'Occident. Frappé au cœur par la main du barbare qui prit d'assaut sa capitale, le Géant romain avait conservé un frémissement de vie ; et c'était à l'une de ses extrémités, au nord des Gaules, que ce frémissement se faisait sentir. Là encore il vivait. Car les descendants de Romulus continuaient d'étendre leur domination sur le pays compris entre le Rhin, la Loire et l'Océan ; et le fils du célèbre Ægidius, le comte Syagrius, avait, à Soissons, établi le siège de ce qui restait du gouvernement des Césars.

Cependant, malgré tous les efforts du général romain pour garder intacte cette dernière épave de l'empire, la décomposition gagnait de plus en plus ce membre, qu'avait jusque-là épargné la mort. Les cités de cette portion du territoire gaulois revendiquaient à grands cris leur indépendance ; et les rois bretons, tout en reconnaissant la suprématie de Rome, avaient relevé la tête et regardaient fièrement l'avenir. En un mot, d'une part, les provinces gallo-romaines sentaient passer sur elles un souffle de révolte, et aspiraient au moment de secouer le joug de ce maître qui ne pouvait plus les protéger assez efficacement contre les barbares ; d'autre part, une confédération, un royaume était impossible à fonder en dehors des éléments tout

préparés, que leur fournissait la civilisation romaine, plusieurs fois séculaire dans ces contrées.

Que faire alors ?

Assurément, la situation n'était pas sans difficultés, et l'avenir sans incertitudes.

Des royaumes voisins, quel sera celui qui, le premier, viendra mettre une main victorieuse sur cette riche proie ?

Seront-ce les Burgondes ?

Mais les Burgondes se sont déjà abâtardis parmi les délices, qu'un siècle de possession leur a procurées au sein des plaines les plus fertiles de la Gaule. Puis, ils ne se sont maintenus dans leurs positions que par l'intervention armée des Romains, qui ne souffraient ce peuple dans le voisinage que comme un contrepoids à la puissance gothique. D'ailleurs, la Providence ne peut vouloir de cette nation pour cette grande œuvre de la régénération sociale ; car elle n'a envahi cette partie de la Gaule et n'y a détruit le culte des fausses divinités, qu'afin d'y continuer les désordres du paganisme et d'y implanter la religion hérétique d'Arius.

Seront-ce les Wisigoths ?

Ce peuple semblait, à la vérité, mieux préparé que les Burgondes pour la domination universelle des Gaules. Il dictait alors ses lois à l'Europe entière. Sa cour était la plus brillante de cette époque de décadence ; elle rappelait celle de Rome aux jours de ses splendeurs ; toutes les nations y avaient leurs représentants. Il paraissait avoir pour

lui toutes les chances de l'avenir, c'est vrai : mais les Gallo-Romains, après avoir accueilli les Wisigoths comme des libérateurs, les détestaient comme des tyrans. La race gothique excitait de plus en plus les défiances des masses populaires, depuis qu'Ewarick, leur chef, avait imposé aux populations méridionales des lois oppressives.

A qui donc alors va appartenir ce glorieux débris, le seul qui reste au monde, de la puissance impériale? Quelle sera la nation à laquelle écherra en partage ce territoire, riche encore de tout ce que les dominateurs de l'univers y avaient entassé d'éléments civilisateurs?

Ce peuple gallo-romain ne peut survivre, isolé et sans appui, au milieu de ce bouleversement général des royaumes, impuissant qu'il est à se protéger désormais lui-même, et séparé à tout jamais de cette Rome qui, naguère maîtresse sans rivale, vient de tomber aux mains des barbares. A coup sûr, il faudrait une fusion. Mais avec quelle race opérer cette fusion nécessaire pour en faire surgir un peuple fort, digne de reconquérir un jour le sceptre du monde?

C'est ce que doit lui révéler un prochain avenir.

Car, en ce moment, se forme, au nord-est des Gaules, une nation que la Providence semble destiner à cette œuvre de salut.

Elle est encore ignorante et barbare.

Néanmoins, elle porte sur son front le cachet mystérieux de sa prédestination. Elle adore, il est vrai, les faux dieux du paganisme; mais elle n'a pas méconnu le Christ ni son esprit; elle n'a pas ouvert, comme les

autres nations voisines, ses portes à l'hérésie ; elle est neuve, libre et fière, capable de grands efforts pour accomplir de grands desseins. On raconte même que son chef verse des larmes au récit du Golgotha, qu'il vénère le saint vieillard de Rome, et qu'il traite avec honneur les ministres du Christ.

Cette nation, quelle est-elle ?

D'instinct, elle est déjà catholique ; de cœur, comme de nom, elle est tout à fait française.

II

Sortis des forêts de la Germanie, les Saliens s'étaient, depuis plusieurs siècles, fixés sur les bords de la rivière de Saal, en Westphalie : d'où leur était venu leur nom. C'est là, derrière le Rhin, qu'ils avaient, à force de courage, obligé l'illustre conquérant des Gaules, Jules César, à limiter de ce côté ses envahissements prodigieux.

Toujours sur la brèche lorsque les aigles romaines lançaient contre eux leur cri de guerre, ils les avaient maintes fois refoulées des frontières de la Germanie.

Afin d'opposer une résistance plus vigoureuse, les tribus saliennes et les Sicambres avaient conclu une alliance qui les groupait sous la désignation générique de *tribus franques*. De là leur nom de *Francs*, c'est-à-dire : *peuple libre*.

C'est alors qu'ils s'étaient donné des chefs avec tous les privilèges attachés à la royauté héréditaire. Une fois réunies sous le même sceptre, les tribus franques avaient essayé d'agrandir leur domination. Laissant sur les rives du Rhin une partie de leurs frères qu'on appela pour cette raison *Francs Ripuaires*, les Francs Saliens s'étaient avancés peu à peu vers cette portion de la Gaule, où agonisait la puissance impériale, et où les attiraient tant de choses dignes de tenter la cupidité des barbares.

Un jour Clodion, leur chef, attaqua les Romains à Tournai; il les défit complètement et s'empara de leur ville.

Ses guerriers reconnaissants l'élevèrent sur le pavoi, comme faisaient les armées romaines pour leurs généraux victorieux. Ils cueillirent sur le champ de bataille des fleurs, dont les blanches corolles s'épanouissaient parmi les cadavres sanglants dont était jonchée la plaine : ces fleurs étaient des lis! Ils en tressèrent une couronne, et la déposèrent sur le front du roi chevelu. Depuis cet événement, le lis entra dans les emblèmes armoriés de la monarchie française.

Clodion, vainqueur des Romains, avait établi à Tournai même le siège de son commandement. C'est de cette citadelle célèbre que les Francs Saliens se répandirent par de nombreuses incursions dans le nord de la Gaule, sans cependant s'y fixer. Les exploits accomplis, ils rentraient sur le territoire tournaisien, afin de se partager le butin rapporté des contrées ravagées.

Tant que les Saliens se contentèrent de rançonner ainsi les peuplades gallo-romaines du Nord, les choses restèrent en cet état.

Mais arriva un moment où les guerriers francs éprouvèrent la soif de nouvelles conquêtes, et où surtout leur chef ne daigna plus trouver suffisantes ces dépouilles vulgaires. Afin de satisfaire les insatiables appétits de son âme de conquérant, et aussi pour réaliser, sans le savoir, les plans de la Providence à l'égard de ce vieux monde en formation nouvelle, il fallait au peuple franc et à son ambitieux roi un territoire dans les Gaules.

C'est à partir de cette période que les destinées de cette petite nation, appelée à devenir si grande, semblent entrer dans une autre phase, et qu'elles paraissent se dessiner plus nettement sur le sombre tableau de ces temps obscurs.

III

La nouveau roi des Francs se nommait Clovis. Il était issu du mariage de Childéric, petit-fils de Clodion, et de Basine, précédemment épouse du roi de Thuringie.

La légende de cette époque raconte, au sujet de la naissance de Clovis, une histoire assez curieuse, qui ne manque pas de jeter une certaine lueur sur l'avenir

de celui que la postérité devait proclamer le véritable fondateur de la monarchie française.

Chez les Barbares, la superstition populaire attribuait une souveraine importance aux différentes visions qui se manifestaient aux époux la première nuit des noces. Quand on désirait savoir d'avance ce que seraient les enfants qui naîtraient du mariage, l'un des époux quittait le domicile conjugal avant l'aurore, et faisait une promenade solitaire à travers la campagne d'alentour. Les premiers êtres vivants qui frappaient ses regards avaient une signification mystérieuse, sur laquelle on échafaudait tout un système de données prophétiques.

Or Basine, initiée dès sa plus tendre jeunesse à l'art de la divination, ne voulut pas laisser s'échapper cette grande occasion de mettre à profit ses connaissances en magie.

Le chant du coq venait à peine de se faire entendre parmi les ombres fugitives du matin, qu'elle sort précipitamment du festin qui durait encore sous les tentes nuptiales, et qu'elle mande à part son époux.

Elle a déposé aux pieds d'une idole, placée sous le portique, la riche toilette des fiançailles, pour se revêtir d'une longue robe où s'étalent des dessins fantastiques. Les nattes de ses cheveux peints en rouge vif sont délivrées de leurs cercles d'or, et retombent, en se tordant, sur ses épaules comme des serpents de feu.

Devant l'idole, formée d'un tronc d'arbre noirci par la fumée des sacrifices, se trouve une cassolette

pleine de charbons ardents sur lesquels Basine jette un bouquet de fleurs de bouleau. La flamme pétille, et la reine tombe à genoux devant la statue d'Irmensul, qui s'illumine des reflets du brasier magique.

Lorsque le bois prophétique a rendu ses dernières clartés dans une convulsion suprême, Basine se relève et, d'une voix impérieuse :

— Sortez d'ici, dit-elle à Childéric ; prenez de suite le chemin qui conduit à la forêt voisine. Ne vous arrêtez pas que vous n'ayiez rencontré quelque être vivant. Ensuite, vous reviendrez auprès de votre servante, pour lui raconter fidèlement ce que vous aurez vu.

Childéric, captivé par le ton inspiré de son épouse, obéit sur-le-champ. Quelques instants après il reparaît sur le seuil du portique :

— Qu'avez-vous rencontré, seigneur ? s'écrie Basine avec un visible air d'inquiétude.

— A peine étais-je sorti de cette demeure, répond le roi, que j'ai vu passer comme des apparences d'animaux.

— Avez-vous pu les distinguer ?

— Oui ! Basine, et j'ai cru voir un lion, une lionne et un léopard.

— Bien ! reprend l'épouse, d'un accent satisfait. Mais ce n'est là qu'une première vision. L'esprit prophétique, qui m'inspire en ce moment, exige que vous fassiez jusqu'à trois fois ce voyage mystérieux ; car il aime le nombre ternaire. Retournez donc encore deux fois du même côté. Vous avancerez chaque fois

davantage vers le but que je vous ai indiqué; et, à chaque fois, vous reviendrez me raconter ce qui aura frappé vos regards.

Comme Childéric hésitait :

— Obéissez ! ajoute vivement la reine, et je vous annoncerai en toute certitude les destinées que l'avenir réserve à nos descendants. Allez, ne craignez rien ; jusque-là, les dieux nous sont favorables !

Lorsque le roi rentre de sa seconde excursion, Basine lui dit :

— Fils des rois, qu'avez-vous vu sur le chemin de la forêt ?

— J'ai vu un ours et un loup, qui rugissaient sur le bord d'un torrent.

— Ce n'est pas tout, réplique la reine ; le nombre sacré n'est pas encore complet. Retournez, seigneur, et vous ferez part à votre servante du résultat de vos démarches.

Childéric reprend le chemin de la forêt, et à son retour :

— Fils des rois, s'écrie de nouveau Basine, qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu, répond Childéric, un chien dont la gueule écumait de rage, et d'autres animaux de moindre grandeur qui menaient un vacarme effroyable.

— Cela suffit, dit Basine. Suivez-moi, maintenant, et je vais déchirer de suite, devant vos regards, le voile que le destin tient étendu sur l'avenir.

Elle prend alors le monarque par la main, et le conduit en face de la divinité du logis royal. Elle répand sur

le brasier des grains d'encens qu'elle épanche d'une corne d'urus. Puis, pendant que les nuages parfumés déroulent entre eux et la noire idole leurs spirales argentées, Basine se tourne vers Childéric, et avec l'accent d'une prophétesse :

— Roi, dit-elle, les choses que vous venez de voir cette nuit, de vos propres yeux, sont vraies, et voici ce que ces visions signifient : Il sortira de notre union un fils qui sera un lion par le courage et par la force. Il aura lui-même à son tour des enfants dont le léopard et la licorne sont le symbole, c'est-à-dire qu'ils seront pleins d'astuce. Ces enfants auront d'autres fils, qui égaleront l'ours et le loup en férocité. A ces fils dénaturés succéderont des descendants, qui dégénéreront au point de pouvoir être comparés à de vils chiens qui se dévoreront entre eux. — Grâces en soient rendues à nos dieux protecteurs ! A nous le plus illustre rejeton des rois ! A nous le lion dont le fier rugissement fera trembler les échos de l'univers ! O prince ! notre race verra donc se lever sur elle, bien avant les jours mauvais, des jours de puissance et de gloire !

Ainsi parla Basine de Thuringie au vieux Childéric; ainsi fut annoncé le fondateur de la nation française, le jour même où s'unirent, aux pieds de la vieille idole des forêts de la Germanie (1), ceux qui devaient le donner au monde et surtout à la France.

(1) La fameuse statue d'Irmensul, dont celle de Basine n'était qu'une reproduction, s'élevait sur la montagne fortifiée d'Ehresbourg : elle représentait un homme armé à la façon des Germains, l'étendard d'une main et la lance de l'autre.

IV

Le fils de Childéric et de Basine reçut en naissant le nom de *Klodowigh* ou *Clovis*, nom qui prédisait ce que serait l'enfant, c'est-à-dire : fameux dans les combats (1).

Dès la première jeunesse, cet enfant offrit en effet les plus belles espérances. Aussi, le chroniqueur de Saint-Denis ne craint pas de dépeindre le rejeton royal comme *moult beau, gracieux et brave*, ajoutant que, pendant qu'il croissait « en taille de corps », il profitait également en « noblesse de cœur ».

Clovis était âgé d'environ vingt ans, lorsque son père mourut.

En descendant dans la tombe, Childéric laissait le trône entouré de circonstances peu faites pour satisfaire les appétits ambitieux de son jeune fils. Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, l'héritier de la couronne royale jeta un regard d'aigle sur les Gaules, et devina peut-être ce qu'attendait de lui l'avenir.

Pour décider de la guerre, il était d'usage, chez les peuplades franques, de recourir à une pratique que l'on appelait l'*épreuve suprême*. On mettait deux combat-

(1) *Klodowigh* est composé de deux mots francs : *Kleut* (fameux) et *Wigh* (combat).

tants en présence dans un champ clos : c'étaient un citoyen libre et un captif. Le citoyen libre représentait le peuple auquel il appartenait ; et le captif, l'ennemi qu'il s'agissait d'attaquer. De l'issue de ce combat particulier on conjecturait celle de la guerre à entreprendre.

Clovis n'eut garde, avant de rien tenter, de négliger de consulter cet augure populaire. Bien plus, il n'entendit céder à aucun autre de ses sujets l'honneur de représenter sa nation au champ de l'épreuve. Parmi les captifs gaulois qu'il traînait à sa suite, il choisit le plus robuste et le plus valeureux. Mais à peine les deux champions avaient-ils échangé quelques attaques réciproques, en présence de la multitude accourue à ce spectacle, que la lance du jeune roi transperça le crâne du vigoureux adversaire.

L'ennemi gaulois était vaincu en figure, il n'y avait plus qu'à le vaincre en réalité : c'est ce que Clovis ne voulut mettre aucun retard à essayer. La suite de ce récit nous montrera à quel point le combat prophétique avait dit vrai.

En ce temps-là, le commandant des Gaules résidait à Soissons ; il se nommait Syagrius. Or le pays suessonnais était séparé de Tournai, où Clovis avait son quartier général, par le pays cambrésien. Le roi franc comprit qu'il était de son intérêt de gagner d'abord à sa cause le chef du Cambraisis, s'il voulait augmenter ses chances de victoire contre le gouverneur romain. Regnacker et son peuple acceptèrent avec un véritable enthousiasme les propositions de Clovis ; et bientôt

ce ne fut plus qu'un immense bruit d'armes dans toute la région du nord.

Partout, on décroche les étendards suspendus aux arbres des forêts. Les guerriers teignent en rouge leur barbe inculte et leur longue chevelure. Ils se revêtent de peaux de taureaux sauvages, prennent en main leurs javelots et leur framée, et se couvrent la poitrine d'une cuirasse qu'attachent leurs épouses avec la recommandation expresse de ne la quitter que morts ou victorieux. En même temps, les chefs des armées font mugir les sept voix de la guerre sur leurs boucliers d'airain. L'air est plein de sons belliqueux ; les cités et les forêts, les vallons et les montagnes en retentissent jusque dans le silence des nuits. De toutes les régions du territoire franc et cambrésien, les bataillons se forment et se rejoignent, entr'ouvrant leurs rangs à tout ce qui peut porter des armes, et entraînant à leur suite, sur d'énormes chariots, femmes, enfants et vieillards.

Cependant Clovis, par respect pour les traditions chevaleresques en usage, même à cette époque, dépêche vers Syagrius plusieurs des principaux chefs de son armée, afin de lui porter définitivement la déclaration de guerre, et de lui offrir le choix du champ de bataille.

A cette proposition, le gouverneur de Soissons sent la fierté du vieux sang romain se révolter dans ses veines :

— Que me veut ce barbare? s'écrie-t-il d'un ton courroucé. J'accepte de suite le défi qu'il m'envoie.

S'il est prêt à se battre, moi aussi, je suis prêt à lui faire, une bonne fois, mordre la poussière, et une poussière dont on meurt !

Lorsque cette fière réponse parvint aux oreilles du roi des Francs, celui-ci avait déjà, par une marche rapide, franchi les confins du Suessonnais, et était arrivé sur les bords marécageux de l'Ailette, petite rivière qui séparait le territoire de Soissons de celui de Laon. Ce fut avec le plus dédaigneux des sourires que Clovis accueillit les paroles menaçantes de Syagrius. L'orage était amoncelé : il n'était plus temps de le fuir, au moment où il allait éclater terrible sur sa tête.

L'heure des résolutions promptes et énergiques est donc venue.

Clovis comprend qu'il faut réagir sur-le-champ contre la tentative d'intimidation du gouverneur de Soissons. Aussitôt il rassemble ses troupes autour de sa tente, parcourt les rangs afin de s'assurer si tout est préparé, et donne aux principaux chefs des ordres pour la prochaine bataille.

Il leur soufflait encore au cœur la haine du nom romain, lorsqu'on introduisit au milieu de son camp un inconnu, à l'aspect vénérable.

V

Cet inconnu était un vieillard courbé par l'âge, comme s'il avait porté sur ses épaules le poids de tout un siècle. Des rides profondes sillonnaient le sommet de son crâne dénudé, duquel pendaient de rares cheveux d'une blancheur de neige. Un manteau d'étoffe grossière enveloppait son corps de haute stature et donnait à sa personne un air d'imposante majesté.

En l'apercevant, Clovis éprouve un mouvement de surprise, qui se trahit sur sa fière physionomie.

— Que vient faire cet étranger, à cette heure? s'écrie-t-il.

— Seigneur, répond d'une voix lente et saccadée le vieillard, j'ai entendu des bruits de guerre jusqu'au fond de la retraite silencieuse où s'écoule le reste de mes jours; et ce n'est pas pour les étouffer que je pénètre en ce moment dans le camp des Francs et que j'aborde leur valeureux chef. Ma présence en ce lieu ne vous étonnera plus, lorsque vous saurez ce que j'ai à vous communiquer.

— Parle, vieillard, réplique vivement le roi; parle, j'écoute. Cependant, hâte-toi; car, tu le vois, le temps presse et n'est pas aux longs discours, mais aux actes virils.

— Loin de combattre vos généreux projets, seigneur, je suis accouru dans vos rangs afin de les encourager de tous mes vœux. D'ailleurs, je sais que mes vœux sont des certitudes : vos efforts seront couronnés du plus éclatant succès. Le ciel m'en a confié le secret.

— Comment as-tu appris ces choses ? reprend doucement le jeune roi, dont les paroles et l'air inspiré du vieillard captivaient déjà la bouillante ardeur.

— Ecoutez, prince! J'étais, il y a quelques années seulement, en Westphalie. J'errais à l'aventure sur les bords de la Saal, où j'allais à la recherche du cadavre d'un de mes eubages qui avait accompagné l'armée gallo-romaine dans une excursion belliqueuse. Cet eubage était mon fils, et je suis le druide Abrunus, dont vous avez sans doute entendu parler, seigneur !

« Une nuit, après avoir offert à notre grand dieu Teutatès les sacrifices accoutumés, au fond de l'une des grottes qui bordent la rivière, je m'endormis d'un profond sommeil, la tête appuyée sur le dolmen sacré.

« Pendant ce sommeil, j'eus une vision étrange. J'aperçus un colosse dont les trois têtes, d'apparences diverses, touchaient aux nues, que sillonnaient par intervalles des éclairs semblables à des flèches ardentes. Moi-même j'étais soulevé à une très grande hauteur dans les airs ; et, assis sur un nuage tranquille, je pouvais contempler à loisir les immenses

proportions du colosse qui s'offrait alors à mes regards.

« Le géant avait les jambes et les bras étendus de toute leur longueur. Ses pieds touchaient, l'un à l'Océan occidental, et l'autre au fleuve du Rhin; et, de ses deux mains, il étreignait les Pyrénées ainsi que les côtes de la mer septentrionale.

« Son corps était transparent comme le plus pur cristal, en sorte que ma vue pénétrait jusqu'au dedans de sa poitrine, et que son cœur m'apparaissait plongé dans un fleuve qui le baignait de ses flots de pourpre et d'azur.

« Je cherchais, avec une grande inquiétude d'esprit, l'explication de ce phénomène merveilleux.

« Alors un souffle céleste vint à passer sur mes yeux pour les dessiller; et, en même temps, j'entendis une voix qui frappa comme un éclat de tonnerre mes oreilles. La voix me disait :

— Prophète des dieux, veux-tu comprendre le mys-
« tère ? »

« Je m'empressai de donner un signe d'assentiment; et voici ce que la voix du Ciel me fit entendre :

— Le colosse que tu as devant toi, c'est l'empire
« romain des Gaules, dont la domination, représentée
« par ses membres étendus, embrasse ce vaste pays
« du Rhin à l'Océan et des mers du Nord aux Pyré-
« nées. Ce cœur, que tu vois comme une île flottante
« dans un fleuve sanglant, c'est l'antique Lutèce, la
« cité des *Parisii*, qu'environnent les eaux débordées
« de la Seine, qui coule autour de ses remparts.

« Bourgade naguère presque inconnue, cette ville
« deviendra un jour le véritable cœur de la nation
« qui domptera le colosse.

« Et si tu veux aller plus loin dans tes investiga-
« tions de l'avenir, si tu veux savoir quelle sera cette
« nation privilégiée à laquelle écherra tant de gloire,
« regarde les trois têtes qui surmontent le corps du
« géant. Elles signifient les trois puissances qui doi-
« vent, durant le cours des temps déjà commencé
« depuis bien des siècles, dominer successivement
« les Gaules.

« Ne les reconnais-tu pas aux emblèmes dis-
« tinctifs qu'elles portent? La tête aux cheveux in-
« cultes et ornée du gui sacré indique la nation des
« Celtes; la tête aux cheveux courts et couronnée de
« chêne représente la nation des Romains; la tête
« à la longue chevelure dans laquelle s'épanouit une
« tresse de lis annonce, pour une époque qui est
« proche, la nation valeureuse des Francs! »

« A peine avais-je entendu les derniers mots de cette explication symbolique, que le géant s'évanouit à mes regards, et qu'il ne resta plus de cette apparition mystérieuse qu'une odeur suave, semblable au parfum du lis de nos vallées.

« Votre tour est donc arrivé, ô roi, d'imposer votre domination à ce pays qui attend un libérateur.

« Le livre des cieux est ouvert devant moi, et je viens d'y lire vos glorieuses destinées. Tout à l'heure encore, en célébrant nos mystères dans l'endroit le plus retiré de la forêt voisine, à l'instant le plus solen-

nel, j'entendis une voix inconnue qui sortait des tombeaux de nos braves. Cette voix rendait un son plaintif comme celui que rend un peuple qui, dans les fers de l'esclavage, soupire après le jour de la délivrance.

« Ce jour va luire enfin!

« Demain, seigneur, demain, au lever de l'aurore, vous trouverez en face de vous le Romain. J'ai vu, ce soir, apparaître son armée rangée en bataille sur les hauteurs qui dominent la vallée de cette rivière. Demain donc, si nous en croyons les avertissements d'en-haut et la valeur de vos bras, demain périra à jamais, sous nos yeux qui en lanceront des éclairs de joie, la puissance romaine! »

VI

Ainsi parla le druide Abrunus, dont le discours avait pris un accent de plus en plus chaleureux au fur et à mesure qu'il s'était déroulé devant Clovis et sa suite, entraînant, dans son cours, vers une irrésistible confiance les cœurs les plus irrésolus. De lente et faible qu'elle avait été au début, la voix du vieillard était devenue alerte et puissante. Parfois même, on aurait dit les éclats du tonnerre qui roule ses fracas parmi les vapeurs d'un ciel orageux. Sa taille s'était redressée dans toute sa majesté. Ses yeux noirs reflétaient, sous d'épais sourcils, comme des lueurs prophétiques; et les plis de son large man-

teau ondulaient, ainsi que des vagues en courroux, sur ses bras qu'agitait la violente émotion de son âme.

En entendant ce langage belliqueux, le roi franc et son armée sentent se réveiller plus que jamais en eux le plaisir des batailles. Ils vont le savourer, une fois encore jusqu'à la témérité. C'est pour eux l'occasion de mettre de nouveau à l'épreuve la noble devise des ancêtres : *Vaincre ou mourir!*

Les plus fiers d'entre eux déposent sur-le-champ, aux pieds de leur jeune roi, leurs casques d'acier, et veulent braver la mort couronnés de fleurs : telle était d'ailleurs la coutume chez les Francs, d'affirmer hautement que, si les corps périssent, les âmes sont immortelles.

Cependant, le jour avait quitté le fond du vallon et était remonté insensiblement sur le sommet des collines environnantes, où expiraient ses derniers feux. La lune n'apparaissait pas encore à l'horizon; quelques rares étoiles seulement commençaient à scintiller parmi les échancrures des nuages, qu'un reflet couleur de sang empourprait à travers les vapeurs du soir. Bientôt, d'épaisses ténèbres envahissent complètement la plaine : tout rentre dans le silence en même temps que dans l'ombre. Les guerriers sous leurs tentes ou campés sous les arbres font les derniers préparatifs du combat; et l'on ne perçoit plus que le murmure monotone de la rivière, auquel se joint, par moments, le cri étouffé des animaux qu'on égorge, pendant la veillée des armes, pour le repas matinal du lendemain.

Lorsque, à l'aube du jour, le chant du coq gaulois se fera entendre, et que l'astre des nuits paraîtra s'éteindre à l'occident en tournant vers la terre les pointes de son croissant d'or, le peuple franc lèvera fièrement la tête ; il revêtira ses armures, et il présentera résolument la bataille au Romain, dont le joug pèse à ce pays qui attend un libérateur.

Une réflexion qui ne manquera pas d'intérêt pour le lecteur, et lui donnera la raison de certains détails contenus dans la narration historique des faits : c'est que les Francs avaient l'habitude de n'entreprendre une expédition guerrière que lorsque la lune était sur son déclin.

D'où venait cette singulière coutume ?

Il ne sera peut-être pas trop téméraire de lui assigner deux sources : l'une d'utilité, l'autre de superstition.

En effet, grâce à la lueur douteuse de la lune à son dernier quartier, ils avaient une plus grande facilité d'organiser le combat sans éveiller la curiosité indiscrète de l'ennemi, et d'être prêts à l'attaquer quand se levait le jour. Ensuite, chez eux, les croyances populaires attribuaient une suprême influence sur le sort des armes à la manière dont l'astre des nuits s'offrait aux regards des combattants sur l'horizon du champ de bataille. Suivant le côté que regardaient les cornes du croissant, les chances leur étaient favorables ou défavorables : tournées vers l'orient, elles étaient un présage de défaite ; tournées, au contraire, vers l'occident, comme il arrive lorsque la

lune est sur son déclin, elles étaient un présage de victoire.

On était alors au commencement de l'an 486. Il y avait déjà cinq ans que Clovis occupait le trône de son père, et il atteignait sa vingt-sixième année.

Les Romains appelaient ce premier mois de l'année le mois de *Mars,* parce qu'il était consacré par eux au dieu de la guerre ; et il était consacré à ce dieu parce que les armées romaines quittaient à cette époque leurs cantonnements d'hiver, afin de donner carrière à leur humeur belliqueuse. Les Francs avaient donné à ce mois le nom de *Flux de lumières*, parce que, en effet, le soleil semblait à ce moment secouer ses voiles de frimas, pour inonder l'atmosphère de ses feux rajeunis.

L'endroit où allaient se heurter les deux armées rivales, était à quelques milles de Soissons. Le général romain avait combiné son plan de manière à barrer, en ce lieu même, le passage à l'armée franque. C'était une plaine immense, qui s'allongeait sur les bords d'une rivière aux eaux marécageuses. Çà et là, des éminences de terrains couronnées de forêts séculaires émaillaient cette vallée, remplie dans ses bas-fonds de halliers inextricables, et entrecoupée de bruyères où venaient paître l'élan, le bièvre, l'urus, mêlés aux porcs sauvages croisés de sangliers.

A la première aube, tout était sur pied dans les deux camps.

Du plus loin qu'elles s'aperçoivent, les armées rivales se saluent par des cris frénétiques. Leurs

masses, qui s'ébranlent, apparaissent comme les mouvements onduleux d'une mer en furie.

Cependant, avant de les voir aux prises au milieu d'une effroyable mêlée, passons-les rapidement en revue : ce sera le moyen de faire de suite connaissance avec les acteurs du drame sanglant qui va se dérouler sous nos regards. Leurs positions respectives, leurs costumes divers, leur attitude, et surtout leurs armes variées, nous donneront une idée de la tactique spéciale que les combattants vont employer pour se disputer chaudement le succès de la journée.

VII

D'abord, sur la rive droite de l'Ailette, on distingue l'armée franque.

Ce sont des hommes à la haute stature, aux yeux étincelants, aux lèvres ombragées d'une barbe inculte, à la peau blanche et aux regards torves, jaillissant de prunelles azurées ou verdâtres. Leur abondante chevelure est retenue sur le front par un cercle de cuivre ou d'or, suivant le grade qu'ils occupent.

Avec une voix formidable, ils poussent des clameurs qui épouvantent les échos d'alentour. Les flots de la rivière semblent taire leur murmure, et on dirait que les forêts voisines font entendre des mugissements de bêtes féroces.

La plupart des guerriers n'ont pour tout vêtement que des peaux hérissées de poils, qui leur descendent jusqu'aux genoux. Ces peaux sont fixées à leurs épaules par des épines en guise d'agrafes. Leurs jambes sont nues, et ils portent aux pieds des sandales de cuir, retenues par des lanières de peau de blaireau. Quelques-uns, cependant, ont des jambières en drap grossier, et sur le corps des manteaux de fourrures sauvages qu'ils rejettent en arrière, afin de marcher au combat la poitrine découverte.

Au milieu des rangs on remarque les principaux chefs de l'armée. Leur costume distinctif se compose d'un justaucorps en laine grise entremêlée de bandes d'étoffes bariolées. Leur épaisse chevelure retombe de toute sa longueur sur leurs épaules, à la différence des simples soldats, qui la ramassent et la nouent au sommet de la tête en forme de crinière.

On en voit d'autres, ayant le bras gauche cerclé d'un anneau de fer, et la tête hérissée de cheveux courts. Ce sont les jeunes guerriers qui veulent payer, pour la première fois, la dette du sang, et conquérir par leur bravoure le titre d'hommes libres. Car la coutume, chez les Francs, était de se considérer comme esclave, tant qu'on n'avait pas brisé soi-même ses fers sur un champ de bataille, en immolant un ennemi.

Comme arme défensive, les guerriers francs portent, attaché au bras gauche, un bouclier peint aux vives couleurs ; et, comme arme offensive, ils tiennent à la main une framée, espèce de hache surmontée d'une pointe. Avec le tranchant, ils pourfendent l'adversaire

qui se trouve à leur portée, et la pointe leur sert à l'occasion de pique ou de javelot. Cette arme, spéciale au soldat franc, était aussi appelée pour cette raison *francisque.*

Outre la framée, certaines légions, entre autres la légion des Sicambres, se présentent munies d'une arme appelée *hang.* C'était une espèce d'hameçon, emmanché au bout d'un long bâton recouvert de lames d'acier. Tantôt ils le lançaient comme un harpon sur l'ennemi, en le retenant par une courroie fixée au bras, et le ramenaient à eux avec la proie qu'il avait pu saisir au milieu de la mêlée : tantôt ils en tenaient le manche à la main; et, lorsque sa pointe recourbée pénétrait dans un bouclier d'osier, ils forçaient, par une adroite pression, l'ennemi à se découvrir et à présenter sa tête ou sa poitrine au tranchant de la francisque.

Les épouses avaient coutume de suivre leurs maris au combat, surtout quand des circonstances périlleuses l'exigaient.

Or les Francs Saliens étaient arrivés à l'un de ces moments critiques. Aussi, voyait-on des femmes en grand nombre se joindre aux guerriers et les encourager du geste, de la voix et même de l'action, revêtues pour la plupart de robes de lin teintes en rouge.

Sur le front de cette armée ainsi rangée en bataille, on apercevait un jeune guerrier, monté sur un cheval fougueux, richement caparaçonné. Coiffé d'un casque d'où s'échappait sa luxuriante chevelure, il portait une

cuirasse à lames d'argent qui étincelaient aux premiers feux du jour. Il agitait d'un bras vigoureux sa francisque, et multipliait partout sa présence avec la rapidité de la foudre.

On le devine aisément : ce jeune guerrier, à la physionomie mâle et fière, était Clovis.

Portons maintenant nos regards vers la rive gauche de l'Ailette.

A quelques milles seulement de ses bords, sur le penchant et à la cime d'une colline, se tient l'armée de Syagrius. Son contingent est formé par les milices du Suessonnais, de Lutèce, et par les troupes régulières du nord de la Gaule. L'ordre qui semble y régner, malgré la précipitation avec laquelle il a fallu s'avancer dans ces lieux, ainsi que la variété et la régularité des costumes militaires, indiquent assez que, de ce côté, c'est la civilisation qui s'avance contre la barbarie. On y voit les Gaulois en grand nombre mélangés aux Romains : et c'est pourquoi l'histoire a donné à ces troupes le nom de *gallo-romaines*.

Le guerrier gaulois y apparaît revêtu de la *saie*, ou blouse populaire, que serre autour de sa taille une ceinture de cuir rouge. La *braie*, sorte de pantalon étroit, lui enveloppe les jambes, tandis que sa chevelure, vierge du fer, flotte sans contrainte au gré des vents.

Quant aux armes des troupes gallo-romaines, elles variaient suivant les nationalités diverses qui en formaient le contingent. Ceux-ci étaient munis d'une espèce d'épieux appelés *guais,* dont le fer, en forme

d'arêtes contournées, terminé par une pointe très fine, pouvait facilement s'enfoncer dans les chairs et s'en retirer en élargissant la blessure. Ceux-là brandissaient des dards à trois pointes, avec lesquels ils moissonnaient autour d'eux les ennemis ; d'autres enfin étaient chargés d'un faisceau de javelots appelés *matarcks,* qu'on lançait au loin après les avoir préalablement enduits d'une matière incendiaire.

Au milieu de leurs rangs se distinguaient les chefs, dont l'aspect était splendide et formidable. Ils portaient un casque d'airain fait en forme de mufle de bête sauvage, que surmontait une corne d'urus, un aigle, ou une crinière couleur de pourpre. A leur bras gauche, recouvert d'une manche en cuir, était attaché un bouclier carré sur lequel était généralement sculptée ou peinte une figure d'oiseau de proie, tandis que pendait à leur côté droit une longue épée (1).

Enfin, çà et là, sur les deux ailes de l'armée gauloise, on remarquait, à leur costume composé de tuniques et de cottes de mailles, au teint cuivré de leur visage, et à leur allure plus martiale, les quelques milices romaines que commandait en personne le comte de Soissons : vieux débris de ces légions qui avaient fait

(1) Les épées des Gaulois étaient longues, sans pointe, et retombaient le long de la jambe droite, suspendues à des chaînes de fer ou d'airain : quelques-uns, en petit nombre même parmi les chefs, avaient pour les retenir ainsi suspendues des baudriers d'or ou d'argent.

trembler l'univers, elles apportaient à défendre ce lambeau de l'empire des Gaules les suprêmes efforts d'une puissance qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

VIII

Les rayons de l'aurore commençaient à blanchir l'orient, lorsque Clovis donne le signal du combat.

Aussitôt son armée s'ébranle et se déroule, comme un immense serpent, sur le bord sinueux de l'Ailette. Des conques d'osier, amenées là par des chevaux, sont lancées sur le cours d'eau, à la suite les unes des autres, de façon à former des ponts mobiles. Une partie de l'armée franque se précipite sur ces ponts improvisés, pendant que l'autre passe les gués à pied ou sur de longs chariots. En un clin d'œil, elle se trouve tout entière sur la rive gauche de la rivière.

De leur côté, les troupes gallo-romaines, brûlant de se mesurer avec les barbares, ont aperçu le mouvement d'attaque. Elles quittent les hauteurs où elles sont campées, et s'avancent, pleines d'entrain, sur l'ennemi à travers les halliers et les marécages.

Tels deux nuages orageux, poussés par des vents contraires, envahissent subitement l'azur tranquille du ciel, et finissent par éclater en fureur quand ils se rencontrent : ainsi en arrive-t-il des deux armées de

Clovis et de Syagrius, lorsque, ayant franchi la distance qui les séparait, elles se précipitent l'une sur l'autre avec une animosité sans pareille.

Un choc terrible se produit, puis une épouvantable mêlée.

Il s'élève alors des différents points occupés de la vaste plaine un bruit confus, composé de sons étranges, parmi lesquels on entend le sifflement des javelots, le choc des framées et des dards sur les armures de fer et les casques d'airain, le hennissement des chevaux qu'enivre la fumée du sang, les hurlements de ceux qui tombent, les cris de ralliement de ceux qui commandent, les clameurs frénétiques de ceux qui triomphent dans cette mêlée où chaque combattant, animé par l'odeur du carnage, fait de véritables prodiges de valeur.

Cependant, après plusieurs heures de cette lutte acharnée, les Gallo-Romains semblent plier sous le choc.

Il n'y a plus pour Syagrius d'espoir de vaincre, s'il ne lance promptement, au secours de son armée qui faiblit, le corps de cavalerie qu'il tient en réserve pour le moment décisif. Il le comprend, et donne le signal convenu. Aussitôt les cavaliers romains s'émeuvent et se précipitent, comme un tourbillon poussé par la tempête, vers l'endroit où s'agite la masse de l'armée franque.

Clovis, de son côté, a vu le mouvement de l'ennemi et le danger qui le menace. Sans perdre un instant, il se met à la tête de sa légion de Sicambres, et court

barrer le passage à la cavalerie de Syagrius. Au moment où celle-ci va heurter, de toute la vitesse de ses chevaux fougueux, le front de l'infanterie sicambrienne, Clovis fait entendre le signal de la tactique habituelle en ces circonstances. Ses guerriers s'étendent alors par terre ; puis, lorsque les cavaliers de Syagrius leur passent sur le corps, ils se glissent en rampant sous le ventre des chevaux, et leur plongent aux flancs des piques acérées. Les chevaux se cabrent et se renversent, entraînant dans leur chute les soldats qui les montent. Avec une merveilleuse souplesse, les Sicambres se répandent à travers toutes ces hécatombes, et se ruent sur les cavaliers, qu'ils mettent en pièces du tranchant de leurs framées.

Au spectacle de l'horrible boucherie que les Francs font de son armée, le gouverneur romain n'y tient plus de colère et de honte.

D'ailleurs Clovis le cherche du regard et l'aperçoit. A travers le carnage, il s'avance pour le rencontrer et lui offrir la lutte. Syagrius voit le danger personnel qui le menace et rebrousse chemin. Clovis se met à sa poursuite dans la direction du monticule couvert de broussailles, où le fuyard vient de se retrancher, afin sans doute de se mettre à l'abri du péril, en attendant l'issue de la bataille. Escorté d'un groupe de Sicambres, le roi franc est sur le point de l'atteindre. Syagrius, comprenant qu'il ne lui reste plus de salut que dans la fuite, abandonne précipitamment ce sanglant théâtre et reprend, effrayé, le chemin de Soissons.

Quelques instants après, les débris de l'armée gallo-romaine échappés au massacre avaient complètement déserté la plaine, qu'elle laissait couverte de ses cadavres ; et le soleil n'était pas encore bien haut sur l'horizon que, pour Clovis et ses braves, le combat avait cessé faute d'adversaires.





LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE



CHAPITRE II

LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE

I. — Harangue de Clovis après le combat. — II. Le chant du vainqueur. — III. Les réjouissances publiques. — IV. Entrée triomphale du conquérant à Soissons. — V. Capture et supplice de Syagrius. — VI. Saint Remy, évêque de Reims. — VII. Le vase de Soissons.

I

Pendant que Syagrius s'enfuit avec les restes de son armée vaincue vers la citadelle de Soissons, restons avec l'armée victorieuse de Clovis sur le champ de bataille de l'Ailette. Nous assisterons là à des scènes intéressantes; elles nous donneront une idée des mœurs de ce jeune peuple qui débute ainsi, par un coup de maître, dans l'art de la victoire, et qui marche si hardiment à la conquête du vieux monde des Gaules.

Depuis la rive gauche de la rivière jusqu'à mi-côte des collines occidentales, le pays offre un tableau vraiment hideux.

Ce ne sont que des monceaux de cadavres, où l'on voit, mêlées dans une horrible confusion, les victimes du combat, hommes et chevaux des deux armées rivales. L'eau boueuse des marais, l'herbe qui verdoie dans la prairie, les ronces et les épines des halliers ont pris une teinte de pourpre ; la rivière elle-même roule des flots de sang.

Les vainqueurs se répandent, comme une nuée d'oiseaux de proie, sur toute l'étendue du champ de carnage.

Les uns achèvent à coups de framée quiconque respire encore parmi les vaincus ; choisissant ceux qui peuvent tenter leur cupidité ou satisfaire leur sauvage vanité, ils les dépouillent de leurs riches armures et leur tranchent la tête, qu'ils suspendent à la ceinture pour la plonger ensuite dans la chaux vive et en conserver la partie osseuse comme un glorieux trophée. Les autres, accompagnés de femmes et d'enfants à la recherche de leurs époux et de leurs pères, chargent sur des chariots les blessés francs et les transportent sous des tentes de feuillage, pendant que les plus vigoureux traînent les morts vers le centre de la vallée.

Lorsque tous ces débris humains sont entassés les uns sur les autres et que la pyramide funèbre est achevée, chaque guerrier remplit son casque ou le creux de son bouclier de terre détrempée de sang, et

vient la répandre sur le monceau de décombres humains, qu'on recouvre ensuite d'un vert gazon.

Ces différentes opérations étant terminées, Clovis descend de son superbe coursier ; il gravit d'un pas majestueux le monument funéraire, et plante à son sommet l'étendard le plus éprouvé par les coups de l'ennemi.

Puis, debout sur ces ruines, d'où s'échappe la fumée sanglante des batailles :

— Guerriers ! s'écrie-t-il, vous avez vaillamment combattu ; le Romain est en fuite, déshonoré et vaincu. Il nous restait un devoir à accomplir, nous le remplissons en ce moment. Gloire aux braves qui nous ont fait un rempart de leurs corps ! Leurs âmes sont maintenant dans l'immortelle région des ombres où triomphent les héros, pendant que leurs dépouilles dorment sous nos pieds leur sommeil de mort. Nous n'oublierons pas leur mémoire, car elle est impérissable ; nous n'oublierons pas leurs exemples, car ils sont invincibles. Marchons donc sur leurs traces. A leur sublime clarté, souvenons-nous toujours qu'il n'y a pour les braves qu'une devise : vaincre ou mourir !

Les acclamations répétées de la multitude répondent à ces vaillantes paroles.

Le roi franc veut aussi rendre hommage à ceux qui se sont distingués par leur courage dans cette mémorable journée. Sur son ordre, les principaux officiers parcourent les rangs de l'armée et font le choix convenu.

D'un côté, s'assemblent les guerriers qui vont

prendre, dans les différents commandements militaires, les fonctions de ceux qui sont tombés au champ de l'honneur : Clovis assigne à chacun d'eux la place que mérite sa vaillance.

Pendant ce temps, un autre groupe se forme en cercle autour du gigantesque tombeau, sur le haut duquel se tient encore, dans la noble attitude d'un triomphateur, le jeune conquérant, suivant d'un œil attentif les vagues tumultueuses de la mer humaine qui s'étend à ses pieds. Ce nouveau groupe, qui va toujours grossissant à chaque flot remué de cette masse profonde, c'est le groupe des esclaves. Ils viennent de payer de leur personne la rançon de la liberté. Sur un signal du roi, on leur ôte l'anneau de fer qu'ils portent au bras; puis, un des grands dignitaires de l'armée franque passe sur leurs cheveux courts le plat de son épée.

La cérémonie de l'affranchissement est accomplie : désormais, ils peuvent laisser croître leur chevelure, en signe d'indépendance : désormais, ils seront des hommes libres !

— Guerriers ! s'écrie de nouveau Clovis, nous avons rendu les suprêmes devoirs à nos morts, nous venons de récompenser nos braves ; mais tout n'est pas fini. Avant de nous livrer à la joie des festins et au repos de la victoire, il nous faut rendre grâces à nos dieux protecteurs du succès éclatant qu'ils ont donné à nos armes. Odin et les grands esprits des forêts et des eaux attendent de nous maintenant ce témoignage de notre reconnaissance. Pendant que la plaine est encore fumante du sang répandu de nos héros, que le sang

versé à flots des taureaux sacrés coule sur ce théâtre de nos premiers triomphes !

Il dit : et le dernier accent de sa voix n'avait pas encore frappé les échos d'alentour, que Clovis était descendu du monument funéraire, et remontait sur son coursier, impatient de porter son maître partout où sa présence serait nécessaire aux préparatifs de la cérémonie.

II

Les animaux destinés au sacrifice sont amenés vers un massif de hêtres situé dans une des sinuosités de la rivière. Au fur et à mesure qu'ils arrivent, ils sont attachés aux arbres par les cornes, et tombent en poussant des mugissements plaintifs sous le couteau des sacrificateurs.

L'armée entière est assemblée autour du théâtre de l'immolation ; et chaque fois qu'une nouvelle victime s'affaisse dans la mare sanglante, la foule élève les bras en signe de satisfaction, et des clameurs ardentes montent vers le ciel.

Lorsque l'hécatombe est au complet, on la recouvre de fagots auxquels des brandons enflammés communiquent le feu de tous les côtés à la fois ; et bientôt un immense brasier s'élève sur le lieu du sacrifice, enveloppant dans les replis de ses flammes les victimes palpitantes et le massif du bois sacré.

C'est alors qu'apparaît un personnage à l'allure étrange.

Il est revêtu, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, d'une peau de sanglier ; le reste du corps est à découvert et enduit de beurre rance. Sur sa tête brille un casque d'or, qui lance des éclairs sous le rayonnement du soleil mêlé aux reflets de l'incendie. Il porte à son côté une épée nue, et à la main une oriflamme ensanglantée.

Il fait en courant trois fois le tour du bûcher ardent, agitant son oriflamme et son épée; parfois même, il disparaît complètement dans les ondulations de la flamme qu'inclinent, par moments, jusqu'à terre de violentes bouffées de vent. On le voit ensuite monter sur un char orné, pour la circonstance, de feuillages et de fleurs printanières. Il fait signe qu'il va parler, et la foule se range, attentive, autour de la tribune improvisée.

Il était d'usage chez les Francs, après une éclatante victoire, d'entonner sur le champ de bataille, parmi l'odeur du carnage, les lueurs des sacrifices, et en face du tombeau des braves, le chant du vainqueur. C'est ce que va entreprendre le héraut d'armes qui vient d'apparaître.

Prêtons donc l'oreille aux accents que va faire entendre sa voix, vibrante des émotions de la gloire:

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs corbeaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée !

« Une nation était assise à l'ombre de la mort. Les grandes forêts aux arbres touffus lui dérobaient la lumière du soleil qui fait vivre la nature. Soudain, elle a entendu une voix qui lui criait de sortir du mystère. Elle est accourue, frémissante de prendre sa place au banquet des nations. Du fond de la froide Germanie elle est venue sur les bords du Rhin, et des bords du Rhin elle sera bientôt sur les bords de la Seine. Mais que de valeur il faut déployer! que de fatigues il faut souffrir! que de sang il faut répandre! que de périls il faut courir! que de morts il faut braver pour l'honneur et pour la liberté!

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs corbeaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée!

« Honneur aux braves! Le lâche ne fait point usage de la force qu'Odin lui a donnée. Il a des jambes, c'est pour reculer devant le péril; il a des bras, c'est pour laisser tomber les armes; il a un cœur, c'est pour subir sans rougir la honte de la défaite; il a du sang dans les veines, c'est pour l'épuiser à la coupe des plaisirs homicides; il a une vie, c'est pour la garantir des coups du trépas, quand il faudrait la sacrifier. Mais le brave, lui, dédaigne une vie sans gloire; comme l'aiglon, il a peur des ténèbres. Le danger l'attire, comme le serpent fascine sa proie. La mort au milieu des cadavres ennemis, voilà toute son ambition. Il la voit, lui sourit, et tombe!

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs

corbeaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée !

« Dès que la terre a reçu la dépouille mortelle du brave, une étoile scintillante brille dans la nuit profonde : c'est l'astre de l'immortalité. Son cadavre reste entre nos mains, qui lui donnent une sépulture d'honneur. Il rend à la terre le tribut qui lui revient ; toutefois il n'est pas mort tout entier. Son cœur a cessé de battre, ses yeux se sont fermés à cette lumière qui éclaire nos visibles horizons ; mais une autre lumière et d'autres horizons attendent l'âme, qui voyait par les yeux et battait au cœur du brave. Le monde invisible des Esprits le reçoit ; et s'il se couche dans la mort, c'est pour se relever de l'autre côté de la tombe, en face d'un nouvel avenir !

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs corbeaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée !

« Au delà du tombeau, deux chemins s'offrent à ses regards : l'un conduit, à travers une plaine fleurie, au brillant Wahalla, le palais des héros ; l'autre côtoie des abîmes et conduit au sombre Nifleim, lieu de douleurs et d'oubli. Le brave regarde et s'étonne. Lequel des deux chemins va-t-il prendre ? Néanmoins, il ne reste pas longtemps dans les angoisses de l'incertitude. A l'embranchement des deux routes est assis, sur un nuage moitié ténébreux et moitié lumineux, un personnage aux proportions colossales : c'est le génie Heimdal. Il est là, pour indiquer aux mortels égarés en ces lieux le chemin que le destin leur réserve !

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs corbeaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée !

« Enfant de la mort ! lui dit le dieu Heimdal d'une voix mystérieuse, que viens-tu chercher dans ces parages inconnus ? — La récompense des héros morts au champ de l'honneur, répond le brave. — Et aussitôt, d'un geste majestueux, le génie des batailles montre au guerrier la route qui va le conduire à l'immortalité glorieuse ; en un clin d'œil, le brave traverse, comme porté sur les ailes de la foudre, la plaine fleurie, et se trouve sur le seuil de la céleste demeure du Wahalla aux cent portes d'or !

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs corbeaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée !

« Une symphonie ravissante, un parfum d'une odeur exquise, une lumière éclatante comme celle de plusieurs soleils, captivent les oreilles, l'odorat et les yeux du brave. Un nectar plus suave que le miel coule à pleins bords dans le fleuve qui traverse en tous sens ce glorieux séjour. Des urnes de diamants sont toujours remplies du plus délicieux hydromel, quoique une multitude y puise sans cesse le plaisir toujours nouveau d'une ivresse pleine de délices. Il retrouve là, dans l'extase d'un éternel triomphe, les guerriers qui n'ont pas craint le péril des combats, et qui, pendant leur vie terrestre, s'écriaient : « Nous sourirons « quand il faudra mourir ! »

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs cor-

beaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée !

« Brillants guerriers ! vous nous avez quittés ; le monde des dangers, des souffrances et de la mort n'était plus digne de vous : il vous fallait le monde des joies impérissables et des triomphes sans fin. Nous ne vous verrons plus à nos côtés, excitant notre ardeur par la flamme de la vôtre, et tombant sur le champ de bataille pour nous faire contre l'ennemi un rempart de vos corps. Mais vos esprits seront toujours avec nous au moment des dangers. Tantôt, comme le génie Uller, qui devance par sa rapidité les Aquilons, vous vous glisserez partout où faibliront nos courages, afin de les relever ; tantôt, en temps de paix, assis à l'ombre du chêne d'Idrasil, vous charmerez les échos du Wahalla des accents de votre lyre ; ou bien, voltigeant d'arbre en arbre comme la déesse Yduna, vous cueillerez dans de continuelles allégresses les pommes d'or de l'Immortalité !

« Le chef des guerriers a combattu, et les noirs corbeaux vivront longtemps sur les traces de sa vaillante épée ! »

Ainsi chanta le héraut d'armes ; et la foule émerveillée, de faire éclater un tonnerre d'applaudissements, afin de saluer l'hymne du vainqueur dans la mort.

Comme on le voit, la croyance à une autre vie ainsi qu'aux récompenses éternelles après le trépas pour les âmes vertueuses était fortement enracinée dans l'esprit

et le cœur du peuple franc. Le paganisme de la Germanie revêtait d'une forme grossière les grandes vérités, que connaissait l'ancien monde, et que le christianisme venait mettre en une plus pure lumière.

D'ailleurs, ces traditions n'étaient pas propres aux seules races teutoniques.

On les retrouve, comme un besoin du genre humain parmi toutes les religions des peuples primitifs. Le ruisseau était altéré par les affluents qui lui arrivaient au cours des siècles, apportant chacun leur part de corruption et de ténèbres ; mais la source, l'idée mère n'en jaillissait pas moins presque intacte des entrailles de l'humanité, créée pour aspirer d'une invincible espérance vers un monde supérieur, où le mérite et le démérite, le bien et le mal trouvent enfin, plus équilibrés qu'en celui-ci, la récompense ou le châtiment.

III

Cependant, le bûcher du sacrifice lance toujours ses tourbillons enflammés dans les airs. Lorsque les arbres du massif ont disparu, et qu'il ne reste plus, çà et là, que quelques gros troncs noircis qui se dressent comme des colonnes funéraires au milieu de ce tombeau embrasé, la foule s'avance vers les reliques de l'holocauste. Avec de longs crocs en fer, les guerriers les retirent du brasier, et s'en partagent avec avidité les morceaux plus ou moins saignants ou carbonisés.

On s'assemble ensuite par groupes au bord de la rivière, dans laquelle chaque convive va auparavant tremper ses lèvres, et boire, comme une eau lustrale, quelques gorgées du sang qu'elle roule parmi ses flots.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner en détail ce festin, où règne d'ailleurs la plus grande simplicité. Du pain cuit sous la cendre, des quartiers de taureaux, de moutons et de porcs sauvages, et le tout arrosé de l'hydromel traditionnel, qui s'épanche des outres de cuir : tel est le menu du repas.

Nous préférons dire un mot des réjouissances publiques, par lesquelles il était d'usage de terminer le festin de la victoire.

Ici, des bandes d'hommes et de femmes exécutent des danses pleines d'entrain, qu'ils entrecoupent de battements de mains et de gambades effrénées. A un certain moment, au plus fort de la rapidité vertigineuse du tourbillon humain, tout à coup, la foule pousse en gesticulant des cris formidables, auxquels succèdent bientôt l'inaction et le silence.

Que se passait-il donc d'extraordinaire, en ces parages, et d'où venait ce brusque changement dans l'astmosphère si joyeuse de la plaine de l'Ailette ? Une bande de corneilles, attirées par l'odeur du carnage, venait d'apparaître aux environs, et menaçait d'un mauvais augure l'armée victorieuse, en pénétrant du côté gauche sur le champ de bataille. Cela avait suffi pour couper court aux divertissements et glacer d'effroi la masse des spectateurs.

Mais, quand au bout de quelques instants on vit

la troupe aérienne, dispersée d'abord par le tapage qui s'élevait de la vallée, contourner l'horizon et revenir du côté droit, alors la joie rentra dans les cœurs avec la confiance, et les jeux reprirent aussitôt leur premier entrain. Le mauvais présage était conjuré : ainsi le voulait la superstition populaire.

Ailleurs, on se livrait à d'autres divertissements ; le plus intéressant était la course périlleuse. On plantait en terre un grand nombre d'épées, la pointe en haut : et de jeunes guerriers, les pieds nus, la tête baissée, et même quelques-uns les yeux bandés, se précipitaient de toute leur vitesse sur cette mosaïque redoutable. De bonds en bonds, ils parcouraient la lice des courses hérissée de pointes ; et, quand ils arrivaient sans blessure jusqu'à l'extrémité, c'était pour être reçus sur un brancard orné de fleurs et portés en triomphe par les vétérans de l'armée.

D'autres enfin s'adonnaient à l'exercice du pugilat. Sans autre vêtement qu'une peau d'urus autour de la taille, les champions luttaient corps à corps en décrivant des spirales, tantôt gracieuses de souplesse, tantôt contorsionnées par les efforts d'une vive résistance ; parfois même, on les voyait s'affaisser sur le sol, puis se relever, afin de recommencer la lutte avec encore plus d'acharnement.

Les réjouissances se prolongèrent jusqu'à ce que la nuit noire vînt en arrêter le cours. Ainsi finit cette mémorable et grande journée, dont le vieux druide avait, la veille, prédit si clairement le succès.

IV

L'aurore du lendemain avait à peine coloré l'orient de sa teinte douteuse que Clovis était déjà à la tête de son armée, et se mettait sur les traces de Syagrius. Arrivé sous les murs de Soissons, il se préparait à emporter la ville d'assaut, lorsque les portes s'ouvrirent devant lui. Le jeune roi y entra sans coup férir, et ce fut aux acclamations du peuple qu'il marcha jusqu'à la citadelle pour y arborer l'étendard des Francs.

Clovis s'inquiéta d'abord de ce qu'était devenu Syagrius.

On lui apprit que, la veille même, il avait fait une apparition à son palais, devançant ainsi dans son retour les débris de son armée vaincue. Mais il n'avait fait que passer. Redoutant, d'un côté, le torrent envahisseur dont les premiers flots l'avaient submergé aux plaines du Suessonnais, et craignant, de l'autre, d'être complètement abandonné après cette défaite par les populations gauloises, qui supportaient avec peine le joug romain, il avait pris secrètement, à la faveur des ténèbres, le chemin de l'exil.

— Quoi ! s'écria Clovis à cette nouvelle : ce fameux Romain qui se vantait si fort de nous faire mordre une poussière dont on meurt, le voilà qui nous fuit comme un lâche après nous avoir défiés comme un brave !

Des fêtes splendides couronnèrent cette entrée triomphale ; et la ville suessonnaise se prit à espérer des jours meilleurs de ce jeune peuple, à l'âme chevaleresque, qui venait s'offrir à elle plutôt en libérateur qu'en conquérant.

Dès que la nouvelle des succès de Clovis fut répandue dans le pays, ce fut un soulèvement général en faveur de la domination franque. Sans protection désormais de la part des Romains, ces populations imitèrent l'exemple donné par Soissons, et firent leur soumission. C'est ainsi que, en peu de temps et d'une façon pacifique, le roi franc vit se ranger sous ses lois toute la contrée comprise entre la Loire et le Rhin.

Selon la coutume des conquérants, Clovis s'appropria pour lui-même tout ce qui relevait du domaine impérial. Quant aux autres biens territoriaux, il en fit trois portions : l'une qu'il donna aux chefs de son armée, la seconde aux soldats, et la troisième, il la laissa aux habitants du pays. Regnacker, son allié, s'en retourna dans son royaume du Cambraisis, emportant pour sa part de victoire un riche butin.

A peine Clovis était-il implanté sur le sol gaulois, que des devoirs d'honneur le rappelèrent sur les bords du Rhin.

Les Thuringiens dévastaient le pays que les Francs Saliens, en partant, avaient laissé à leurs frères de la Germanie, afin de les dédommager des contingents d'hommes que ceux-ci leur avaient fournis pour l'expédition. Les opprimés conjurèrent alors les vainqueurs des Gaules de venir à leur secours. Clovis y

courut à la tête d'une partie de ses troupes, mit en fuite les Thuringiens, pénétra sur leur propre territoire, les tailla en pièces, et revint chargé de dépouilles à Soissons, devenue définitivement sa résidence royale.

V

Toutefois, un nuage s'était levé, qui assombrissait le ciel des Francs établis dans les Gaules.

Le parti romain était vaincu, il est vrai, mais il n'était pas anéanti. Il vivait encore, se faisait sentir jusque sous les murs du palais qui avait abrité son chef, et ne manquait pas d'intelligences dans la place. Syagrius n'avait qu'à reparaître, et il pouvait rallier les forces gallo-romaines, que la défaite avait plus consternées que détruites : il pouvait même armer contre les Francs quelques-uns des peuples voisins alarmés de leurs prodigieux succès.

Malgré l'accueil favorable qu'il reçut, Clovis comprit que la faveur populaire tourne vite, et que la foule ramène facilement le lendemain ce qu'elle avait chassé la veille. Par moments même, il lui semblait que l'empire, comprimé sous le fardeau qui l'écrasa naguère, relevait la tête et menaçait de compromettre le fruit de sa conquête ; c'est pourquoi il résolut d'en finir avec cette possibilité de restauration romaine dans le pays soumis à sa domination.

Pour cela, il n'y avait qu'un moyen à prendre : c'était de se délivrer de l'ancien gouverneur de Soissons.

La tête une fois tranchée, l'hydre romaine ne menacera plus l'indépendance gauloise; et ce peuple, qui ne demande qu'à appartenir à un autre, n'aura plus la velléité de regarder du côté de l'empire, quand il saura que son dernier représentant n'est plus.

Telles étaient les réflexions que faisait le jeune roi des Francs lorsque, un jour, il manda près de lui deux officiers de sa cour.

— Allez, leur dit-il, dans la capitale des Wisigoths. Vous aborderez le roi Alaric, et vous lui demanderez de remettre entre vos mains, pour me le ramener, Syagrius, qui s'est réfugié vers lui. Je sais que de là il complote contre nous. Il faut à tout prix qu'il tombe en mon pouvoir. Je veux voir de mes yeux rouler sa tête sous le glaive, pour ne plus craindre de la voir se lever menaçante. Allez ! et qu'on exécute mes ordres ! Autrement, dites au roi de Toulouse que j'irai moi-même le lui arracher par les armes ; et il verra alors si la tête d'un Romain vaut mieux que la paix de tout un royaume !

Les officiers partirent : et, après de longs jours de marche à travers les Gaules, ils arrivèrent au Capitole de Toulouse, où résidait Alaric.

— Seigneur roi ! lui dirent-ils, notre illustre maître, le chef des Francs, nous envoie vers vous, chargés d'une importante mission. Vous avez ouvert un asile dans votre cour souveraine au plus mortel ennemi de

notre nation. Vous possédez sous votre toit Syagrius. Vous plairait-il de nous le livrer sur-le-champ, afin de le remettre entre les mains de son puissant vainqueur?

Alaric, surpris de cette requête inattendue, se laissa aller à un geste de dénégation.

— Prenez garde, roi! répliquèrent les envoyés de Clovis : vous ne savez pas quel malheur votre refus attirera sur votre pays, et en particulier sur cette ville où vous régnez en paix, si vous laissez au conquérant du nord des Gaules le soin de venir lui-même, à la tête de ses vaillantes milices, vous arracher par la force ce qu'il voudrait ne devoir qu'à votre bienveillance. Sacrifiez donc, nous vous en conjurons, l'ancien gouverneur de Soissons, si vous voulez conserver votre couronne et épargner à votre peuple l'horreur d'une guerre sans trêve ni merci!

C'est la coutume des Goths d'avoir toujours peur, disait-on du temps de saint Grégoire de Tours. Alaric se garda bien de faire mentir le proverbe. Aussi, il n'eut pas plus tôt entendu ce langage menaçant, qu'il se hâta de faire prendre Syagrius dans son propre palais, et qu'il le livra enchaîné aux officiers de Clovis.

Il y avait alors à Soissons une prison de construction romaine, qu'on appelait l'*Albâtre*. C'est là que les saints Crépin et Crépinien avaient subi leur glorieux martyre. Ce fut là aussi que, à peine avait-il mis les pieds dans les murs de son ancienne résidence, l'infortuné Syagrius fut conduit en attendant l'heure de son exécution.

La religion chrétienne, cependant, essaya de faire reculer la barbarie. En la personne du pontife de la cité suessonnaise, elle se présenta devant Clovis, et le supplia de ne pas commettre de sang-froid un tel acte de férocité.

Ce pontife n'était autre que Principius, frère de l'évêque de Reims.

— Roi ! lui dit-il, qu'avez-vous à craindre d'un sceptre brisé, dont les éclats ont volé au delà de nos frontières ? Ne souillez pas votre noble conquête par le meurtre de celui qui, après avoir fait son devoir sur le champ de bataille, vous a laissé complètement libre le chemin de la victoire. Il aurait pu, en opposant encore quelque résistance sous ces remparts, vous coûter des sacrifices et faire couler, sans profit pour vous, le sang de vos braves. Il ne l'a pas fait. Il a préféré prendre de suite la route de l'exil et vous abandonner ce sol, qui ne demande qu'à vous appartenir en toute paix. Quelle action vous allez commettre ! Prince, y pensez-vous? Ah ! j'ai l'expérience des années, et je ne me rappelle jamais, sans en frémir d'épouvante, la journée où j'ai vu les envoyés de Rickimer massacrer sous mes yeux son infortuné frère, le comte Ægidius. Est-ce que la vengeance n'est pas assez assouvie? Et, après le père, faut-il encore que le fils devienne la victime de cette rivalité des nations ? Roi ! au nom de l'humanité ! ne souillez pas votre gloire de cette tache de sang !

Ces courageuses remontrances du vénérable vieillard

au jeune et bouillant roi des Francs restèrent, hélas ! sans résultat.

Le jour même, Clovis fit promener Syagrius par les rues de la ville, lié et garrotté sur un des chars qui avaient servi autrefois au captif pour ses triomphes. Un héraut d'armes le précédait à cheval, criant sur le parcours du cortège funèbre :

« *Condamné à mourir par le glaive du bourreau !* »

Puis, vers le milieu de la nuit suivante, celui qui portait encore le titre de roi des Romains, vit un glaive briller à la lueur d'une torche au fond de son cachot. Sa tête roula sous le tranchant fatal : et ainsi périt le dernier représentant de la domination impériale dans les Gaules.

VI

En ce temps-là, il y avait sur le siège archiépiscopal de Reims un pontife puissant en doctrine et en œuvres. Issu du mariage d'Emilius, comte de Laon, et de Celinia, pieuse princesse, tous les deux de race gallo-romaine, ce pontife s'appelait *Remigius* ou Remy.

On raconte sur sa naissance une anecdote merveilleuse.

Ses parents étaient déjà fort avancés en âge et n'avaient eu qu'un fils, Principius, que nous avons vu occupant le siège de Soissons. Dans leur voisinage vivait un saint moine, qui avait perdu la vue et

n'en lisait pas moins clairement au grand Livre des décrets du Ciel.

Le fait suivant en est la preuve.

Un jour que Montanus l'aveugle — c'était le nom du moine — avait reçu de la main même d'Emilius le pain de l'aumône, il fut saisi de l'esprit prophétique, et prédit au noble comte qu'un nouveau fils lui naîtrait bientôt, qu'il serait la lumière des Francs, et que Dieu se servirait avantageusement de lui pour les retirer de l'idolâtrie.

L'enfant naquit, en effet, et ses premiers pas dans le sentier de la vie montrèrent qu'il était prédestiné à de grandes choses.

A peine âgé de vingt-deux ans, Remy fut acclamé évêque de Reims après la mort de Bennagius, qui occupait ce siège depuis longtemps. L'humilité du pieux adolescent s'alarma de ce choix inattendu : il opposa la plus vive résistance; mais survint un événement qui l'assura que, dans cette circonstance, la voix du peuple était bien la voix de Dieu. Il se trouvait mêlé à la foule qui avait envahi la cathédrale de Reims pour l'élection du nouveau pontife. Aux regards de tous les spectateurs, un rayon céleste parut s'arrêter sur lui, au moment où il s'efforçait d'échapper par la fuite à l'ovation populaire; et en même temps, dit un chroniqueur, une onction d'une odeur délicieuse parfuma sa tête.

Rémy monta donc sur le siège de Reims et devint l'une des plus imposantes figures de son siècle.

Nous verrons par la suite ce qu'il fut, entre les

mains de la Providence, pour l'accomplissement de ses desseins sur ce jeune peuple qui s'avançait à la conquête des Gaules.

En attendant l'heure, pour le pieux prélat, de remplir un si grand rôle dans les destinées primordiales de la nation française, voyons comment il préludait, dès l'époque où nous sommes parvenus, à cette mission que Dieu ne pouvait confier qu'à des mains bienfaisantes et pures.

A son sujet, écoutons un historien presque contemporain. Frodoard le dépeint ainsi : « Libéral en aumônes, assidu en vigilance, attentif en oraison, prodigue de bonté, parfait en charité, merveilleux en doctrine, tel était Remy : l'aimable gaieté de son visage annonçait la pureté et la sincérité de son âme. L'innocence de sa sainteté touchait non seulement les créatures raisonnables, mais apprivoisait jusqu'aux animaux. »

Entre autres exemples, on raconte qu'un jour qu'il donnait un repas de famille à ses plus intimes amis et qu'il prenait plaisir à les voir se réjouir, des passereaux descendirent vers lui, et vinrent sans crainte manger en sa main les miettes de sa table.

Une autre fois, dans la ville de Reims éclata un horrible incendie. Déjà un tiers de la ville avait été réduit en cendres, et la flamme victorieuse allait dévorer le reste. Aussitôt que Remy est instruit du désastre, il recourt à la prière, son ordinaire appui. Puis il se précipite vers les flammes, étend la main contre le feu, et fait le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus-Christ. A l'instant, l'incendie s'arrête ; sa

fureur retombe sur elle-même, et la flamme semble fuir devant l'homme de Dieu. Remy la poursuit ; et, lui opposant sans se lasser le signe de la Rédemption il pousse devant lui cet énorme tourbillon de flammes, et « soutenu de la patience de Dieu, le jette hors la ville ».

Clovis, même avant son entrée à Soissons, avait entendu parler avec le plus magnifique éloge du pieux évêque de Reims.

Comme toutes les grandes âmes, d'ailleurs, il éprouvait, parfois sans s'en rendre compte, l'influence secrète de la fascination qui est propre au génie, et surtout au génie de la sainteté : et c'est ainsi que la renommée avait déjà ouvert la voie mystérieuse par où devait passer le futur apôtre des Francs, afin d'arriver jusqu'au cœur du conquérant et de le gagner peu à peu à l'Evangile.

Ce fut pour profiter de son salutaire ascendant, que Rémy écrivit au jeune prince cette lettre mémorable, où l'accent paternel n'exclut pas une noble fermeté. En terminant, l'évêque de Reims disait à Clovis : « Si vous voulez être roi, faites vous en juger digne ! »

Maintenant que nous avons introduit sur la scène, où Clovis paraît déjà si grand, le pontife qui sera désormais lié à l'avenir providentiel de la nation française, reprenons la suite de notre récit. Nous verrons quelle main de fer s'étendait sur la Gaule septentrionale, arborant aussi haut que possible le sceptre de l'autorité, et frappant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour réprimer soit les révoltes des vaincus, soit l'arrogance et l'insubordination des vainqueurs.

Inspirer par la terreur le respect de son autorité à ces nations frémissantes : tel était le système civilisateur que voulait employer le conquérant des Gaules. Le meurtre de Syagrius avait inauguré ce système, bien digne des temps barbares ; le fait suivant, célèbre dans l'histoire de cette époque, n'en fut que la continuation.

VII

Clovis et son armée ne pouvaient se maintenir à Soissons qu'au moyen de nombreuses incursions à travers les régions voisines, au fur et à mesure que le besoin de nouvelles ressources se faisait sentir. C'est ainsi que successivement ils assaillirent et pillèrent, entre autres cités florissantes, les villes de Châlons et de Troyes.

En revenant d'une de ces excursions, qu'on pourrait plutôt appeler des brigandages, ils résolurent de se jeter sur la cité rémoise. Mais le saint évêque, averti du danger, alla au-devant du roi franc, et le supplia d'épargner ce malheur à son peuple. Clovis céda à ses supplications, et ordonna à ses troupes d'outre-passer la ville pour en éviter le pillage. Il donna d'ailleurs lui-même l'exemple, et ne voulut pas en franchir les portes.

La route qu'il suivait, quand il fit la rencontre de Rémy, se trouve maintenant au dedans de l'enceinte :

alors, elle en longeait le dehors. On l'appela depuis *via barbarica*, en mémoire du passage des barbares.

Sur les traces de son chef, la masse de l'armée franque contourna la ville, objet de tant de convoitises, et se garda bien de succomber à la tentation d'y entrer, malgré l'appât des richesses considérables qu'y avait entassées la civilisation romaine. Toutefois, l'arrière-garde n'eut pas le même scrupule. Elle pénétra dans la ville, pilla les principales maisons, et dévalisa les églises de leurs ornements et de leurs vases précieux.

Remy, informé du sacrilège, jeta un cri de douleur qui parvint jusqu'aux oreilles de Clovis, alors que celui-ci était déjà loin de la ville que sa clémence avait désiré épargner.

A l'occasion du pillage dont Reims fut victime, arriva un incident, qui nous montre jusqu'à quel point le jeune roi tenait à venger le mépris public qu'on faisait de ses ordres et même de ses moindres désirs. Pour le raconter dans toute sa naïve fraîcheur, laissons un moment la place à un célèbre chroniqueur de cette époque :

« Or donc, nous dit-il, les Francs couraient par tous pays. Ils enlevaient et dérobaient tout ce qu'ils pouvaient trouver dans les monastères et églises, comme des païens et des mécréans.

« En ce temps-là, était messire saint Remy, archevêque de Reims.

« Or il advint, entre autres choses, qu'il lui enlevèrent un vase d'argent d'une grande valeur. Le saint

homme ne se put plus retenir. Il prit un messager et l'envoya au roi, avec prière de lui demander que, pour toute grâce, il lui fît rendre au moins son vase. Le roi répondit au messager de le suivre jusqu'à Soissons, où devait se faire le partage du butin, et ajouta : « Si j'ai dans ma part ce vase que tu me « demandes, je te le rendrai sur-le-champ. »

« Lorsque le roi et son armée furent venus à Soissons, Clovis fit crier par toute l'armée que la proie fût mise en commun, afin de la partager et donner à chacun légitime portion, telle que le sort l'indiquerait.

« Mais, dans la crainte qu'un autre n'eût le vase et qu'il ne lui revînt pas pour remplir sa promesse, il convoqua les hauts chefs de guerre et leur tint ce langage :

— Seigneurs, mes compagnons d'armes, mieux « aime requérir aucune chose de vous par grâce et dé- « bonnaireté que par autorité de seigneurie. Je préfère « que l'on me porte honneur et révérence par raison que « par peur. Je vous prie tous, par amour plus que par « obéissance, que vous me donniez ce vase par-dessus « la portion qui m'écherra ; et je vous promets que « je vous en récompenserai en temps et lieu, si « je puis impétrer cette chose en amour et bonne « grâce. »

« Les hauts chefs répondirent :

— Noble roi ! est-il chose que tu nous requerres, et « que nous ne la devions donner ? Nous n'avons nul « droit en ces dépouilles. Ta volonté en peut faire tout

« pleinement à son gré, les jeter à l'eau ou les brûler
« au feu (1). »

Le roi, à cette réponse, fut émerveillé de la bonne volonté de ses chefs et de l'excellent esprit de son armée. Mais soudain un de ceux qui avaient gardé le silence s'avance, armé de sa francisque, et frappe le vase d'un coup vigoureux, en disant :

— Tu n'emporteras, ô roi, rien de ces dépouilles, hors ce que le sort te donnera, à toi comme aux autres.

L'assemblée fut stupéfaite de tant d'audace, et fit semblant de ne pas remarquer la résistance brutale que le roi venait de rencontrer. Celui-ci n'en recueillit pas moins sur-le-champ le vase fracassé, et le présentant à l'envoyé de l'évêque de Reims :

— Va, lui dit-il en feignant de sourire, porte à ton maître ce vase qu'il réclame, et dis-lui bien qu'il n'a pas dépendu de moi de le lui rendre intact. Peut-être l'avenir vengera-t-il un jour l'insulte qu'on vient de lui faire devant toi !

L'envoyé repartit avec sa précieuse dépouille, non sans avoir remercié vivement Clovis de sa noble condescendance.

A quelque temps de là, le roi manda à son camp les principaux officiers de l'armée franque, et leur ordonna d'assembler ses troupes, équipées de toutes leurs armes de combat. Dès que tout fut préparé au Champ de Mars, Clovis sortit de sa tente pour voir en quel

(1) *Chronique de Saint-Denis.*

état étaient ses milices. La revue terminée, il revint vers celui qui avait traité avec insolence le vase de Reims ; il le regarda en face avec des yeux où s'allumait le feu de la vengeance, puis l'apostropha en ces termes :

— J'ai parcouru tous les rangs de mon armée, et j'ai admiré comment chaque guerrier est paré de ses armes; mais je n'en ai pas rencontré dont la tenue soit aussi défectueuse que la tienne, et dont les armes se trouvent en si mauvais état. Ni ta pique, ni ton glaive, ni ta framée ne te font honneur.

En proférant ces derniers mots, Clovis arracha à l'officier son glaive et le jeta par terre avec violence.

L'officier se baissa pour ramasser son arme.

Clovis alors, brandissant d'une main vigoureuse sa framée, en asséna un coup violent sur la tête du coupable, et la fit rouler devant lui, en criant d'une voix de tonnerre :

— Ainsi tu frappas, l'an passé, le vase de Reims à Soissons !



L'ANGE TUTÉLAIRE DE LA PATRIE



CHAPITRE III

L'ANGE TUTÉLAIRE DE LA PATRIE

I. La ville de Lutèce. — II. Enfance de Geneviève de Nanterre. — III. Ses épreuves et son attitude devant Attila. — IV. Clovis sous les murs de Lutèce. — V. Geneviève au camp des Francs. — VI. Geneviève ravitaille la ville affamée. — VII. Un ex-voto à Montmartre. — VIII. La Patronne de Paris. — IX. Raisons providentielles des échecs de Clovis devant Lutèce.

I

CEPENDANT Clovis voulut donner un nouvel aliment à dévorer aux ardeurs belliqueuses qui bouillonnaient dans le sein de son peuple. Soissons et son territoire ne devaient pas être le terme de ses conquêtes à travers ce riche pays des Gaules. Déjà tout avait été dévasté aux alentours par les incursions fréquemment renouvelées des armées franques ; il était donc temps de chercher une autre proie pour ces barbares, arrivés avec d'insatiables

appétits des rives brumeuses du Rhin et des forêts sauvages de la Germanie.

Les villes gauloises du nord-est étaient devenues tributaires des Francs ; mais il restait, à l'Occident, des cités indépendantes, bien dignes d'exciter l'ambition des nouveaux conquérants.

Au nombre de ces villes, il faut placer en première ligne la cité des *Parisii*, appelée Lutèce.

Lutèce était alors un simple hameau, que les Romains avaient quelque peu embelli. Bâtie au centre d'immenses marécages dont les eaux limoneuses se dégorgeaient dans le fleuve aux replis tortueux, la ville des *Parisii* formait une oasis composée de cabanes en forme de ruches, que le figuier recouvrait de ses touffes luxuriantes. Parmi ses marais solitaires s'ébattait la sarcelle ainsi que l'oie sauvage; et le cygne (1) étalait son blanc plumage sur l'onde rapide du fleuve aux rives ombragées d'une abondante végétation de saules pleureurs.

Au midi de la ville, à l'endroit où s'élève maintenant le palais du Louvre, la vue était arrêtée par une magnifique forêt de chênes et de sapins, dont les cimes gigantesques semblaient supporter la voûte des cieux.

Par derrière s'élevait le mont *Leucotius*, aujourd'hui mont Saint-Jacques. C'était un lieu désert où croissait le pampre, et où se déroulaient mille sentiers

(1) C'est sans doute pour cette raison que le cygne figure parmi les attributs du fleuve de la Seine.

agrestes, fréquentés par les bergers qui y paissaient leurs troupeaux d'urus.

Toutefois, les Romains n'avaient pas séjourné sans laisser là, comme presque partout où ils posaient leurs tentes, des traces impérissables de leur civilisation et de leur munificence. De nos jours, on vient de découvrir les ruines des monuments qu'ils avaient élevés dans cette solitude. C'était un vaste amphithéâtre, où rugissaient les tigres et les lions destinés à amuser les loisirs du peuple-roi, dont une nombreuse colonie était venue se fixer à Lutèce à la suite des armées de Jules César. Ils avaient même établi, au pied de la colline, des thermes qu'alimentaient les eaux amenées par un long aqueduc des hauteurs de la campagne voisine.

Vers le nord-est de la ville, depuis le fleuve jusqu'à la plaine de Vincennes, s'étendait une immense forêt, que l'on appelait la forêt des *Charbonniers*, à cause de la profession qu'exerçait la presque totalité de ses habitants. Cette forêt était entrecoupée de vertes prairies, où paissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. C'est là que se donnaient rendez-vous, sur ces pelouses riantes et à l'ombre des grands arbres, les filles de Lutèce, lorsque les fêtes en l'honneur de la déesse Loïs ramenaient la saison des danses et des réjouissances traditionnelles de la cité celtique.

Comme on le voit, à l'époque dont nous essayons de retracer l'histoire, la future capitale de la France et même du monde civilisé était de peu d'importance. Bien des villes environnantes l'éclipsaient par leurs

splendeurs, et rien ne faisait prévoir ce que Lutèce serait un jour.

Il courait cependant, sur ses destinées, une prophétie que nous voulons redire.

L'Ile que formaient les deux bras de la Seine était occupée par un bois sacré. C'est là que se célébraient les mystères les plus secrets du culte druidique, mélangé de paganisme romain. Des vestiges de ce culte hybride sont parvenus jusqu'à nous. Il n'y a pas encore deux siècles, en fouillant l'emplacement qu'occupe actuellement le chœur de Notre-Dame de Paris, on découvrit un autel, sur lequel des sculptures représentaient Jupiter et un dieu gaulois, que l'on croit être Hésus.

Une nuit que le bruit de l'arrivée des Francs, conduits par Mérovée, sur le territoire des Gaules avait ébranlé les échos presque toujours muets du bois sacré de l'Ile mystérieuse, la druidesse Liskna, debout sur un dolmen que venaient d'ensanglanter les victimes de Teutatès, avait lancé aux quatre coins de la ville des *Parisii* ces paroles prophétiques :

— O Lutèce ! tel un enfant royal repose dans son berceau d'or, environné de langes de pourpre et de bandelettes d'azur : ainsi reposes-tu, humble et débile, au sein des forêts profondes et du fleuve aux eaux bleues qui te ceignent de toutes parts. Mais un jour viendra où tu sortiras de l'obscurité et de la faiblesse. Je vois à l'Orient se lever un astre, qui viendra illuminer de l'éclat de son génie tes sombres horizons... ! Il arrive, l'enfant chéri de la victoire, entraî-

nant sur ses pas des multitudes de guerriers heureux dans les combats... ! Il étendra sur toi sa toute-puissante domination. Sous ce héros et sous sa race illustre entre toutes les races, tu grandiras, tu te débarrasseras de tes langes étroites, tu briseras l'enveloppe qui retient captif ton généreux essor, tu envahiras au loin les rives de ton fleuve ; et là où je ne vois que des colonnes de feuillages, tu verras s'élever des colonnes de granit, supportant les voûtes dorées du plus splendide palais des rois ! »

Ainsi avait parlé la célèbre prophétesse Liskna : ainsi avait prédit à Lutèce son glorieux avenir la voix d'une vierge druidique. Mais il était réservé à une vierge chrétienne de préparer cet avenir de ses mains sans tache, et cette vierge se nommait Geneviève de Nanterre.

II

Geneviève touchait alors au seuil de la vieillesse. Plus de soixante hivers avaient passé sur sa tête, et les années, en se succédant, n'avaient fait qu'accroître son prestige aux yeux de ce peuple, dont elle était visiblement l'ange tutélaire.

Elle était née à Nanterre, bourgade voisine de Lutèce, dans la première moitié du ve siècle. Son père s'appelait Severus, et sa mère Gerontina.

Dès sa plus tendre enfance, elle avait été marquée du cachet de Dieu. Deux des plus illustres pontifes de

cette époque avaient prédit ce qu'elle serait un jour pour l'avenir de sa nation. Saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, se rendaient dans la verte Erin, afin d'y combattre l'hérésie pélagienne qui désolait la chrétienté naissante de ce pays.

Arrivés à quelques lieues de la ville des *Parisii*, au bourg de Nanterre, ils se virent entourés d'une foule d'habitants qui, tombant à leurs genoux, réclamaient à grands cris leurs bénédictions. Ayant remarqué parmi la multitude assemblée une jeune enfant au visage angélique, ils la mandèrent à part ainsi que ses parents, pieux villageois. Ils furent charmés de la sagesse de ses réponses, et du zèle divin dont sa jeune âme était déjà dévorée. Aussi, ce fut avec le plus profond attendrissement et les larmes aux yeux, que Severus et Gerontina entendirent les deux prélats faire le plus grand éloge de leur fille bien-aimée, et prédire ce que Dieu se réservait d'accomplir par elle, pour l'édification et le salut du peuple parisien.

Geneviève, de son côté, manifesta le désir de prononcer de suite, en leur présence, le vœu de n'avoir d'autre époux que Notre Seigneur Jésus-Christ.

Elle n'avait alors que douze ans.

D'un commun accord, les deux saints évêques s'opposèrent à cette résolution trop hâtive. Cependant l'un d'eux prit une médaille, sur laquelle était gravée l'image du divin Crucifié, et la remit à la jeune fille, en signe de l'alliance mystique qu'elle venait de promettre à Dieu.

Cet emblème sacré fut comme un sceau céleste posé sur son cœur.

A partir de ce jour mémorable, la pieuse bergère de Nanterre n'appartint plus au monde, dont elle avait foulé aux pieds les espérances sous la bénédiction paternelle de Germain d'Auxerre. Sa joie la plus grande était, dès qu'elle se trouvait libre de la garde de ses troupeaux, de courir à quelque sanctuaire du voisinage, et de s'y délasser des travaux du corps dans une conversation pleine de délices avec le divin époux de son âme.

Dès que l'âge le lui permit, elle n'eut rien de plus à cœur, que de donner à Dieu la preuve extérieure et solennelle du complet sacrifice qu'elle lui avait déjà fait d'elle-même.

Un jour, elle vint se présenter chez l'évêque de Lutèce, nommé Marcel. Elle était accompagnée de deux autres jeunes filles, auxquelles elle avait persuadé de suivre son exemple. Le Pontife reçut leurs confidences ; et quelque temps après on voyait, dans un des sanctuaires de la ville, que Marcel avait arraché aux fausses divinités pour le dédier au vrai Dieu, les trois jeunes filles à genoux devant le ministre du Seigneur. Quoique ses deux compagnes fussent plus âgées qu'elle, ce fut Geneviève qui, la première, fit sa consécration virginale et revêtit le voile des épouses du Christ.

De même que ses collègues dans l'épiscopat, l'évêque de Lutèce avait saisi, sur le visage de la vierge de Nanterre, le reflet mystérieux du travail

divin que la grâce opérait en son âme; et ce fut avec les sentiments de la plus vive gratitude, que le saint prélat remercia le Ciel du grand présent dont il enrichissait la terre, en la personne de cette enfant privilégiée.

Comme il n'existait pas dans la ville épiscopale de monastère où pouvait s'abriter, contre les dangers du siècle, la vertu des vierges consacrées à Dieu, Geneviève regagna le foyer paternel, qu'elle embauma du parfum d'une piété angélique.

Quelques années se passèrent ainsi au sein de la vie champêtre, sanctifiée par les pratiques de la plus pure dévotion.

En très peu de temps, Geneviève eut la douleur de fermer les yeux aux auteurs de ses jours : Severus et Gerontina s'endormirent dans la paix du Seigneur. A l'exemple du saint vieillard Siméon, ils purent redire, sur leur lit de mort, ces paroles d'une résignation pleine d'espérance :

« Laissez aller à vous en paix vos serviteurs, ô mon « Dieu ! maintenant qu'ils ont vu, de leurs yeux, le « salut que vous avez préparé à votre peuple, à la face « des nations ennemies qui ont comploté sa ruine ! »

III

Jusque-là, la vierge chrétienne, qui devait être l'Ange protecteur de la patrie, s'était préparée à sa sublime mission dans l'ombre du hameau qui l'avait

vue naître. Mais le moment était arrivé de se rendre sur le théâtre de ses futurs exploits, et d'y prendre d'avance le poste d'honneur, que la Providence lui réservait dans les destinées de la nation française.

Délivrée des soucis du foyer domestique, elle quitta donc Nanterre, et vint se fixer à Lutèce, chez une de ses parentes qui l'avait tenue sur les fonts du baptême.

La justice et surtout la miséricorde de Dieu ne tardèrent pas à la visiter en sa nouvelle résidence.

Lorsque le Tout-Puissant veut opérer de grandes choses dans une âme, il commence par accabler la nature, avant d'y faire éclater les prodiges de sa grâce : c'est ce qui arriva pour Geneviève.

Une maladie terrible se déclare ; ses membres sont paralysés ; elle repose presque sans vie sur son lit de douleur.

On dirait que le souffle du trépas est passé par là, et qu'il n'y a plus qu'à creuser, parmi les entrailles de la terre, un tombeau à celle qui avait reçu du ciel tant de promesses pour ici-bas. Ainsi pouvaient le penser les hommes : ainsi le pensait peut-être le saint évêque de Lutèce, accouru auprès de la vierge, afin de la consoler et de la bénir encore une fois.

Néanmoins, Dieu ne pensait pas de la sorte.

Au milieu de cet anéantissement complet des forces du corps, Geneviève sentait s'accroître les forces de son âme.

Un certain jour, un ravissement extatique s'empare d'elle et la transporte parmi les chœurs des anges, où Dieu lui montre la félicité dont jouissent les élus.

Redescendue de ces régions béatifiques, la vierge de Nanterre recouvre subitement la santé : ses pieds peuvent désormais la porter à travers le monde et toutes ses fanges; car, plus que jamais, son cœur est détaché des choses terrestres et attaché par les chaînes d'un ardent amour aux choses éternelles.

Bientôt, le bruit de sa guérison miraculeuse et de son extraordinaire sainteté se répand par toute la ville et aux environs. Les chrétiens s'en réjouissent; les païens eux-mêmes admirent sa vie d'abstinence et de dévouement. Elle se multiplie partout où sa présence est nécessaire ou utile. Tantôt au chevet des malades, auxquels elle prodigue les plus tendres soins : tantôt auprès des morts qu'elle ensevelit de ses mains virginales : tantôt au pied des autels, où elle répand avec abondance ses prières et ses larmes, afin de fléchir le Ciel en faveur de son peuple; Geneviève ne laisse aucun besoin sans secours, aucune infortune sans consolation.

La malice humaine aurait dû, ce semble, respecter ce prodige de foi et de charité. Il n'en fut rien cependant; et la calomnie l'atteignit dans ce que le cœur de la femme et surtout de la vierge a de plus délicat.

Dieu le voulait ainsi. Il fallait le creuset de l'épreuve, afin d'y épurer l'or déjà si parfait de ses vertus.

La noire envie s'acharna à ternir, d'abord dans

l'ombre, ensuite au plein jour de la publicité, cette réputation qui était une condamnation vivante du vice. Mais elle sortit victorieuse de ces odieuses attaques, et ce fut pour remplir de nouveau la région entière de l'éclat d'une pureté sans taches et d'une vie sans souillures : tel le soleil paraît ne sortir que plus brillant du nuage qui, un instant auparavant, menaçait d'éteindre ses rayons dans les replis d'une vapeur éphémère.

D'ailleurs, une occasion ne tarda pas à se présenter, qui manifesta hautement son grand crédit auprès du Seigneur.

Au moment où l'illustre barbare qui s'appelait *le fléau de Dieu*, ravageait tout sur son passage, Geneviève commença, avec sa contenance noble et fière à l'approche du torrent dévastateur, par rassurer les Parisiens. Puis, ses supplications, ses pénitences et ses larmes gagnèrent à leur cause le Tout-Puissant, qui n'avait excité contre eux le farouche roi des Huns qu'afin de les punir de leurs crimes.

Attila s'était arrêté devant les fortifications en bois de Lutèce, frémissant du désir de mettre la ville au pillage et de la fureur d'en massacrer les habitants.

« Du haut des remparts de la ville, écrit l'historien Jornandès, les assiégés considéraient avec horreur ces cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête hideuse, en forme de boule de chair, ayant des trous plutôt que des yeux et le nez tout écrasé : ces cavaliers à la voix grêle et au geste sauvage, misérablement couverts de

tuniques en lambeaux faites de toile peinte et de peaux de rats, et qui se tenaient comme cloués sur leurs chevaux aussi difformes que leurs maîtres, mais infatigables. Sans religion et sans culte, abandonnés à l'instinct des brutes, les Huns ne connaissaient que la force. »

Toutefois, l'ange tutélaire de la patrie était là. Une puissance mystérieuse, celle qu'avaient ébranlée dans les cieux les prières ardentes de la vierge, intervint en faveur des assiégés. Attila crut voir des signes de mauvais augure parmi les ténèbres de la nuit qui précéda le jour de l'assaut décisif. Epouvanté, il s'enfuit comme chassé de ses campements par des légions aériennes. Il rebroussa chemin, et alla ensevelir la honte de sa retraite dans les plaines de Châlons, où la coalition des peuples voisins lui fit éprouver une écrasante défaite (1).

(1) Plus de cent mille hommes de l'armée d'Attila, dit-on, périrent dans cette bataille. Voici le portrait que Jornandès fait de ce célèbre ravageur. L'historien nous dépeint ce Tartare si terrible et si superbe avec sa courte stature, sa poitrine velue et large, sa tête plus large encore, ses petits yeux au regard fauve, sa barbe rare, ses cheveux grisonnants, son nez camus et son teint basané. — On sait comment, une fois son œuvre de destruction accomplie, la Providence brisa cet instrument de ses vengeances. Un soir, dit un auteur, dans la ville de bois qui lui servait de palais, en Pannonie, le roi des Huns convie sa cour de rois et la multitude de ses fils à un grand festin en l'honneur d'une nouvelle épouse. Il vide de nombreuses coupes dans la joie du festin, puis il s'endort pour ne plus se réveiller. Le lendemain, on le trouva mort d'une hémorrhagie ; le lit était inondé du sang qui lui sortait par la bouche et les oreilles. Le conquérant, ajoute avec quelque brutalité Chateaubriand, creva du trop de sang qu'il avait bu !

Ce prodigieux événement ne put qu'accroître l'ascendant que la vierge chrétienne exerçait déjà sur le peuple parisien; et, depuis, on ne l'appela plus que du glorieux nom de *Libératrice*.

Telle était Geneviève de Nanterre, à l'époque où l'ambitieux roi des Francs jeta un regard d'envie sur la cité protégée si efficacement par le pieux génie de la vierge du Seigneur.

IV

On était alors dans le courant du mois de mai, appelé par les Francks le mois des *Trois-Mamelles*, parce que, à cette saison, on trayait les vaches trois fois le jour.

Tout à coup, la vieille cité celtique des bords de la Seine se sent ébranlée par des bruits de guerre. L'armée des Francs campe à quelques milliers de mètres de ses murs, et Clovis, l'heureux vainqueur des Romains, est à leur tête.

Que vont faire les habitants en cette circonstance ?

Ce que l'on fait malheureusement presque toujours, lorsque le danger est imminent et imprévu, et qu'on se croit impuissant à le conjurer. D'abord, le trouble et l'agitation s'emparent de la ville, naguère si paisible au milieu de son fleuve et de ses marais; ensuite, la peur gagnant du terrain, on veut fuir ce théâtre qui menace de devenir si sanglant. De toutes

parts on s'attroupe et on se débat, afin d'échapper au glaive des armées franques, qu'ont aiguisé plus de cent victoires. Les portes de la place ne sont pas assez grandes pour donner passage aux nombreux fuyards qui s'y présentent. Du côté du nord, on se hâte pour escalader les remparts; et, au midi, on lance sur le fleuve des radeaux qui charrieront loin du péril la population affolée.

Les chefs donnent eux-mêmes le signal de la défection.

D'une main tremblante, ils cachent honteusement leurs armes et ensevelissent dans l'ombre des souterrains les étendards, qui devraient leur servir au contraire à rallier les guerriers et à les entraîner au secours de la patrie en danger.

Cependant, si les hommes abandonnent Lutèce à son lamentable sort, il n'en est pas ainsi de Dieu. L'ange terrestre qu'il a préposé à sa garde, ne faillira pas à sa noble tâche.

Au milieu de la panique générale, Geneviève parcourt la ville en tous sens, une croix à la main. Le voile blanc des vierges flotte sur sa tête comme une oriflamme sacrée; et des replis de sa robe de lin s'échappe une ceinture bleue, qui ondoie autour d'elle comme une banderole d'azur. Ainsi revêtue, elle ressemble à une immortelle, venant apprendre aux humains comment il faut savoir vaincre ou mourir.

A son aspect, la peur s'enfuit, la confiance renaît, et l'activité qui organise la résistance succède au trouble qui favorise la défaite. Une foule enthousiaste se

presse sur ses pas, partout où elle les porte afin de relever les courages abattus. Revenue au centre de la ville après en avoir suivi toutes les rues, elle se rend sur la place des Comices, située entre les Thermes romains et l'Ile de la Seine; et, étant montée sur une éminence d'où elle domine l'assemblée :

— Parisiens! s'écrie-t-elle, rassurez-vous, et prenez courage! Faites ce que vous pourrez pour la défense de vos foyers, et le Ciel vous aidera. Le Dieu que je sers saura bien, une fois encore, vous délivrer du danger qui menace votre liberté et votre vie. Pour cela, point de défaillances! Que chacun soit à son poste : les guerriers aux remparts, et les femmes avec moi au pied des autels, où le Seigneur des armées entendra, j'en ai la certitude, les supplications de son peuple.

« Vous n'avez pas perdu le souvenir de ce que fit, pour votre sauvegarde, le Dieu des chrétiens, en face du farouche Attila? En ce moment, ce ne sont pas des hordes de barbares inconnus qu'il nous faut refouler des bords de ce fleuve qui nous protège de son cours : c'est une armée composée de peuples divers, dont plusieurs même sont nos anciens alliés. Si le *Fléau de Dieu* est venu se briser contre nos faibles remparts, que n'adviendra-t-il pas de ce jeune conquérant, qui n'a reçu jusqu'ici du ciel d'autre mission que celle d'éprouver notre courage, et non pas de le vaincre! »

Il est facile de deviner l'accueil fait par le peuple parisien à ces patriotiques paroles, auxquelles le

ton inspiré de la vierge donnait l'air d'une prophétie.

Partout on court aux armes ; on exhume les étendards des catacombes de la capitale ; on reconstitue les milices ; on équipe de nouveaux bataillons ; et bientôt les remparts sont complètement garnis de soldats résolus à les défendre au prix de leur vie.

Grâce à Geneviève de Nanterre, la résistance sera prête à Lutèce, quand sonnera l'heure de l'attaque.

Cette heure, retardée par les longs préparatifs de l'armée assiégeante, finit enfin par arriver. Près de deux mois s'étaient écoulés depuis l'apparition des Francs, et l'on était parvenu au mois des *Grandes Herbes* (juillet), lorsque Clovis, las de combats partiels, se décida à tenter un assaut général.

V

De grand matin, à la pâle clarté de la lune à son déclin, tout était sur pied parmi les divers campements installés en face de la cité celtique. D'immenses clameurs retentirent dans les airs, et ébranlèrent les échos endormis de la région : c'était comme les roulements du tonnerre, annonçant la chute de la foudre qui allait s'abattre sur Lutèce. Du côté des assiégés, tous aussi étaient à leur poste, les guerriers aux remparts, armés de javelots et de machines de guerre, et, mêlées à leurs rangs, des femmes herculéennes

amoncelaient les pierres destinées à être jetées sur les assiégeants.

Pendant ce temps, l'Ange tutélaire de la patrie avait repris, avec plus d'ardeur que jamais, son rôle de suppliante.

Entourée d'un grand nombre de femmes chrétiennes, Geneviève était prosternée devant le Seigneur, faisant monter ses prières vers les hauteurs célestes d'où elle attendait le secours.

Au bout de quelques heures de combat, ce ne fut plus, au-dessus et autour des fortifications, qu'une grêle de javelots, de flèches et de pierres, qui s'entre-croisaient et s'entre-choquaient en tous sens. L'assaut fut impétueux, et la défense vigoureuse. Parfois même au plus fort de la lutte, on voyait debout sur les remparts des femmes gauloises, dont les bras nus, semblables à des catapultes, lançaient au loin des quartiers de rochers. De part et d'autre, jusqu'à la tombée de la nuit, assiégeants et assiégés firent de véritables prodiges de valeur, sans autre résultat que de garder chacun leurs positions respectives de la veille.

Repoussés avec perte par les Parisiens, Clovis et son armée n'en résolurent pas moins de ne reprendre le chemin de Soissons qu'après avoir triomphé de la résistance énergique de Lutèce.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire avec tous leurs détails les différentes tentatives du conquérant pour s'emparer de cette ville, dont il voulait faire le centre des opérations guerrières, qu'il combinait dans le but de réunir à sa couronne tout le nord

des Gaules. L'importance de cette conquête, au point de vue stratégique, n'échappait à personne : elle n'échappait pas surtout au génie militaire de Clovis.

D'ailleurs, la prophétie du vieux druide des plaines de l'Ailette lui revenait souvent à l'esprit. La première partie s'était accomplie, n'en serait-il pas de même de la seconde ? Le boulevard de la puissance romaine était tombé entre ses mains sans coup férir : le boulevard de la puissance gauloise n'aurait-il pas le même sort, quand ce ne serait qu'au prix de longs et meurtriers combats ?

Ainsi raisonnait le roi des Francs, et il voulait agir en conséquence.

Clovis tenta donc plusieurs autres assauts, mais sans plus de résultats. Alors, que faisaient les vaincus, pour se dédommager de leurs échecs successifs sous les murs de la cité parisienne, et aussi pour refaire leurs forces et leurs provisions épuisées par la longueur du siège ? Durant les armistices, ils parcouraient le pays d'alentour, répandant sur leurs pas la terreur, le ravage et la mort.

Dans cet intervalle, il arriva un incident qui mérite d'être rapporté.

Un jour, l'armée assiégée avait essayé, par une sortie audacieuse, de jeter le désarroi parmi les troupes franques ; mais, obligée de se replier en désordre, quand elle fut rentrée dans la ville, grande fut l'émotion des citoyens de Lutèce. Un certain nombre des principaux chefs de l'armée parisienne étaient restés au pouvoir de l'ennemi. Ce ne fut que gémissements et

lamentations. Qu'allait devenir la cité, privée de ses plus valeureux guerriers !

Geneviève, informée de ce malheur, accourt pour mêler ses larmes aux larmes de Lutèce en deuil de ses meilleurs défenseurs.

Elle veut voler à leur délivrance.

Elle entre, toute éplorée, dans le sanctuaire où elle a coutume de recommander à la protection divine ses grandes entreprises. Quelques instants après, elle en sort, l'âme fortifiée du plus consolant espoir. De là elle se dirige d'un pas alerte vers la porte qui donne accès auprès du quartier où se dresse la tente royale de Clovis.

On se presse autour d'elle afin de la détourner d'un projet si téméraire. Que va-t-elle devenir au milieu de cette dangereuse excursion ? Que deviendra, si elle y succombe, la défense de la cité dont elle est l'âme? Pourquoi, colombe innocente, aller se jeter aveuglément entre les serres du vautour, qui ne demande peut-être qu'à dévorer cette noble proie ?

Un poste de soldats veille à la porte du rempart.

En vain Geneviève, les larmes aux yeux et des sanglots dans la voix, les supplie de la laisser passer ; en vain fait-elle valoir les motifs les plus touchants et l'assurance dont elle se sent remplie sur le succès de sa démarche périlleuse. La garde refuse de lui ouvrir. La porte reste close devant l'ardeur de son généreux dévouement.

Voyant qu'elle se consume en d'inutiles efforts auprès des hommes, la vierge chrétienne a recours à

Celui qui lui a mis au cœur une résolution si héroïque.

Elle tombe à genoux, lève au ciel des yeux où se peint l'inexprimable angoisse de son patriotisme désolé, et, les mains croisées sur sa poitrine, prononce à haute voix cette sublime prière :

— O Seigneur, Dieu des armées, venez au secours de votre humble servante qui veut accomplir vos ordres. Ecartez de devant mes pas cette barrière qui m'empêche de voler où mon devoir m'appelle. Mes frères sont captifs entre les mains des barbares. Plusieurs d'entre eux vous connaissent et vous aiment, vous, le Dieu véritable ! Tous, vous me les avez donnés à protéger dans le péril. Demain, peut-être, il sera trop tard ! Leurs têtes auront roulé sous la hache des Francs, qui les suspendront aux arbres de leurs forêts comme des trophées de victoire.

« En ce moment, il est temps encore de les délivrer, eux et nous, de cette honte et de ce désastre. Seigneur, Dieu tout-puissant ! je vous en conjure, que vos anges m'accordent sur-le-champ ce que les hommes me refusent avec tant d'obstination ! »

A peine Geneviève avait-elle achevé cette touchante supplication que, à la vue de la foule assemblée, les portes s'ébranlèrent avec fracas sur leurs gonds, et qu'elles s'ouvrirent toutes grandes, comme poussées violemment par des bras invisibles.

Les gardes furent renversés par terre, et la multitude stupéfaite s'écarta avec une respectueuse terreur,

afin de livrer un passage vers l'ennemi à la courageuse vierge.

Geneviève franchit précipitamment l'ouverture du rempart. Elle s'en éloigna seule, ne voulant que son ange gardien pour compagnon de route ; et les regards anxieux des spectateurs la suivirent, jusqu'à ce que les tentes des Francs l'eurent enfin dérobée à leur vue.

Que se passa-t-il d'extraordinaire dans le camp des assiégeants, à l'arrivée de la vierge parisienne?

Nous n'en savons rien.....

Toujours est-il que les ombres crépusculaires du soir n'avaient pas encore déployé leurs voiles sur les bords de la Seine, et Geneviève rentrait dans Lutèce à la tête des prisonniers, que son dévouement venait d'arracher aux mains du redoutable et redouté conquérant des Gaules.

A cette nouvelle inespérée, le peuple, ivre de joie, ne sut comment manifester à la libératrice son enthousiasme et sa reconnaissance. Malgré les résistances de sa profonde humilité, l'héroïque vierge fut portée en triomphe depuis la porte du rempart jusqu'au seuil du sanctuaire d'où elle était partie pour cette périlleuse entreprise, et où elle voulait passer la nuit en prières d'actions de grâces.

VI

L'événement que nous venons de raconter avait eu lieu au plus fort de l'été, dans le courant d'août, appelé le mois des *Blés murs*.

Nonobstant cet acte d'une générosité, rare chez les barbares, l'armée franque n'en continua pas moins le siège de Lutèce. Ne pouvant pas la gagner par les armes, les assiégeants voulurent la réduire par la famine.

Il y avait déjà plus de cinq mois qu'ils l'investissaient de tous côtés. Elle ne tarderait pas — pensait Clovis — à crier merci et à lui ouvrir ses portes. Mais il comptait sans cette providence terrestre, que le ciel avait donnée à ce coin de terre auquel était réservé un si glorieux avenir.

Comme autrefois sous Mérovée qui, lui aussi, avait pendant longtemps assiégé la ville des *Parisii*, une grande famine se déclara, accompagnée d'une effroyable mortalité. Le blé manquait dans les greniers. Les troupeaux de moutons et d'urus qui paissaient si nombreux à travers les plaines de la Seine, avaient totalement disparu. On ne voyait plus, parmi les herbes des marais, s'ébattre les bandes d'oies sauvages. Toutes les ressources alimentaires enfin étaient épuisées.

Le peu de munitions qui restait de ce long siège, était réservé aux hommes d'armes dont la vie était si précieuse pour la défense de la patrie toujours en danger.

Quant à la population elle se débattait dans les horreurs de la faim. Ici, c'étaient des troupes de femmes et d'enfants, tombant d'inanition à l'ombre des huttes qui leur servaient d'abris ; là, des groupes de faméliques, au visage livide, erraient à travers les rues, comme des squelettes ambulants ; ailleurs, principa-

lement sur les places publiques, s'entassaient sans sépulture les victimes innombrables du terrible fléau.

La malheureuse ville offrait un spectacle navrant.

Cependant, ses héroïques défenseurs avaient résolu de périr jusqu'au dernier plutôt que la rendre ; et ils employaient à sauver son honneur toute la générosité du sang que la famine n'avait pas encore épuisé dans leurs veines et dans leur cœur.

Geneviève comprend alors ce qu'il lui faut tenter afin de délivrer son peuple de ce péril, plus funeste pour lui que le glaive des champs de bataille.

A la faveur de la nuit, elle s'embarque avec quelques mariniers sur la Seine, et se dirige vers la fertile plaine de Saint-Denis. Lorsque les radeaux sont chargés de grains, elle se hâte de remonter le fleuve, évitant toutefois par ses habiles manœuvres d'attirer l'attention des assiégeants. Ceux-ci, en effet, ne s'aperçoivent pas des agissements de la vierge : encore quelques efforts, et la ville sera ravitaillée et sauvée.

Mais, dans le voisinage de l'embarcation, il y avait un ennemi plus perspicace au milieu des ténèbres que ne l'était Clovis, et qui, lui du moins, avait juré la perte de cet ange de la charité.

C'était Satan, l'ange de la haine et du mal !

Par ses bienfaits signalés, Geneviève gagnait trop visiblement le peuple parisien au culte du vrai Dieu, qui l'avait choisie comme l'instrument de ses miséricordes : c'en était assez pour que le démon essayât de faire avorter un projet dont le succès devait être si défavorable à son règne ici-bas.

Aussi, à peine la flottille a-t-elle atteint le tournant formé par le fleuve au-dessous de la ville, qu'un grand péril fond tout à coup sur elle. Si l'on en croit les chroniqueurs de l'époque, voici ce qui arriva :

Deux mauvais génies, déchaînés par l'enfer, attendaient au passage la libératrice, cachés parmi les arbres du rivage. Soudain les vagues mugissent et se soulèvent en écumant de fureur. Les bateaux chavirent, poussés et repoussés d'un bord à l'autre du fleuve.

Au lieu d'avancer, ils reculent, emportés par les flots, qui deviennent de plus en plus courroucés. On dirait que des crocs de fer, maniés par des mains invisibles, les attirent vers le fond des abîmes.

Une écume, colorée de lueurs sinistres, enveloppe les bateaux comme d'un vaste linceul. Le grand mât, en forme de croix, qui surmonte l'embarcation où se tient la vierge, est violemment arraché et projeté au loin, pendant que des rires moqueurs et bruyants éclatent dans un massif de saules pleureurs.

Ne pouvant s'enfoncer parmi les flots, la barque tournoie sur elle-même avec une rapidité vertigineuse.

A cette vue, l'épouvante s'empare de l'équipage, les nautonniers sont glacés de terreur et laissent retomber de leurs mains le manche des avirons. Ils sont même sur le point de sauter par-dessus bords, et d'abandonner leurs convois au gré des éléments déchaînés, pour gagner à la nage l'autre rive, lorsque Geneviève, que cette tempête étrange laisse calme et

intrépide, élève au milieu du tumulte une voix rassurante.

En même temps, elle tombe à genoux et se met à prier.

Puis, ainsi que son divin Maître sur le lac agité de Génésareth, elle étend les mains sur les flots, les conjure, au nom de Dieu, de déposer leur courroux, et ordonne aux esprits de l'abîme de quitter ces lieux et de reprendre le chemin de leur sombre demeure.

Aussitôt, tout rentre dans la paix et le silence, les arbres mal hantés du rivage, les flots soulevés du fleuve, et l'atmosphère elle-même, qui semblait avoir pris part à cette conspiration infernale. Quant aux embarcations, elles continuèrent à remonter tranquillement le courant jusqu'au port d'où elles étaient parties, et où elles revinrent apporter la vie à cette population que décimait si terriblement la mort.

Impossible de redire avec quel enthousiasme de joie et de reconnaissance Lutèce accueillit sa courageuse vierge.

Geneviève présida elle-même, nuit et jour, à la répartition des secours les plus urgents. Devant le déploiement de sa charité, le fléau recula épouvanté, et la ville se reprit à espérer des jours meilleurs. Les chrétiens étaient fiers de leur héroïne ; et les païens ne pouvaient qu'admirer, dans le secret de leur cœur, une religion qui suscitait tant de générosité et de dévouement.

VII

Sauvée de la famine, Lutèce allait également se voir délivrée des horreurs de la guerre.

Clovis apprend que la ville est ravitaillée et qu'elle peut, longtemps encore, défier tous ses efforts. D'ailleurs, le mois des *Grands-Vents* (Novembre) approchait, annonçant l'hiver. Il fallait donc songer à retourner à Soissons, si l'armée franque ne voulait pas s'exposer à être enveloppée par les frimas, au risque d'y périr sans abris et sans vivres, au sein d'une région qu'elle avait complètement dévastée, et dont la capitale lui fermait si obstinément ses portes.

Un assaut désespéré est livré ; mais il reste aussi infructueux que les autres.

Le lendemain, les Parisiens apprennent que l'ennemi a levé le siège et a déjà fui loin de leurs remparts.

Une grande allégresse éclate dans la ville qui a tant souffert. Ceux qui survivent au double fléau de la guerre et de la famine ne savent comment témoigner à la bergère de Nanterre leur profonde gratitude. La population tout entière s'empresse sur ses pas, afin de la féliciter et de la bénir. C'est dans cette mémorable circonstance que ses concitoyens d'alors lui décernèrent à l'envi le titre glorieux, que ses concitoyens de l'avenir

devaient être si jaloux de lui conserver : le titre de *Patronne de Paris !* (1)

Néanmoins, Geneviève veut profiter des excellentes dispositions qui animent à son égard le peuple parisien, pour étendre autour d'elle le règne de son adorable Maître.

Après avoir travaillé si efficacement au salut des corps, elle travaille non moins efficacement au salut des âmes. De libératrice, elle devient apôtre. Rien ne lui coûte, quand il s'agit de détourner ses compatriotes du culte des Idoles et de les attacher au culte de Jésus-Christ. Aussi, un grand nombre d'entre eux suivent ses conseils et embrassent la religion du divin Crucifié ; les baptistères sont assiégés d'une foule de Parisiens, désireux de devenir les disciples du Dieu de Geneviève de Nanterre.

(1) Les Parisiens en effet n'ont pas oublié, même parmi l'effervescence des temps troublés où nous vivons, les pieux engagements de leurs ancêtres du v[e] siècle. Car voici ce que nous lisons dans les feuilles publiques à la date de novembre 1888 :

« Mgr l'archevêque de Paris a procédé hier à la bénédiction solennelle de la statue de sainte Geneviève, dans la basilique du Sacré-Cœur : statue qui est le produit de la souscription populaire à dix centimes. Cette belle image de marbre blanc représente la Sainte, qui d'une main repousse Attila et de l'autre abrite de son manteau les tours de Paris. Sur le socle est gravée cette inscription :

Patrona civitatis
Serva fidem
Firma pacem
Fuga hostem

« Patronne de Paris, conservez-lui la foi, assurez-y la paix, mettez en fuite ses ennemis. »

C'est ainsi que se passa, pour l'Eglise de Lutèce, l'hiver de l'année 490.

Non contente d'user de tout son crédit afin d'édifier des temples invisibles au vrai Dieu dans l'intérieur des âmes, la vierge chrétienne conçut le hardi dessein de lui élever au grand jour un temple matériel, qui porterait jusqu'aux nues la gloire de son nom.

Au nord-ouest de la ville, se dresse une montagne, dont les flancs étaient couverts d'épaisses broussailles, et dont le sommet était couronné par les cabanes de chaume du petit village de *Catulliacum*. C'est sur cette montagne que le premier apôtre des Gaules, Denis l'Aréopagite, a subi le martyre en compagnie de ses deux diacres, Rustique et Eleuthère. La piété populaire l'avait, par la suite, surnommée le mont des martyrs : désignation qui lui a été conservée jusqu'à nos jours sous le nom de *Montmartre*.

Geneviève s'y rendait fréquemment, afin de vénérer le lieu témoin des souffrances et de la mort précieuse de ses pères dans la foi.

C'était son pèlerinage favori.

Elle aimait surtout à suivre le sentier que le saint Apôtre avait suivi lorsque, après avoir reçu le coup fatal de la hache du bourreau, il ramassa sa tête tranchée, la porta au milieu de la plaine appelée depuis Saint-Denis, et la laissa choir entre les mains d'une pieuse femme qui fit bâtir, à l'endroit même, une chapelle rustique de feuillages.

A l'apparition des premiers beaux jours, Geneviève convoque le peuple, et entraîne après elle sur la mon-

tagne vénérée tous ceux qui désirent lui prêter le secours de leurs bras.

Déjà, un grand nombre d'ouvriers, dont la plupart lui doivent la santé et la vie, sont sur le chantier, brûlant du désir de se mettre à l'œuvre. Toutefois, une difficulté se présente, difficulté qui va faire avorter l'entreprise, si l'on ne vient à bout de la surmonter.

Ce n'était pas un monument en bois, que Geneviève voulait élever à Catulliacum, mais bien un temple de pierres. Or, il n'y avait en ce lieu que des halliers et des forêts ; aucune carrière ne s'y trouvait, pouvant fournir les matériaux nécessaires à la construction projetée.

Que faire, dans cette extrémité fâcheuse ?

La vierge du Seigneur ne se décourage pas devant cet obstacle : ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu. Elle prie. Puis, saisie de l'esprit prophétique, elle affirme que le Ciel y pourvoira. En même temps, elle indique aux ouvriers l'endroit de la forêt voisine où il leur faut se rendre : ils creuseront le sol, et trouveront là les matières premières dont ils ont un si pressant besoin.

Effectivement, les maçons gagnent le lieu désigné, et, à leur grande stupéfaction, des carrières de chaux, de pierres et de sable s'offrent à eux, abondamment pourvues des matériaux indispensables à leur travail. On prétend même que les pierres y furent trouvées toutes façonnées pour l'usage auquel elles étaient destinées, ainsi que la chaux calcinée d'avance par un feu souterrain et prête à être employée.

Quelques jours après cet événement miraculeux, une activité extraordinaire régnait parmi les différents chantiers de la construction.

La tradition rapporte, sur le séjour de Geneviève au mont des Martyrs, des choses merveilleuses, qui eurent pour témoins les habitants de Catulliacum et les ouvriers de Lutèce, travaillant sous ses ordres.

Afin d'alimenter les forces dépensées au sommet de la sainte montagne à cette œuvre divine, la vierge y avait fait transporter une grande amphore, pleine d'un vin généreux. Il arriva là, ce qui était arrivé aux noces de Cana : sans qu'on prît la peine d'entretenir l'amphore mystérieuse, le vin continua de couler, et cela, jusqu'à ce que l'édifice fût complètement achevé.

En outre, on vit maintes fois Geneviève rallumer d'une prière le cierge bénit, qu'elle se plaisait à tenir à la main pendant ses visites fréquentes au chantier. On affirme même l'avoir aperçue, elle et les vierges qui l'accompagnaient dans ses stations à Montmartre, environnée, parmi les ombres de la nuit, d'une atmosphère lumineuse.

Le jour, où l'évêque de Lutèce prit, au nom de Dieu, possession du temple élevé sur la sainte colline par les soins de la bergère de Nanterre, fut un jour de véritable triomphe pour le christianisme.

Toute la ville s'y était transportée.

Or, parmi la foule, se trouvaient douze possédés du démon. On les amène à la vierge, alors en prières devant l'autel dédié aux martyrs. Ils font des contorsions horribles à voir ; leurs yeux roulent furieux

dans leurs orbites injectés de sang; leur bouche écume de rage. Ils se débattent, en se tordant, sur le pavé du sanctuaire, comme terrassés par une puissance invisible. Il sort de leur poitrine haletante comme des grondements de blasphème.

On dirait des démons incarnés, qui rugissent au contact des ossements des Saints!

L'assistance est épouvantée de ce spectacle affreux.

Geneviève, dont ce déchaînement de l'enfer ne trouble pas un seul instant la céleste sérénité, redouble ses supplications.

Quelques instants après, les mauvais esprits s'étaient enfuis des corps des possédés, relâchant malgré eux leur proie entre les mains de la vierge chrétienne, qui déploya ensuite tous les efforts de son zèle, afin de donner leurs âmes au Seigneur.

VIII

A partir de cette époque, Geneviève avait plutôt sa résidence à Montmartre que dans l'intérieur de la ville des *Parisii*.

Comme un phare lumineux, élevé sur le rivage de la mer, indique aux navires les écueils à éviter et la route à suivre parmi les ténèbres : ainsi la vierge chrétienne, placée sur ces hauteurs arrosées du sang des premiers martyrs des Gaules, illuminait de l'éclat toujours

croissant de ses prodiges et de ses vertus la cité encore idolâtre, dont elle était visiblement l'Ange protecteur.

C'est là, au pied des autels, qu'on était sûr de la trouver, dès que l'on éprouvait le besoin de recourir à son puissant crédit auprès de Dieu. Elle y opéra une foule de miracles, guérissant les moribonds, faisant marcher les paralytiques, rendant la santé aux malades, la vue aux aveugles, et l'ouïe aux sourds.

Lorsque les privilégiés et les témoins de ces merveilles voulaient lui en prouver publiquement leur reconnaissance, sa profonde humilité prenait aussitôt l'alarme. Elle élevait la voix, afin d'attribuer ces effets surprenants de la puissance divine à l'intercession des saints Martyrs, dont le sang, versé en ce lieu béni, criait et obtenait miséricorde.

La véritable sainteté se reconnaît à ce signe : ne tendant qu'à la gloire d'en-haut, elle ne cherche pour elle que l'humiliation, et laisse à d'autres la gloire d'ici-bas.

Bien avant Geneviève de Nanterre, le Christ Jésus n'avait-il pas renvoyé la gloire de ses miracles à son Père qui est aux cieux? Depuis et après elle, tous les Saints n'en ont-ils pas fait autant, tous sans exception jusqu'au vénérable curé d'Ars, en ces derniers temps, qui rejetait les effets prodigieux qu'obtenaient ses prières sur l'intervention de sainte Philomène, sa Sainte de prédilection ?

Ainsi faisait la Vierge parisienne du cinquième siècle : ainsi agissait celle dont la réputation d'extraor-

dinaire vertu, appuyée du don des miracles, avait franchi les étroites limites de la région septentrionale des Gaules et s'était répandue au loin dans le monde.

Le bruit de ses prodiges, en effet, était parvenu jusqu'en Asie mineure, puisque le célèbre Siméon Stylite, le Saint du désert, demanda aux marchands de blé parisiens, qui passèrent près de sa colonne, des nouvelles de la vierge de Lutèce.

L'univers retentissait donc du nom de Geneviève.

Quant à elle, sa seule ambition était de travailler, dans l'oubli des créatures, à accroître, par l'effusion de plus en plus abondante de sa foi et de sa charité, la connaissance et l'amour du Créateur, souverain Seigneur de toutes choses.

IX

Néanmoins, le jeune roi des Francs n'avait pas abandonné son projet favori de conquérir Lutèce, afin d'y établir le siége de son empire.

Pendant cinq années consécutives, lorsque le printemps ramenait la belle saison, Clovis reconduisait ses troupes sous les murs de la ville; mais le succès était toujours loin de répondre à ses persévérants efforts.

Dans la crainte d'une reprise des hostilités, les *Parisii* avaient, aussitôt après le premier investisse-

ment, renforcé les fortifications de leur capitale. De plus, ils avaient conclu une alliance défensive avec diverses tribus de l'Armorique, jalouses, elles aussi, de garder leur indépendance. Un cri d'alarme n'avait qu'à être jeté aux échos des régions celtiques : les renforts arrivaient de tous côtés, et ils pouvaient obliger les armées franques à battre en retraite, après leur avoir fait subir de sérieux revers.

Puis, l'Ange de la patrie n'était-il pas toujours là, afin d'animer le courage des Parisiens et de les couvrir de la protection céleste ?

D'ailleurs, le moment n'est pas encore venu, pour Clovis, d'entrer victorieux dans cette cité, d'où sa race jettera un jour tant d'éclat sur le monde civilisé.

Il est encore un chef barbare : et c'est un prince chrétien que Lutèce attend. Parmi les fleurons de sa couronne royale, on ne voit briller que les emblèmes d'un culte grossier : et c'est le signe auguste de la croix qui doit y resplendir. Il porte les honteux stigmates du paganisme : et c'est la rosée baptismale qu'il lui faut, pour laver ses souillures et imprimer à son front le sceau divin, que réclame son œuvre de régénération sociale.

Déjà, cependant, le jeune monarque porte en germe dans son cœur les rares qualités qui, en se développant à la lumière de l'Evangile, lui gagneront les peuples plus que toutes ses batailles. Il respecte la religion du Christ et subit volontiers l'ascendant de la sainteté — l'évêque de Reims et la vierge de Nanterre en savent quelque chose.

Mais il est décidé, dans les décrets du ciel, que Lutèce ne lui ouvrira ses portes que lorsqu'il se présentera, pour y fonder la France, non plus en adorateur des Idoles, mais en disciple du vrai Dieu : et cette heure n'a pas encore sonné !



LA REINE DES FRANCS



CHAPITRE IV

LA REINE DES FRANCS

I. La cour de Burgondie à Genève. — II. La nation burgonde au point de vue politique et religieux. — III. Education de Clotilde chez le roi Gondebald. — IV. Un ambassadeur déguisé en mendiant. — V. Le mendiant volé et le voleur. — VI. Clovis envoie à Clotilde les arrhes du mariage. — VII. Complot tramé contre la royale fiancée. — VIII. Ravages opérés par les Francs devant les persécuteurs burgondes. — IX. Les fêtes de l'hyménée à Soissons.

I

Un écrivain célèbre a dit quelque part : « Un homme qui prie dans l'immensité des ruines, et un grain qui germe dans la ténébreuse oppression des chênes, cela suffit : et c'est ainsi que Dieu a fait la France (1). »

Cet écrivain avait raison de peindre, en deux coups

(1) Paul Féval, *les Pères de la Patrie.*

de pinceau, les origines de notre histoire nationale. Car cet homme qui prie au milieu des ruines accumulées dans les Gaules par les barbares, est le saint évêque de Reims : ce grain qui germe dans l'oppression, pour le connaître, il faut nous transporter à la cour des rois de Burgondie.

Au pied des montagnes du Jura et de la Savoie s'élève une cité antique, maintenant capitale de la Suisse et asile de toutes les nations comme de toutes les libertés.

Admirablement située, elle voit s'étendre devant elle, dans la direction de l'est, les eaux transparentes d'un lac de près de vingt lieues de longueur que traverse — dit-on — sans y mélanger ses flots, le courant rapide du Rhône; tandis que, au midi, la ville est dominée par des collines désertes qui semblent les premières marches du mont Blanc, et, au nord, par les contreforts jurassiens. A l'ouest s'allongent les vastes plaines de la Bourgogne, entrecoupées de coteaux, sur lesquels s'épanouissent le pampre luxuriant des vignes et la végétation abondante du hêtre et du bouleau.

Cette ville est Genève.

Le christianisme trouva de bonne heure accès dans cette contrée voisine des Gaules et de l'Italie. Déjà, à la fin du IIe siècle, Genève possédait un évêché; et l'histoire fait mention d'un évêque, nommé Isaac, qui, vers le IVe siècle, administrait ce diocèse. Par la suite, l'hérésie arienne fit invasion parmi cette chrétienté florissante, sur les pas des Burgondes. Ce fut

alors que le pape Léon le Grand soumit, au milieu du v[e] siècle, la région génevoise à l'autorité des archevêques de Vienne.

Toutefois, cette décapitation du diocèse de Genève ne fut que transitoire. Au moment où nous transporte ce récit, nous retrouvons dans la ville suisse un évêque titulaire, du nom de Domitianus.

Les rois de Burgondie, après s'être emparés de cette cité, que sa position exceptionnelle rendait l'une des principales clefs de la Germanie, en avaient fait la capitale de leur royaume (1). Ils y avaient même établi leur résidence habituelle, avant que le sort des armes leur eût permis de la transporter à Lyon.

De hautes tours, recouvertes de terrasses à rampes crénelées, indiquaient la demeure royale.

C'était là, à l'ombre de cette forteresse d'un aspect redoutable, qu'attendait sa glorieuse destinée, celle qui devait remplir un rôle si important dans la fondation de la monarchie chrétienne en Gaule : comme une tendre fleur, échappée à l'orage qui avait tout dévasté autour d'elle, la future reine des Francs s'y épanouissait dans toute sa fraîcheur et dans toute sa beauté.

Clotilde était son nom; et le roi des Burgondes, son oncle, en tutelle duquel elle vivait, s'appelait Gondebald.

Elle descendait par son père du fameux Gondicaire,

(1) Avant de tomber au pouvoir des Burgondes, Genève avait appartenu aux Allobroges.

qui périt sous les coups d'Attila, au milieu d'une bataille qu'il lui livra, afin de protéger ses Etats et le christianisme contre les envahissements des Huns. Gondicaire étant mort, son royaume avait été partagé entre ses quatre fils, Gondemar, Godéghésil, Gondebald et Chilpéric.

C'est de ce dernier prince qu'était née Clotilde.

L'entente entre les héritiers du royaume burgonde n'avait pas été de longue durée.

La mort de Godéghésil fut le signal du conflit. Gondebald partit en guerre contre ses deux frères. Il brûla Gondemar dans la forteresse, où il s'était réfugié après le désastre de son armée. Quant à Chilpéric, il le captura sur le champ de bataille, l'emmena avec sa femme et ses enfants à Genève, et les fit tous périr sous ses yeux, à l'exception de ses deux plus jeunes filles, Clotilde et Sédéleude. On prétend même que ces innocentes créatures ne durent leur salut qu'à la protection d'un ange, qui les avait ainsi miraculeusement soustraites à la fureur des meurtriers.

A la suite de ce double fratricide, Gondebald s'était emparé des fiefs de ses cohéritiers et régnait depuis, sans partage, sur toute la Burgondie. C'était entre ses mains, rougies du sang de Chilpéric, que reposait, en ce moment, la tutelle de ce noble rejeton de l'arbre royal abattu par la tempête.

II

Mais faisons plus ample connaissance avec le milieu social où vivait l'orpheline Clotilde.

Depuis plusieurs siècles, les Burgondes avaient joué un grand rôle à travers les commotions politiques que soulevait l'agonie de l'empire romain. Sans remonter plus haut dans la nuit des temps, au commencement du siècle où nous reporte cette histoire, ils occupaient le territoire compris entre Mayence, Spire, Strasbourg, Bâle et Besançon (1).

Quelques années plus tard, ils voulurent étendre leurs possessions jusqu'à la Moselle. Mais Aétius, chef des légions romaines, accourut du fond de l'Italie et les refoula vers la première Germanie. Dès que Aétius fut reparti pour Rome, afin d'y disputer le commandement suprême à ses rivaux, les Burgondes profitèrent de son absence pour recommencer leurs envahissements. Dans ce but, ils se mêlèrent au mouvement révolutionnaire, qui éclata contre la domination des Césars parmi toutes les provinces de l'Est.

(1) Les Burgondes, devenus les Bourguignons, peuple de la famille teutonique, étaient originaires des plaines situées entre la Vistule et l'Oder, dans la Germanie septentrionale. Ils exerçaient presque tous le métier de charpentiers ou de forgerons. Ce peuple passait pour le civilisé et le plus doux de tous les peuples barbares.

Revêtu de la dignité de patrice, Aétius accourt de nouveau, enrôle en foule des mercenaires Huns et Alains, qu'il entraîne sur son passage à la suite des aigles impériales, et fait un massacre de vingt mille Burgondes, au nombre desquels se trouve leur chef Gonther.

Depuis ce désastre, on ne vit plus de Burgondes sur les bords de la Moselle ni du Rhin : et ce fut à partir de cet événement malheureux, qu'ils se retranchèrent dans la tranquille possession de la Savoie et du pays suisse jusqu'à Neuchâtel.

On les retrouve néanmoins dans l'alliance que conclurent les diverses peuplades gallo-romaines pour écraser, au milieu des Champs Catalauniens, les hordes sanguinaires du terrible Attila. Parmi les centaines de milliers d'hommes qui restèrent sur le champ de bataille, on pouvait voir, aux traces de leurs nombreuses victimes, combien cher les Burgondes avaient payé cette délivrance de la domination tartare.

Après ce suprême effort, chaque nation éprouva le besoin de se recueillir et de réparer, au sein de la paix, les forces qu'une guerre si meurtrière leur avait ravies : c'est ce que fit, comme les autres peuples, le peuple burgonde. Vingt années s'écoulèrent dans ce sommeil réparateur. Mais, un jour, il s'éveilla avec le regret de trouver ses limites de la Sabaudie trop étroites pour sa vie exubérante.

Avitus, commandant impérial des Gaules, venait d'être déposé par le Sénat romain; et ce fut le Suève

Rickimer, chef des barbares auxiliaires, qui lui succéda avec le titre de *Patrice*.

Rickimer était favorable aux Burgondes : ceux-ci voulurent profiter de la situation. Ils envahirent les deux rives de la Saône et occupèrent tout le pays éduen et séquanais. Ils ne firent cependant pas le partage proprement dit des terres conquises. Toutefois, comme les Visigoths en avaient agi avec les populations méridionales des Gaules, chaque chef burgonde partagea avec chacun des sénateurs gallo-romains le droit de propriété sur les terres que ceux-ci possédaient dans la région envahie, en sorte que les copropriétaires se donnaient réciproquement le nom de *Hôtes*.

Dès que l'empereur Sévère eut disparu au fond de l'abîme creusé sous son trône par le débordement de ses vices, Rickimer gouverna l'empire et profita de sa puissance souveraine pour honorer de la pourpre la nation burgonde, son alliée. Il donna à l'un de ses deux rois le titre de *Patrice,* et à l'autre, celui de *Maître des Milices*. Ce fut à la faveur de ces dignités impériales que les Burgondes purent enfin arrondir leur royaume, tel que nous le trouvons à l'époque qui nous occupe : c'est-à-dire qu'ils étendirent leur domination à la première Lyonnaise, à la Séquanie et à la Viennoise, et qu'ainsi ils transportèrent les limites de leur territoire, des bords du Doubs et de la Saône jusqu'à la Durance.

Telle était, au point de vue politique, la nation d'où sortait et où vivait la princesse Clotilde. Afin de nous

en faire une idée plus complète, voyons ce qu'elle était au point de vue religieux.

Comme nous l'avons dit, la nation burgonde était chrétienne. Elle renfermait dans son sein d'illustres évêques, entre autres Avitus, évêque de Vienne, très puissant sur son siècle par la culture des lettres et l'éclat de sa doctrine et de ses vertus.

Genève elle-même avait vu se succéder, sur son siège épiscopal, une longue et glorieuse suite de Pontifes. Un nuage cependant assombrissait cet horizon, qui aurait dû être si pur.

Ce nuage était l'hérésie arienne.

Né à Alexandrie, en Egypte, de la révolte d'un fils orgueilleux de l'Eglise, l'arianisme avait, en quelques années, mis en feu tout l'Orient. Sa doctrine consistait à affirmer la dualité de personnes en Jésus-Christ, et, par conséquent, à nier la maternité divine de la Vierge Marie.

Constantin le Grand avait terrassé la nouvelle erreur, au concile de Nicée.

Mais son successeur sur le trône de Constantinople, son fils Constance, prit en main la cause du novateur Arius. Il fit condamner par un conciliabule le célèbre champion de la vérité catholique, Athanase, évêque d'Alexandrie, qui, de toute la force de sa foi, s'était opposé à travers tous les périls au succès de l'hérésie naissante. Ensuite, attiré en Gaule par des troubles qu'il avait eu à réprimer dans cette portion occidentale de son vaste royaume, Constance y avait en même temps jeté le brandon de cette discorde re-

ligieuse, qui divisait si profondément son empire d'Orient. Il avait même, en l'an 353, convoqué à Arles un concile d'évêques gaulois, qui ratifièrent la condamnation d'Athanase et exaltèrent l'impie Arius.

Sous Théodose, l'hérésie fut loin d'être appuyée.

L'erreur arienne n'avait, jusque-là, hanté que les sommets intellectuels de l'époque, c'est-à-dire les esprits cultivés ; toutefois, elle ne s'était jamais implantée dans les masses populaires, que préservaient de toute leur influence les évêques orthodoxes, même du fond des prisons et de l'exil où ils étaient détenus, victimes de leur zèle à défendre l'intégrité de la foi.

Aussi, grâce aux coups vigoureux que lui porta le jeune et pieux empereur de Constantinople, admirablement secondé par une pléiade d'illustres et savants docteurs, tels que Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, Hilaire de Poitiers et Ambroise de Milan, l'hérésie nouvelle eut le sort de toutes les hérésies : elle déclina promptement, et finit par s'éclipser de la scène du monde en Orient, sans y laisser d'autres traces que le souvenir des persécutions, qu'elle avait suscitées contre les vaillants défenseurs du catholicisme.

Repoussée ainsi du sein de l'empire romain, l'erreur s'était réfugiée dans un milieu qui lui opposa moins de résistance.

Les Lombards, les Suèves, les Vandales, les Goths, et en particulier les Burgondes, lui offrirent un abri tutélaire, où, sans faire de grands progrès, elle pouvait continuer à vivre en sécurité. Il faut l'avouer, ce

terrain était on ne peut plus favorable à cette plante parasite.

Primitivement, ces peuplades barbares s'étaient ruées sur les débris du vieux monde, imbues des doctrines d'un paganisme grossier, et adonnées aux pratiques d'un fétichisme féroce et absurde. Néammoins, leur contact avec la civilisation romaine les avait adoucies et, par là-même, préparées à accepter une religion plus proportionnée à leurs nouvelles aspirations.

Le vrai christianisme ayant déjà ainsi opéré un notable changement dans les idées et les mœurs de ces peuples, le faux christianisme trouvait le chemin tout ouvert. Le terrain était déblayé. Les novateurs n'avaient plus qu'à s'y présenter et à déployer aux yeux des barbares, habitués quelque peu à la lumière évangélique, un évangile dénaturé au sens de l'hérétique Arius.

C'est ce qui explique comment ce nuage de l'erreur arienne, soulevé en Orient, était venu s'abattre sur l'Occident, et enveloppait alors de son ombre délétère le ciel de la Burgondie.

III

Gondebald, quoique disciple fervent de l'hérésie, laissait cependant entière liberté à sa noble captive pour la pratique de sa religion.

Or, comme sa malheureuse mère, Clotilde était catholique.

Le courage admirable avec lequel elle supporta, dans un âge si impressionnable, ses cruelles infortunes lui eut bien vite conquis la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Gondebald lui-même fut touché de la sérénité d'âme de cette tendre enfant. La jeune chrétienne sentait bien parfois se réveiller dans son cœur blessé la voix du sang, qui criait vengeance, mais elle préférait prêter l'oreille à la voix de la grâce, qui lui disait de pardonner au meurtrier de sa famille.

Aussi, ses rapports avec son oncle étaient-ils habituellement empreints de la plus grande douceur.

Prier durant de longues heures pendant le jour et souvent pendant la nuit ; accomplir les œuvres d'une pénitence rigoureuse ; visiter fréquemment les églises ; secourir par toutes sortes de bons offices les pauvres et les malades : tels étaient ses exercices ordinaires, tels étaient son bonheur et sa vie.

A ces qualités surnaturelles, Clotilde joignait de remarquables dons de la nature.

Taille élevée, manières pleines de distinction, esprit ouvert et délicat, visage d'une angélique beauté : tous ces avantages extérieurs, complétés par ceux d'une belle âme et d'un grand cœur, faisaient de la jeune princesse l'idole de Genève. On l'admirait, on l'aimait, et même on la vénérait ; car sa vie pieuse, chaste et bienfaisante éclatait, comme un miracle d'honneur et de vertus, au sein de cette cour impie et licencieuse des rois de Burgondie.

Clotilde n'avait pas encore atteint sa vingtième

année, quand un événement, d'une souveraine importance pour elle, vint la tirer du calme de sa vie de retraite et d'obscurité.

Un dimanche soir, elle revenait de l'office divin et rentrait au palais. Une foule de pauvres l'attendaient dans la cour intérieure, qui donnait accès à ses appartements privés. Elle avait la pieuse habitude de consacrer entièrement le jour du Seigneur aux exercices de la dévotion et de la charité : Dieu et les malheureux se partageaient les différentes heures de cette journée bénie.

En la voyant paraître, tous ces visages, qui portent l'empreinte de la souffrance, s'épanouissent. On dirait que ces déshérités de la terre font une halte d'un moment dans le chemin douloureux de la vie, et qu'ils entrevoient, à travers leurs larmes, une vision du ciel !

Leur princesse bien-aimée porte un voile léger, sous lequel on aperçoit sa noble figure, où la compassion imprime une céleste mélancolie.

Elle s'assied sur un banc de gazon, ombragé par le pampre d'une vigne vierge qui laisse passer, en les atténuant, les rayons ardents d'un soleil d'été. Elle prend sur ses genoux un linge blanc, et se fait apporter un bassin et une amphore pleine d'eau. Tous les mendiants se mettent à défiler devant elle ; à chacun elle lave les pieds, et les essuie avec une expression de ravissante bonté, puis leur met dans la main une pièce de monnaie.

Cependant un mendiant, à la physionomie étrange,

se tenait à l'écart et ne perdait pas des yeux l'ange de la charité.

Dès que la foule des pauvres s'est écoulée, il quitte son poste d'observation et s'approche pour recevoir, lui aussi, sa part des bons offices et des aumônes de la bienfaisante princesse.

Il est revêtu d'une saie grise, rapiécée de morceaux d'étoffes multicolores : sur ses reins est attachée une besace en lambeaux, et il s'appuie sur un gros bâton noueux. Néanmoins, sous cet accoutrement misérable, l'inconnu montre une figure distinguée, qu'encadrent de longs cheveux noirs en désordre.

Il a la démarche embarrassée d'un homme qui exerce pour la première fois ce triste métier. Toutefois il s'enhardit : et le voilà, à son tour, en présence de Clotilde.

Au moment où celle-ci, après lui avoir lavé et essuyé les pieds, lui remet son offrande, le mendiant relève le bord de la manche de sa bienfaitrice et dépose sur sa main un respectueux baiser. Surprise de ce témoignage insolite, Clotilde le regarde avec un air d'étonnement.

L'inconnu, sans perdre contenance sous ce regard scrutateur, se penche alors vers elle et lui dit à voix basse :

— Noble princesse, j'ai une mission importante à remplir auprès de vous. Mais je ne puis le faire ici. Conduisez-moi donc dans un lieu où personne ne pourra entendre le secret que j'ai à vous confier.

A ces paroles, la fille de Chilpéric se lève, fait si-

gne au mendiant de la suivre ; et bientôt ils ont disparu, tous les deux, à travers les longs couloirs de la royale demeure.

IV

Quel était cet inconnu, et que venait-il faire à la cour de Genève ?

Dans le but d'entretenir des rapports amicaux avec les souverains du voisinage, Clovis leur envoyait de temps à autre des députés ; et il lui était plusieurs fois arrivé d'en dépêcher au roi Gondebald. Ces députés, de retour à Soissons, n'avaient pas manqué d'instruire Clovis des avantages remarquables qui distinguaient l'orpheline de Chilpéric. Ils louèrent tellement sa sagesse et sa beauté, qu'un jour le roi franc manda près de lui son confident intime, le fidèle Aurelianus, et lui tint ce langage :

— Aurelianus, je compte sur toi pour conclure une affaire de la plus haute importance. Gondebald, roi des Burgondes, possède sous son toit un trésor dont je voudrais enrichir ma maison. Il a une jeune nièce, nommée Clotilde ; ses brillantes qualités peuvent faire d'elle, assure-t-on, une reine des Francs. Tu comprends mon dessein, et tu as, je le sais, tout ce qu'il faut de prudence, d'habileté et de dévouement pour le mener à bonne fin. Va immédiatement à Genève, emporte avec toi ces présents, que tu offriras de ma part à la princesse de mon choix, et ne reviens pas

ici sans m'annoncer le succès de cette délicate entreprise.

Aurelianus partit donc, muni des instructions royales, et accompagné de plusieurs officiers de la cour de Soissons.

Mais, le moyen de réussir auprès d'un roi si ombrageux qu'était Gondebald ? Aborder avec lui cette grande question, sans s'être préalablement assuré du consentement et du concours de sa nièce, paraissait imprudent et même impossible. Il fallait commencer par persuader Clotilde, avant de proposer l'affaire à son oncle : c'est ce que voulut tenter l'homme de confiance de Clovis.

Afin d'arriver jusqu'à la princesse en tutelle, sans éveiller de soupçons et sans provoquer de résistance, quel stratagème employer ?

Celui qu'employa Aurelianus.

Il avait appris, chemin faisant, que Clotilde rendait, à certains jours, les devoirs de l'hospitalité aux pauvres, qui se présentaient en grand nombre à la porte de sa demeure. C'est pourquoi il laissa ses compagnons de voyage dans une des forêts qui avoisinaient la ville burgonde. Il acheta des haillons à un vagabond de la contrée, se dépouilla de ses riches habits, se revêtit des insignes de la mendicité, et parvint, ainsi déguisé, à l'endroit où nous l'avons quitté à la suite de la princesse, gagnant un lieu secret pour lui expliquer, en toute sécurité, l'énigme de son mystérieux voyage.

Arrivée dans un des appartements de la grosse tour dont les eaux du lac baignaient le pied, Clotilde, que

l'allure singulière de l'inconnu intriguait vivement, lui dit avec une aimable douceur :

— Etranger, parle maintenant à l'aise ; il n'y aura que Dieu et moi, qui entendrons ce que tu as à me communiquer.

— Noble princesse, répond Aurelianus, mon puissant maître, le roi des Francs, m'envoie vers vous, afin de vous faire part d'un grand projet : si c'est la volonté du ciel, il désire beaucoup vous avoir pour épouse !

Un mouvement de surprise échappe à la jeune orpheline : c'est toute la réponse qu'elle peut faire à un aveu si imprévu. Une subite rougeur colore ses joues du plus vif incarnat ; des larmes contenues frangent le bord de ses paupières, en même temps qu'elle élève vers les cieux, comme pour en implorer la lumière, des yeux pleins d'une tendre supplication.

Après quelques instants de silence et de recueillement, elle se ravise et dit :

— Comment veux-tu, ô étranger, que je croie à ta parole ?

— Voici mes preuves ! réplique le mendiant, se redressant avec un certain air de fierté.

En proférant ces mots, Aurelianus tire de sa poitrine un anneau d'or et le dépose entre les mains de Clotilde. Celle-ci regarde l'anneau et y voit resplendir, incrustés dans un chaton paré de riches diamants, le nom et le portrait de Clovis.

Telle était la coutume, chez les peuples des Gaules, d'engager les propositions du mariage.

La fille de Chilpéric n'en peut plus douter : la mission de l'étranger est sérieuse et mérite de fixer toute son attention. En un instant, mille pensées lui traversent l'esprit, comme on voit, par un temps orageux, les éclairs se succéder avec rapidité au firmament.

Le roi des Francs n'était pas pour elle un inconnu.

A la cour où elle est élevée, elle a entendu souvent faire l'éloge de la vaillance de son bras et de la magnanimité de son cœur. Mais il y a une ombre, et une ombre épaisse, à ce brillant tableau des qualités du jeune conquérant : il n'est pas chrétien : il est, au contraire, attaché de toute l'ardeur de son impétueuse nature au culte des faux dieux.

Que devenir, au sein d'une cour idolâtre ?

Cependant, les évêques du nord des Gaules sont remplis d'estime à l'égard de Clovis. Le pontife de Reims, entre autres, avec lequel elle correspond pour les besoins de son âme, lui a appris des choses consolantes sur le compte de ce barbare couronné. Il lui a même exprimé l'espoir de le voir un jour devenir le disciple de la religion chrétienne, dont il respecte les ministres et tolère volontiers les pratiques publiques parmi ses sujets.

Au milieu de ces anxiétés, il lui revient à l'esprit certaines paroles de Rémy, qui lui semblent une prophétie de l'événement dont elle est maintenant préoccupée.

Le saint évêque ne lui a-t-il pas fait entrevoir, en les couvrant d'un voile discret, ses futures grandeurs et ses glorieuses destinées ? Que signifiaient les encou-

ragements qu'il lui adressait, pour qu'elle se tînt prête quand sonnerait l'heure de la Providence?

Cette mission importante à accomplir : en voilà les signes précurseurs qui apparaissent ! Ce trône à illuminer des splendeurs de la foi catholique : en voilà le gage, dans cet anneau qui porte la figure et le nom d'un puissant monarque ! Ce peuple à conquérir à Dieu : en voilà les prémices, dans la personne de cet étranger qui supplie avant d'obéir ! Ce laborieux ministère de l'apostolat qui l'attend : en voilà le théâtre, qui se dessine à l'horizon de la Gaule septentrionale, au milieu du bruit que font l'empire romain qui tombe et l'empire franc qui s'établit !

Aux impressions diverses qui se peignent sur la physionomie de Clotilde, Aurelianus n'a pas de peine à discerner les phases de la lutte intérieure qu'elle éprouve. Il devine le motif qui arrête sur ses lèvres la parole d'acquiescement.

— Eh bien ! s'écrie-t-il enfin, que faudra-t-il dire à mon tout-puissant maître, de la part de celle qu'il désire avoir pour épouse ?

Clotilde laisse échapper un soupir :

— Si le Créateur du monde l'ordonne, répond-elle, vous pouvez en être sûr, j'obéirai !

— Noble princesse, reprend alors le mendiant, pourquoi hésiter en face du brillant avenir qui vous est réservé loin de cette sombre demeure? Il me semble comprendre la cause de vos angoisses : vous êtes chrétienne, et celui que je viens vous proposer comme époux ne l'est pas. Mais croyez-en ma parole,

il le deviendra. Oui! je vous promets que mon illustre Roi ne reculera devant rien, pour assurer votre bonheur et le sien. Il ne tardera pas à embrasser une foi qui engendre des vertus comme celles qu'il admire en votre personne. Vous n'êtes pas là sans savoir de quelle protection il entoure, dans ses Etats, la sublime religion du Christ. Oui! bientôt vous le verrez, de vos yeux, incliner sa couronne devant les autels chrétiens, qu'envahit de plus en plus la foule des adorateurs, pendant qu'elle déserte les sanctuaires de nos dieux.

A ces paroles empreintes de sincérité, une grande joie éclate dans le cœur et sur le visage de la royale orpheline. Ces assurances de l'étranger se joignent à ses propres pressentiments, pour inonder son âme de lumière et la déterminer à prendre une résolution décisive :

— Va, réplique-t-elle, accepte cette aumône afin de te dédommager de ta peine, prends ces cent sous d'or que je te donne pour ton long voyage. Je garde l'anneau de ton maître; en échange, remets-lui le mien. Retourne promptement à Soissons, et dis à Clovis que, s'il veut ma main, il doit se hâter d'envoyer des ambassadeurs à mon oncle, afin de traiter cette affaire. Le temps presse; plus tard, tu sauras pourquoi il ne faut apporter à ce projet aucun délai.

D'un geste plein de grâce et de majesté, Clotilde congédie l'ambassadeur franc qui avait fini, avant de prendre congé d'elle, par décliner ses titres et expliquer les motifs de son déguisement. Restée seule, elle

court à son oratoire, afin d'épancher son âme émue dans une ardente prière, tandis que l'envoyé de Clovis regagnait au plus vite la forêt voisine.

V

Aurelianus suivait, solitaire et rêveur, le sentier qui devait le ramener à l'endroit où, le matin, il avait laissé ses compagnons de route.

La soirée était avancée, et déjà il ne distinguait plus son chemin qu'aux lueurs mourantes du crépuscule. Dans la crainte de s'égarer, il veut attendre le lever du jour. Il s'assied au pied d'un arbre, et, accablé des fatigues et des émotions de la journée, il s'endort d'un profond sommeil.

Lorsque la nuit a replié ses voiles et que les oiseaux, perchés dans le feuillage, saluent de leurs chants joyeux l'arrivée de l'aurore, il se réveille et se lève avec l'intention de reprendre sa course.

O surprise douloureuse!

Il ne trouve plus à côté de lui la besace qu'il y avait placée avant de s'endormir. C'est à elle qu'il avait confié l'anneau que Clotilde avait tiré de son doigt pour l'envoyer à Clovis en signe d'acceptation.

Qu'était donc devenu le précieux présent, gage évident des fiançailles promises?

Il roule autour de lui des regards inquiets et scrutateurs. De son bâton noueux, il écarte les brous-

sailles qui l'entourent, afin de voir si elles ne recèlent pas le mystérieux larcin. Peines inutiles ! Aucun indice n'apparaît, sinon des traces de pas sur le sol, encore humide de la rosée nocturne. Il suit avec une angoisse croissante les vestiges découverts; mais bientôt le fil conducteur disparaît au bord d'un ruisseau, qui répond à ses plaintes par un monotone murmure.

Que faire alors ?

Il rebrousse chemin jusque vers l'arbre où il a dormi, et reprend à pas précipités la route qui le conduit enfin au lieu où les officiers francs attendaient avec impatience son retour.

Aurelianus leur fait part des événements heureux et malheureux de la veille. Il leur raconte sa favorable entrevue avec la princesse burgonde et la résolution où elle est, de donner une prompte suite au projet qu'il lui a communiqué.

Cependant, comment retourner vers Clovis et ne pas lui remettre le gage précieux que sa fiancée lui envoie ? Sans l'anneau royal, Clotilde n'aurait pas ajouté foi à sa mission ; est-ce que le roi, à son tour, croira à la réponse dont il est porteur, s'il ne peut présenter, à l'appui de ses paroles, le présent d'usage que lui a confié la princesse ?

Assurément, l'ambassade ne peut rentrer à Soissons, privée de cet important témoignage : il faut de toute nécessité qu'on le retrouve, avant de quitter ces parages néfastes.

En conséquence, la petite troupe s'organise, et se met à battre la forêt en tous sens.

Quelques heures après, elle était déjà épuisée de recherches infructueuses et se trouvait réunie, grandement désappointée, au bord d'une clairière, lorsqu'un mendiant, ignorant sa présence en ce lieu, vint à déboucher d'un massif fourré de bruyères. Les officiers francs reconnaissent sur ses épaules la besace d'Aurelianus. Aussitôt, ils fondent sur lui, pendant que le voleur, s'apercevant de sa fatale rencontre, se hâtait de rejoindre les méandres qui pouvaient protéger sa fuite.

Ils l'atteignent néammoins, se jettent sur lui, le garrottent, le dépouillent, et se saisissent de la besace, laquelle contenait encore l'anneau de Clotilde.

Sur l'ordre d'Aurelianus, le mendiant est attaché nu à un arbre ; les soldats s'arment de faisceaux de verges épineuses et flagellent avec fureur l'infortuné, qui voit, sous leurs coups répétés, des sources de sang jaillir de toutes les parties de son corps. Au bout de quelques instants, il s'affaisse épuisé sur lui-même. Quand un des bourreaux coupe les liens qui le retiennent encore à la potence, ce n'est plus qu'un cadavre, couvert de plaies affreuses, qui va rouler dans une mare sanglante.

Cette barbare punition accomplie, Aurelianus dépose son déguisement, reprend son brillant costume, et, suivi de son escorte, il regagne à marches forcées le territoire et la ville de Soissons.

VI

Rentré au palais, Aurelianus aborde son maître d'un air triomphant. Il lui rend, jusque dans les moindres détails, un compte exact de sa mission et des incidents divers qui ont marqué son lointain voyage : l'anneau de la fille de Chilpéric et la besace du mendiant sont là, comme des preuves irrécusables du succès de l'entreprise et du stratagème employé afin de la faire réussir avec le plus grand secret.

Clovis n'a pas assez d'éloges pour féliciter le porteur d'une si heureuse nouvelle.

Les dernières paroles de Clotilde lui indiquent, néanmoins, qu'il n'a pas de temps à perdre, s'il ne veut pas compromettre ce début favorable. Sur-le-champ, le roi mande auprès de lui quelques-uns des principaux personnages de sa cour et leur tient ce langage :

— Allez vers le roi des Burgondes, à Genève. Sans lui rien révéler de la tentative secrète que vient de faire mon fidèle Aurelianus, vous direz à Gondebald :

« Le roi des Francs nous envoie offrir la couronne
« de reine à votre nièce Clotilde. Il serait très fier de
« resserrer, par les nœuds de cette alliance, les liens
« qui unissent déjà les deux royaumes voisins. Notre
« maître compte sur votre consentement à ce projet,

« comme vous pouvez compter, en retour, sur son « entière reconnaissance. »

Puis, se tournant vers le chef de l'ambassade, il lui dit :

— Tu remettras, de ma part, à la jeune princesse ce sou d'or et ce denier d'argent. Je te donne pleins pouvoirs pour traiter définitivement cette affaire. Va, et ramène dans le plus bref délai, à Soissons, la future reine des Francs !

Cette recommandation nous montre jusqu'à quelle haute antiquité remonte l'usage, conservé de nos jours parmi certaines régions de la France, des pièces de monnaie que l'épouse reçoit, avant le jour de l'alliance, comme arrhes du contrat conjugal.

Le denier du mariage vient de la loi salique.

Aux termes de cette loi, l'homme est censé acheter sa femme. Clovis n'avait garde d'oublier ce code des coutumes franques : voilà pourquoi il confie à ses envoyés le sou d'or et le denier d'argent, qu'ils doivent remettre à sa noble fiancée.

L'ambassade prend congé du roi, pourvue de toutes ses instructions et de riches présents. Aurelianus se joint aux députés, afin de leur prêter, au besoin, les ressources de sa rare habileté.

Environ deux semaines après, ils arrivaient à Genève.

Introduits auprès de Gondebald, ils s'acquittent immédiatement de leur mission. Clotilde, consultée par son oncle, donne son consentement avec la décision de caractère qu'elle savait apporter à toutes ses

résolutions. Quant au roi des Burgondes, hésitant d'abord, il se rend ensuite aux pressantes raisons qu'on lui fait valoir en faveur de ce projet.

Quelques jours se passent au milieu des préparatifs du départ; et arrive enfin le moment des adieux.

Clotilde reçoit les félicitations de la cour génevoise, d'un air plutôt résigné que satisfait. Dans les vœux qu'il lui exprime, le monde frivole, qui la complimente sur son sort brillant, ne sait pas prendre le véritable chemin de son cœur. Ce n'est pas l'éclat du diadème qui l'attire, mais bien les devoirs d'épouse et de reine chrétienne auprès d'un mari et d'un peuple encore païens.

Une seule âme, peut-être, se rencontre en harmonie avec la sienne, dans cette démonstration plus ou moins sincère.

C'est Sédéleude, sa sœur aînée.

— Va, lui dit-elle à part en la couvrant de ses baisers, va, ô ma sœur bien-aimée, où t'appelle la volonté du Roi des rois. J'ai eu, cette nuit même, un songe qui, je l'espère, est un avertissement du ciel. Je te voyais conduire au pied de l'autel de notre adorable Sauveur celui dont tu vas devenir l'épouse fortunée. Il était encore tout couvert du sang des batailles. Je l'ai vu descendre dans la piscine d'où l'on sort chrétien; et, quand il en remonta les degrés, les taches de sang avaient disparu de son visage et de ses mains, et, sur ses épaules, éclatait de blancheur la robe des néophytes. Un vénérable vieillard opérait cette transformation merveilleuse. Je t'admirais,

rayonnante de beauté et de joie, parmi l'éclat des torches sacrées et la splendeur des fêtes chrétiennes.

Les adieux terminés, la royale fiancée monte sur une basterne — espèce de lourd chariot — que traînent quatre bœufs, dont les cornes sont enguirlandées de fleurs. Aux coins du char, flottent des trophées d'oriflammes aux couleurs des maisons de France et de Burgondie.

Le cortège quitte le palais et s'avance lentement à travers les rues de Genève; partout, la foule se presse sur son passage. Les pauvres veulent saluer une dernière fois leur chère bienfaitrice, et les catholiques, leur ange tutélaire à la cour arienne. Durant tout ce trajet parmi les populations burgondes, soit dans les villes, soit dans les hameaux, la future reine des Francs reçoit les témoignages les plus empressés de la reconnaissance et de l'admiration.

C'est ainsi que Clotilde s'avançait, à petites journées, vers le trône sur lequel elle devait bientôt jeter un si pur éclat.

VII

Tout était rayonnant au ciel de Clotilde, et rien n'y faisait prévoir un orage, lorsqu'un grave incident jeta soudainement l'émoi dans le cortège nuptial.

Un officier de la cour génevoise venait de le rejoindre, porteur d'une effrayante nouvelle. Cet officier

appartenait à la religion catholique, et, depuis longtemps, il avait voué à l'orpheline de Chilpéric un dévouement à toute épreuve. Il avait entendu des bruits de complots; il avait même vu une troupe de guerriers burgondes se mettre à sa poursuite. Par des chemins détournés, il les avait devancés et accourait en toute hâte auprès de Clotilde, pour la prévenir de ce qui se tramait, à Genève, contre ses résolutions et même contre ses jours, si elle résistait aux injonctions de son oncle.

D'où venait ce changement imprévu dans l'atmosphère de la cour de Burgondie? Quel souffle de colères avait subitement soulevé cette tempête, qui allait éclater sur la tête de la fiancée du roi des Francs ?

Un Romain était — nous l'avons vu — le confident intime de Clovis; c'était un autre Romain qui se trouvait être le confident intime de Gondebald.

Il s'appelait Aridius.

Or, Aridius nourrissait contre Clovis une haine mortelle, à laquelle venait s'ajouter la haine qu'il portait à Clotilde. Bien des fois, la jeune princesse avait eu à souffrir de la funeste influence qu'Aridius exerçait sur son oncle.

D'abord catholique, l'ambitieux conseiller avait sacrifié sa religion à sa fortune politique; et, autant pour plaire à son maître que pour satisfaire plus à l'aise ses penchants vicieux, il avait embrassé l'arianisme. Son prosélytisme dans cette nouvelle voie allait jusqu'au fanatisme : l'hérésie n'avait pas de plus ardent sectaire que ce renégat. Tous les moyens lui

étaient bons, afin de faire des ravages dans l'Eglise de Dieu et de remplir son odieux rôle de loup dévorant parmi le troupeau, dont il avait été jadis une brebis fidèle.

Impuissant à entraîner vers l'apostasie la fille de Chilpéric, il saisissait toutes les occasions de lui nuire. Par la suite cependant, voyant l'admiration pour ses excellentes qualités éclater à la cour, il avait pris le parti de dissimuler sa fureur, afin de mieux comploter, dans le silence de son âme ulcérée, ses projets de vengeance.

L'occasion favorable de les mettre en exécution n'avait pas tardé à se présenter.

A peine Clotilde était-elle à quelques journées de marche, que Aridius rentrait à Genève. Il revenait de Marseille, au retour de Constantinople, où il s'était rendu afin de servir, dans cet ancien foyer de l'arianisme, plutôt son fanatisme que les intérêts politiques de son roi. Ce fut avec une stupeur pleine de colère qu'il apprit le grand événement arrivé à la cour burgonde pendant son absence.

Refoulant assez adroitement sa rage jusqu'au fond de son cœur, il aborde incontinent Gondebald :

— Seigneur ! lui dit-il, en mettant le pied sur votre royaume, j'ai appris une nouvelle qui me remplit encore, à l'heure qu'il est, d'étonnement et de frayeur. Clotilde, votre nièce, vient de passer dans le camp de vos ennemis ! Pourquoi cette fuite précipitée ? Croyez moi, elle ne présage rien de bon. Depuis longtemps, je vous avertissais que vous réchauffiez un serpent

dans votre sein. Il fallait alors la garder sous votre toit, pour l'empêcher de vous nuire ailleurs. Captive ici, Clotilde était à craindre; que sera-ce, lorsque la fortune l'aura élevée sur le trône des Francs?

« Avez-vous perdu la mémoire de ce qu'était votre prisonnière, seigneur? Ne vous souvenez-vous plus de ses résistances orgueilleuses et de ses obstinations indomptables?

« Elle a de grandes qualités qui imposent la sympathie et même l'admiration, j'en conviens; mais elle est d'une race qui n'oublie pas. N'ayant que des mendiants pour se défendre, elle vous bravait à votre foyer; que ne fera-t-elle pas, quand elle aura derrière soi toute l'armée des Francs?

« N'avez-vous pas à craindre qu'elle ne vous redemande alors un compte rigoureux du sang versé des siens? A-t-elle oublié, parmi les bons soins dont vous avez entouré sa jeunesse, le meurtre de son père qui était votre propre frère? Ne pense-t-elle plus à cette journée où vous avez arraché sa mère à ses embrassements afin de la précipiter, une pierre au cou, au fond d'un puits? N'a-t-elle pas été témoin de cette noble colère qui vous animait cet autre jour où, voulant en finir avec cette race de vipères, vous fîtes égorger sous ses yeux ses deux frères qui, pour préserver leur vie, vous auraient volontiers cédé l'héritage de leur père?

« Roi! songez à vous; songez à la conservation de votre royaume, de votre famille, et même de votre personne. Ne laissez pas cette tigresse, altérée de votre sang, aiguiser en toute liberté ses dents contre le

trône d'un puissant rival, afin de vous dévorer plus à l'aise, vous et les vôtres !

— Il est trop tard maintenant, interrompt vivement le roi.

— Il vous est encore loisible de prévenir ce malheur, reprend Aridius. La fugitive n'a pas eu le temps de quitter vos Etats. Ordonnez sur-le-champ qu'on se mette à sa poursuite, et qu'on vous la ramène, avant qu'elle ait complètement échappé à votre domination.

Comme Gondebald semblait hésiter, le perfide confident ajoute :

— L'équitable justice, qui a armé vos mains contre sa famille, crie vengeance en son cœur de fille et de sœur. Que de fois ne l'avons-nous pas surprise, vous et moi, dévorant sa honte dans le silence de ses larmes! Soyez-en certain, seigneur! Si vous ne revenez sur votre décision, si vous la livrez à Clovis pour épouse et au peuple franc pour reine, vous ne tarderez pas à vous en repentir amèrement, vous ne tarderez pas à être victime d'une haine qu'elle a trop nourrie pour qu'elle n'éclate point bientôt, terrible et implacable, sur votre tête et sur votre royaume !

Ainsi parla le Romain Aridius : et Gondebald de frémir des conséquences désastreuses que pouvait avoir sa conduite, qu'il taxait lui-même de faiblesse. C'est pourquoi il convoqua aussitôt quelques-uns des principaux officiers de sa cour, et leur ordonna de se mettre, avec une troupe d'hommes armés, à la poursuite de la jeune fiancée du roi des Francs.

Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Du haut des cieux, la Providence veillait sur les pas de son élue !

VIII

Clotilde avait encore une vingtaine de milles à franchir, avant d'atteindre la frontière du royaume franc. En apprenant de la bouche du Burgonde — que nous avons vu accourir — le complot ourdi contre elle à la cour de Gondebald :

— Voyez, dit-elle aux gens de sa suite, j'avais bien raison de demander qu'on n'apportât à ce mariage aucun délai. Ce que je redoutais arrive : mon plus mortel ennemi a changé le cœur de mon oncle. Néanmoins, le Dieu véritable, dont je cherche la gloire avant la mienne, ne permettra pas que je tombe entre ses mains redoutables. Je vais prendre les devants. Quant à vous et à vos guerriers, restez en arrière. Pour vous protéger, vous et moi, vous savez ce que vous avez à faire !

En prononçant ces paroles d'un ton ferme et assuré, Clotilde descend de sa basterne et monte sur un cheval.

Plusieurs officiers se rangent à ses côtés. Sans perdre un instant, la noble cavalière et ses écuyers partent et font voler la poussière sous le galop de leurs rapides coursiers. Bientôt, ils ont disparu à l'horizon, tandis que la basterne, avec ses bagages et son escorte,

continue lentement sa marche à travers les campagnes burgondes.

Quelques heures après la disparition de la royale fugitive, des colonnes de flammes s'élèvent de toutes parts derrière la petite armée franque : les forêts, les moissons et les huttes des villages s'abîment parmi les tourbillons d'un immense incendie. Les habitants et les troupeaux, pleins d'effroi, s'enfuient des régions ainsi dévastées ; en sorte que sur les traces du cortège, jusque-là si joyeux et devenu tout à coup si menaçant, ne s'étend plus qu'un vaste désert de ruines fumantes.

Plusieurs jours durant, les Francs se livrent avec frénésie à cette œuvre de destruction, qu'ils regardent comme nécessaire à leur sauvegarde ; et c'est par des chemins embrasés, que les hommes de Gondebald s'avancent afin d'exécuter l'ordre d'arrestation. Toutefois, ces obstacles de feu ralentissent tellement leur marche, que Clotilde d'abord et son escorte ensuite eurent le temps de mettre la frontière entre elles et leurs persécuteurs.

A peine la jeune fiancée est-elle parvenue sur le territoire franc, qu'elle se voit acclamée par les populations dont elle va devenir la reine. Une véritable explosion de joie l'accueille, aux portes de la première ville franque qu'elle rencontre. Elle descend de cheval et entre dans une église, suivie d'une foule nombreuse de chrétiens, qui bénissaient Dieu de leur donner une telle souveraine.

A genoux devant l'autel du Seigneur, Clotilde adore, avec le plus profond recueillement, Celui qui a délivré

Daniel de la fosse aux lions et les jeunes Hébreux de la fournaise ardente. Puis, après cette adoration silencieuse, elle relève la tête et fait entendre cette prière, que certains chroniqueurs du temps nous ont conservée :

— O Dieu tout-puissant ! je vous rends grâces de la protection visible que vous venez d'accorder à votre humble servante ! Je vous bénis de ce qu'il m'est aussi donné de voir le commencement de la vengeance que je dois au sang versé de mon père, de ma mère et de mes frères ! »

La ville où se trouvait Clotilde était l'antique capitale des *Tricasses*, appelée alors Augustobona, maintenant Troyes ; et le lieu sacré, où elle priait ainsi, était un ancien temple païen, transformé en oratoire catholique.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure, si l'on voit percer, parmi les accents émus que lui arrachait la reconnaissance envers Dieu, la haine qu'elle portait aux meurtriers de ses proches. A son insu, dans cette circonstance, Clotilde subissait le milieu où elle vivait. Le christianisme ne pénétrait que lentement, de sa douce influence, cette épaisse écorce de barbarie qui recouvrait le monde à cette époque. Les âmes, même les mieux trempées aux sources de la grâce, n'avaient pas encore complètement éteint en elles les flammes du ressentiment. Le génie de la charité divine avait beau captiver les cœurs : il y restait toujours, dans le recoin le plus caché, quelques étincelles du génie de la férocité héréditaire, lesquelles se fai-

saient souvent jour à travers les meilleures natures, et finissaient parfois, lorsqu'elles n'étaient pas comprimées à temps, par éclater tout à fait et y allumer d'affreux incendies.

La société, même la plus imbue du christianisme, n'avait pas totalement oublié cette maxime du talion : « Dent pour dent, œil pour œil. Tu aimeras tes amis, et tu haïras tes ennemis. »

La vengeance était tellement considérée comme un devoir sacré, que la loi germanique l'avait ainsi formulée : « Au plus proche parent de la victime appartiennent les biens, les armes et la vengeance ! »

On regardait le pardon des injures comme une lâcheté.

La femme elle-même était tenue de se souvenir des méfaits. Elle ne pouvait pas combattre, il est vrai, mais elle pouvait prêter le serment de se venger ; et elle confiait le soin d'accomplir ce serment à un champion, auquel la justice du pays faisait couper les poings, s'il ne réussissait pas à réparer, par le sort des armes, l'honneur de la femme outragée.

Ce n'est que peu à peu que la charité chrétienne s'infiltrera, comme un baume salutaire, dans les veines de ces peuples nouveaux, et y portera d'admirables fruits de patience, de pardon et d'amour.

Alors, le monde sera véritablement conquis à l'Evangile.

Mais, jusque-là, l'Eglise aura encore bien des efforts à déployer pour extirper des croyances, des mœurs et des lois ce vieux levain d'une barbarie qui, née de

l'égoïsme brutal, ne doit disparaître que sous les coups de l'entier sacrifice de soi-même.

IX

Cependant, le cortège nuptial arrive, suivi d'une multitude d'habitants du pays, près de Villaricum, où l'attendait Clovis.

Le roi avait été instruit du danger pressant couru par sa fiancée ; et son âme, si intrépide dans le péril des batailles, en avait été toute bouleversée. Aussi, c'était avec une poignante inquiétude qu'il avait quitté Soissons, afin d'aller précipitamment à sa rencontre.

Grande est sa joie, quand on lui annonce, à Villaricum, que le char triomphal est en vue de la ville. Entouré de nombreux officiers en tenue de parade, il s'avance au-devant d'elle, jusqu'à la porte méridionale de la cité.

Clotilde, montée sur la basterne, est assise, brillamment vêtue, au milieu des fleurs et des trophées, où ne flottent plus les oriflammes de la perfide Burgondie.

Elle est là, tranquille et souriante, annonçant, ainsi que l'arc-en-ciel, la sérénité après l'orage.

Captivé sous le doux rayonnement de cette calme pureté, le fier conquérant s'incline, comme devant une apparition céleste. Il tend la main à son épouse ; et les deux cortèges, se réunissant tels que deux fleuves ma-

jestueux, roulent ensemble leurs flots sans cesse grossissants jusqu'à Soissons, où doivent se célébrer les fêtes de l'hyménée.

Soissons était pavoisée aux couleurs nationales ; une foule immense circulait à travers les rues et couvrait les remparts. On devine sans peine sur qui étaient dirigés tous les regards, et quel était l'objet principal de la curiosité publique.

Dans l'une des plus vastes salles du palais, la salle d'armes, était organisé le festin nuptial.

A la tombée de la nuit, les nombreux invités sont à leurs places, autour de larges tables recouvertes de toiles de lin. Une bande de pourpre orne l'endroit où se tiennent les époux royaux, la tête ceinte du diadème (1). Au-dessus d'eux, un trophée composé de toutes sortes d'étendards et d'armes franques, depuis le *hang* jusqu'à la *francisque*, émerge d'un bouclier d'airain que surmonte un casque à l'ondoyante chevelure. Dans de grands bassins d'or et d'argent, on voit fumer des moutons rôtis, des sangliers et des quartiers d'urus ou bœufs sauvages, que les chefs de table partagent, en se servant de coutelas à longs manches. Coupés ainsi avec le tranchant de ce glaive

(1) Le diadème est beaucoup plus ancien que la couronne : C'était le premier ornement des rois. Il se composait d'un bandeau, tissu de soie, et relevé d'une ou deux rangées de diamants; ses bouts, noués derrière la tête, retombaient sur le cou. La couronne n'en fut, par la suite, que la transformation. Notamment en France, la couronne royale est un cercle, que surmontent huit demi-diadèmes, portant à leur cimier une double fleur de lis.

culinaire, les morceaux sont ensuite, selon la coutume, retirés par chaque convive au moyen de la pointe recourbée des coutelas. En même temps, le vin et l'hydromel s'épanchent à profusion, versés par une troupe d'esclaves, dans des coupes ornées de pierreries et dans des cornes de buffles.

Bientôt, l'animation est à son comble parmi ce mélange bizarre de mœurs barbares et civilisées, que représentent les convives de nationalités diverses.

Lorsque l'assistance a copieusement sacrifié au dieu des libations, le moment arrive, suivant un usage qui s'est transmis jusqu'à nous, de sacrifier au dieu de la poésie. Tout à coup, sur la fin du repas, un bruit de cymbales ébranle les échos animés de la salle, et le silence s'établit comme par enchantement.

Alors, un jeune guerrier, revêtu de l'uniforme d'apparat des milices romaines et la tête couronnée d'une branche de chêne, monte sur une estrade dressée en face du couple royal, et fait entendre un chant épithalamique qu'il termine ainsi :

— O vierge que j'admire et qu'adorera son époux ! Clotilde, plus brillante que la lampe éthérée, la splendeur du diamant ne vaut pas celui de ton radieux visage. Tu vas l'emporter sur toutes les femmes franques par l'empire des grandeurs, comme tu l'emportes déjà par l'empire de la beauté ! En ta présence, les divinités elles-mêmes s'effacent, et les gracieuses nymphes de nos fleuves s'éclipsent devant toi. La pourpre la plus éclatante n'égale pas l'incarnat des roses de tes joues, ni le lait le plus pur, la blancheur de ton teint.

Le sol des Gaules possède une merveille : c'est une perle nouvelle à ajouter à la couronne de l'Univers ! »

Après le poète latin, d'autres favoris des muses gravissent les degrés du Parnasse, et célèbrent à l'envi les remarquables qualités de la jeune épouse de Clovis. Dans ce concert de la terre, chaque poète essaie de mettre une note du ciel : un guerrier scandinave mêle à ses chants les traditions religieuses du culte d'Odin : un barde gaulois, celles du culte de Teutatès.

Mais soudain une note plus vraie retentit, comme un écho de l'Evangile. Prêtons l'oreille à quelques-uns des accents, que fait entendre le barde chrétien :

— Salut au noble rejeton d'un arbre qui a pris sa sève impérissable dans l'eau régénératrice du baptême ! Salut à cette tendre et belle fleur, qu'une pieuse mère a fait éclore au soleil de sa foi, et à laquelle elle a communiqué la flamme sacrée de la charité divine !

« Salut à cette bienfaitrice des pauvres, à cette lumière des égarés, à cet ange consolateur des malheureux !

« Qu'elle règne parmi nous, au nom du Créateur des mondes, celle qui a puisé dans la loi d'amour du Crucifié galiléen ces hautes vertus, que la renommée nous a apprises, et dont le doux éclat captive nos regards et attire nos cœurs ! Qu'elle soit bénie de tous, celle qui vient unir sa destinée à la nôtre et faire resplendir, sur le premier trône des Gaules, la croix du Calvaire à côté de l'épée de la France ! »

Pendant que cette prophétie sortait de la bouche du héraut de l'Evangile, et que, par la hardiesse de sa nouveauté, elle tenait l'auditoire comme fasciné sous un charme mystérieux, un autre chant, également prophétique, retentissait dans l'église principale de Soissons.

Le vénérable pontife Principius saluait, lui aussi, de ses vœux les plus ardents, cette alliance d'une princesse chrétienne avec le roi des Francs ; et il bénissait le Seigneur de voir ce jour, si plein d'espérances pour l'avenir de sa chère patrie.

Au pied des autels avec son fidèle troupeau, le pasteur priait, et les murs du sanctuaire répétaient ces paroles :

« Qui trouvera la femme forte ? Il faut, pour cela, aller au loin, par derrière les frontières. Quand on l'aura trouvée, on la verra s'asseoir parmi les maîtres de la terre (1). »

Quel admirable rapprochement pouvait établir le saint évêque, en entendant ainsi la voix de l'Eglise faire écho au bruit des fêtes qui, à Soissons, annonçaient qu'une femme forte ceignait en ce moment, pour la porter toujours d'une manière digne de sa foi, la couronne de reine de France !

On était alors en l'an 492 de l'ère chrétienne.

Tandis que, à la cour de Clovis, on rendait avec tant d'éclat les honneurs royaux à la plus jeune des filles de Chilpéric, la sœur aînée de Clotilde désertait

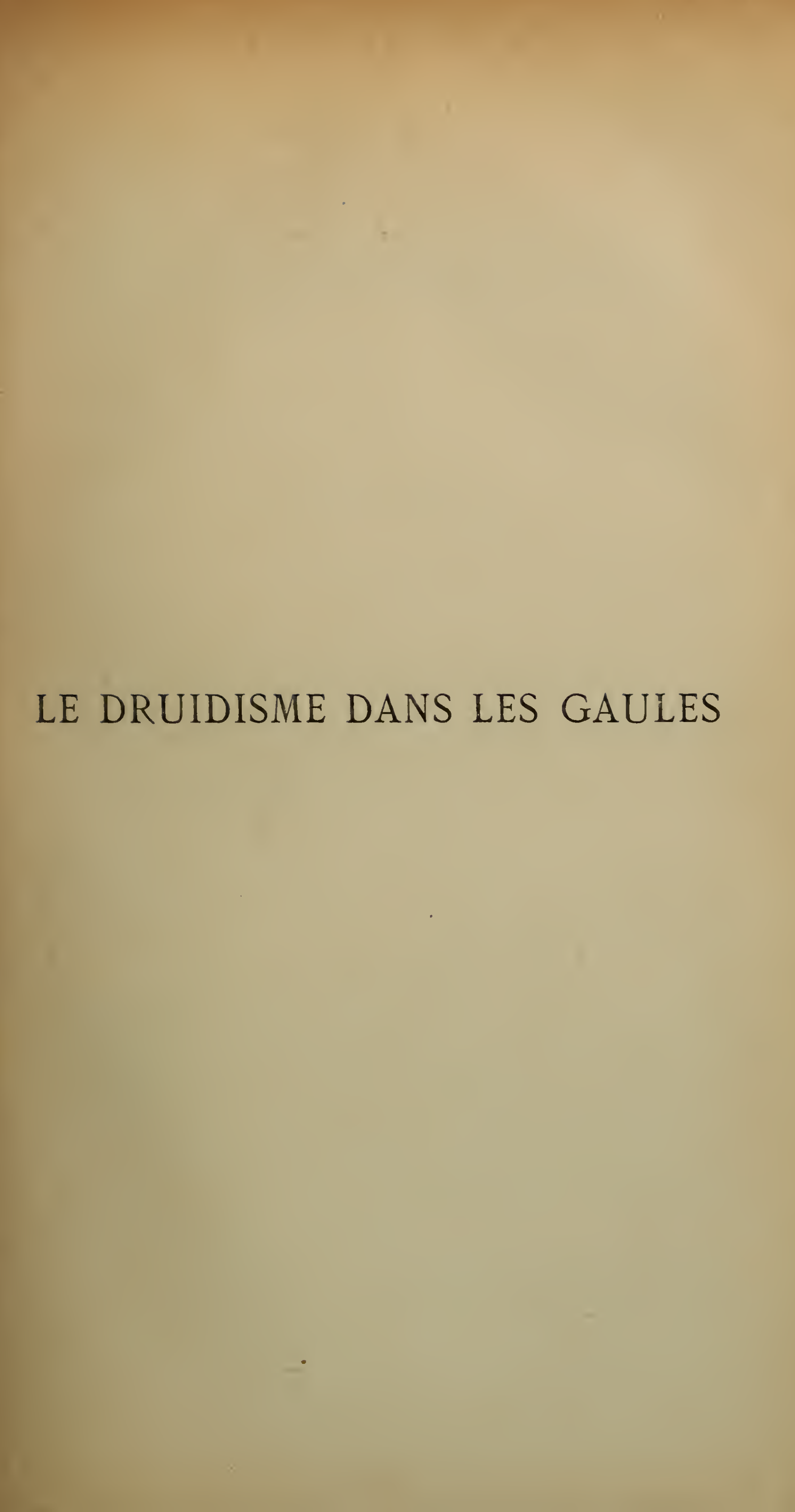
(1) Livre des Proverbes, XXXI, et Offices de l'Eglise.

en secret la cour de Gondebald. Sédéleude, privée de la compagnie ravissante de l'ange de Genève, mettait enfin à exécution le projet, qu'elle caressait depuis longtemps dans son cœur désabusé des félicités terrestres. Elle gagnait furtivement un monastère du Tyrol, afin d'y consacrer à Dieu sa virginité et sa vie.

Etonnant contraste, qui d'ailleurs n'était pas rare dans ces siècles de foi primitive !

Des deux orphelines de Chilpéric échappées au naufrage, l'une est mise sur le boisseau, et l'autre se met volontairement dessous : à l'une, la splendeur d'un palais, à l'autre, l'obscurité d'un couvent : l'une prend la couronne de reine, et l'autre le voile de religieuse. C'est ainsi que souvent les marches du trône devenaient les degrés du cloître. Car, à la lumière de la foi, on estimait que ce n'était pas descendre, mais monter, d'aller du trône à l'autel, de même que manifestement l'on s'élève en allant de l'homme à Dieu.





LE DRUIDISME DANS LES GAULES



CHAPITRE V

LE DRUIDISME DANS LES GAULES

I. Sainte influence de Clotilde à la cour franque. — II. Naissance et baptême d'Ingomer. — III. Reddition de Lutèce. — IV. Origine et histoire des Gaulois. — V. Etablissement des Gaulois en Europe. — VI. Le druidisme : son importation dans les Gaules. — VII. La hiérarchie druidique. — VIII. Les sanctuaires druidiques. — IX. La résistance armoricaine : la druidesse Neliska. — X. Délivrance miraculeuse de l'Armorique.

I

Cependant, les fêtes de l'hyménée royal sont terminées; Soissons est rentrée dans le calme et le silence; Clovis possède en toute sécurité le précieux trésor qu'il avait tant convoité, et qui avait failli lui échapper au moment d'être remis entre ses mains.

Mais les richesses de son épouse sont encore au pouvoir de Gondebald, et il s'agit de les ravir à l'impitoyable persécuteur.

Le roi franc députe alors une nouvelle ambassade au roi burgonde, avec ordre d'apporter à Soissons l'héritage de la fille de Chilpéric. Le fidèle Aurelianus reprend pour la troisième fois le chemin de Genève, accompagné de quelques-uns des principaux officiers de la cour mérovingienne.

A leur aspect, Gondebald, déjà violemment irrité contre sa nièce, ne se possède plus. Sa fureur éclate; il est même sur le point de menacer du glaive les envoyés de Clovis, lorsque les gens de son entourage interviennent à temps, et lui conseillent une conduite plus clémente.

— Seigneur, dit l'un d'eux, celui-là même qui lui avait suggéré l'arrestation de Clotilde, vous connaissez ce peuple, qui nous a enlevé votre nièce pour en faire sa reine. Il n'adore aucun dieu ; il est féroce; il se plaît — nous en avons des preuves récentes qui fument peut-être encore — parmi les massacres et les incendies. Nous avons tout à craindre de lui, puisque rien ne le retient. Cédez donc à Clotilde ses trésors ; car ils ne valent pas le sang qu'il nous faudrait répandre afin de les conserver. N'attirez pas par votre résistance, nous vous en conjurons, sur nous et sur notre pays le fléau d'une invasion de barbares. Par ce qu'ils viennent de faire pour sauver l'épouse de Clovis de vos poursuites, voyez ce qu'ils sont capables de tenter pour vous arracher de vive force ses richesses.

Grâce à ces sages paroles, Gondebald refoule sa colère au dedans de lui-même, et ordonne de rendre sur-le-champ à l'ambassade les trésors de sa nièce.

Bijoux, vêtements, parmi lesquels la robe encore teinte de sang de sa mère, monnaies d'or et d'argent, pierres précieuses : tout est renfermé dans des coffres d'ébène, que l'on remet aux mains d'Aurelianus, après les avoir scellés du cachet royal.

Le soir de cette orageuse entrevue, il ne restait plus de Clotilde, à Genève, que l'impérissable souvenir de ses bienfaits dans le cœur des malheureux !

Rentrée en possession de ses richesses, la sainte reine veut profiter des bonnes dispositions de son époux, et l'amener à partager sa foi, comme il partage avec Dieu son cœur. Elle lui rappelle fréquemment la promesse sacrée, qu'il a faite, d'embrasser la religion à laquelle elle est elle-même attachée de toute l'ardeur de son âme.

Inutiles efforts !

Le païen couronné résiste à ses pressantes sollicitations ; il invoque surtout des prétextes politiques, pour différer la solution de cette importante question.

Toutefois, Clovis ne veut pas que sa jeune épouse soit entravée, en quoi que ce soit, dans la pratique publique du christianisme.

Il donne même des ordres qui ne peuvent que favoriser cette liberté. Une chapelle est bâtie à l'intérieur de son palais ; et l'évêque de Soissons, après l'avoir solennellement bénite, y établit un religieux, chargé de remplir les fonctions d'aumônier auprès de la pieuse princesse.

C'est là qu'elle vient fréquemment prier le Seigneur d'ouvrir à la clarté de l'Evangile les yeux de

ce peuple et de ce roi, profondément enfoncés parmi les ténèbres de l'idolâtrie. Que de supplications et de larmes ne répand-elle pas, dans le silence de cet oratoire, afin d'obtenir leur conversion !

D'ailleurs, n'a-t-elle pas bien des raisons de l'espérer fermement? Ont-ils abusé de la grâce divine, comme le peuple qu'elle vient de quitter?

Les Burgondes, en effet, après avoir embrassé la vérité du Christ, lui ont préféré sciemment l'erreur d'Arius ; le peuple franc, au contraire, est un peuple neuf, qui n'offre pas l'obstination propre à l'hérésie. Clotilde compte donc qu'il se rendra à l'évidence de la foi catholique, dès qu'il l'aura connue à la lumière des bienfaits dont elle seule peut être la source toujours féconde.

Le spectacle de la charité chrétienne conduira, elle l'espère, ses sujets au catholicisme. C'est pourquoi, nouvel apôtre suscité par Dieu au sein de la nation franque, Clotilde continue, sur une échelle plus vaste encore, les traditions de bienfaisance qui lui avaient conquis une si grande place dans l'estime de la population genevoise.

Elle redouble de générosité à l'égard des malheureux, et multiplie autour d'elle les preuves touchantes de ses libéralités.

En attendant qu'elle puisse gagner les esprits, elle se gagne peu à peu tous les cœurs, capables d'apprécier les trésors de bonté renfermés dans le sien. Sous sa puissante influence, le noyau chrétien augmente à Soissons, tandis que, soutenus par l'exemple de la

reine et les condescendances du roi, les évêques et les prêtres de la contrée rivalisent de zèle, afin de propager de plus en plus l'Evangile parmi les peuplades de la Gaule septentrionale.

II

Un an s'était à peine écoulé depuis le mariage de Clotilde : survint un événement qui fit éclater plus ostensiblement, aux yeux du peuple franc, les bonnes dispositions du monarque à l'égard du christianisme.

Un fils venait de naître à Clovis ; et c'était avec les transports d'une allégresse facile à comprendre, que l'heureux père contemplait un berceau sur les marches de son trône. Clotilde veut profiter de cette favorable occasion pour rappeler de nouveau à son royal époux ses promesses de conversion.

Mais, hélas ! même obstination indomptable de la part de Clovis.

— Du moins, s'écrie tristement la mère, si vous ne voulez pas appartenir au Dieu véritable, vous n'empêcherez pas celle qui vient de donner un rejeton à votre race, de le donner également au Seigneur de toutes choses. Non, vous ne voudrez pas, ô mon noble époux, que le premier-né d'une chrétienne devienne, entre ses mains, l'adorateur de vaines idoles ! Non, vous n'exigerez pas, de celle qui vous a si volontiers consacré sa vie, ce sacrifice qui lui briserait le cœur !

A cette proposition inattendue, le sang païen se révolte dans les veines du fougueux conquérant.

Un geste de dénégation lui échappe, suivi d'un refus formel. Clotilde alors fond en larmes ; et elle n'en arrête le cours que lorsque Clovis, enfin ébranlé par les douloureuses émotions de son épouse, lui permet de consacrer l'enfant au Dieu des chrétiens.

L'évêque de Soissons, informé de l'heureuse nouvelle, vient lui-même administrer le baptême à l'héritier de la couronne de France, qui reçoit le nom d'Ingomer.

Le bruit d'un si important événement, arrivé au palais du roi barbare, se répand avec la rapidité de la foudre dans Soissons et dans tout le pays. Personne ne s'y trompe. Par le baptême d'Ingomer, c'est le Christianisme qui prend possession du trône et de l'empire des Francs. Les païens, attachés aux idoles des ancêtres, en frémissent et s'en affligent comme d'un grand désastre : les chrétiens, au contraire, s'en réjouissent, comme de la plus grande faveur qui puisse échoir à la nation française, en vue de son avenir.

Sous le souffle favorable qui s'élève de ce berceau où l'héritier de Clovis repose, enveloppé de la robe baptismale, le vaisseau de l'Eglise accélère sa marche à travers ces peuples nouveaux. Le saint archevêque de Reims fait parvenir à la cour de Soissons l'expression de sa vive gratitude ; et Geneviève de Nanterre tombe à genoux, dans son oratoire de Lutèce, afin de

remercier le Ciel, qui prépare à l'Eglise de France de si beaux jours.

On voit enfin poindre à l'horizon une lueur qui n'est plus incertaine. Elle est le signe avant-coureur du soleil de vérité, qui bientôt inondera le sol des Gaules des rayons victorieux partis du Calvaire. La croix du Sauveur apparaît au-dessus du berceau royal, en attendant que ce berceau devienne un trône, et que l'enfant protégé par elle, devienne lui-même le roi des Francs.

Telles étaient les pensées des hommes, qui auguraient, dans cette précieuse conquête du christianisme, le salut de tout un peuple : mais tels n'étaient pas les desseins impénétrables de Dieu.

Un sort bien moins digne d'envie était réservé à cet ange terrestre, que Clotilde nourrissait du lait de son sein et illuminait déjà de la foi de son âme. La suite de ce récit nous apprendra où aboutirent de si consolants espoirs : car ce berceau, rayonnant de joies, allait bientôt se changer en un lugubre cercueil.

Toutefois, le zèle de la pieuse reine avait ouvert à la grâce un chemin, qu'elle ne devait plus déserter jusqu'au jour de son complet triomphe.

Clovis avait un héritier, il fallait alors songer à agrandir l'héritage.

Mais pour cela, de quel côté se tourner ? Le roi franc étend déjà sa tranquille domination sur le nord-est des Gaules, et les populations du nord-ouest lui résistent toujours : c'est donc vers ces dernières régions qu'il devra diriger ses efforts.

Sur ces entrefaites, le printemps arrive et lui souffle de nouveau au cœur l'insatiable désir des conquêtes. Sans perdre un moment, ses troupes se mettent en campagne ; et elles reprennent la route des provinces indépendantes.

Néanmoins, il était indispensable, avant de s'engager plus avant, de s'assurer la possession de Lutèce, devenue par ses succès contre les Francs, depuis près de cinq années, la véritable clef de la région armoricaine.

Clovis et son armée s'avancent alors vers la ville des *Parisii*. Mais, ce que n'avaient pu obtenir la valeur de son bras et l'audace de son génie, son alliance avec une chrétienne et le baptême de son fils l'obtiennent sans coup férir. Déjà, sur le passage de ses milices, il a pu voir que les dispositions hostiles du pays parisien s'étaient changées en dispositions bienveillantes.

Lutèce elle-même n'offre plus l'aspect d'une cité qui veut repousser l'envahisseur. Dès qu'il paraît devant les remparts de cette place, qui lui a si souvent opposé une victorieuse résistance, il triomphe avant de combattre.

D'où était venu ce changement subit et inespéré ?

L'ange tutélaire de la ville a vu s'asseoir sur le trône des Francs, à côté du redoutable conquérant des Gaules, une reine dont le parfum des vertus s'est répandu jusque vers elle. De plus, elle a vu le signe de la rédemption s'imprimer au front de l'enfant qui doit ceindre un jour la couronne de France.

Cela suffit à sa foi et à son patriotisme : elle sait à

qui il appartient, désormais, de procurer le bonheur et le salut de son peuple.

D'autre part, les cités armoricaines, que Lutèce avait appelées à sa défense, lui faisaient durement sentir le prix de leurs faibles secours. Devant leurs exigences, le peuple parisien avait murmuré ; et, inspiré par Geneviève, il s'était bien promis de se donner au premier maître qui offrirait des gages de sécurité, en échange de l'aliénation qu'il lui ferait de son indépendance. Ce maître se montrait alors à l'horizon des vallées de la Seine : et ces gages, il venait de les fournir en livrant une large place, au sein de sa propre famille, à cette religion qui avait accompli, à Lutèce, des œuvres si merveilleuses de dévouement et d'amour.

Aussi, lorsque Clovis s'approche des portes de la ville, elles s'ouvrent d'elles-mêmes devant lui.

Par son influence et par ses agissements, la vierge de Nanterre avait préparé l'entrée triomphale que les Parisiens font à leur nouveau roi ; et c'est pourquoi ils l'accueillent, non plus comme un ennemi, mais comme un libérateur.

Un grand nombre de cités environnantes imitent l'exemple de Lutèce. Beauvais, Amiens, Rouen, entre autres, demandent l'honneur de se ranger, elles et leur territoire, sous la domination du chef des Francs. Dans toute la région des bords de la Seine, les aigles romaines et les étendards gaulois s'inclinent devant l'épée de la France, qui passe et va plus loin poursuivre son œuvre, après avoir marqué Lutèce comme

l'endroit où s'établira bientôt le siège du nouvel empire.

C'est ainsi que s'accomplissaient, à la lettre, les paroles prophétiques du druide Abrunus et de la prêtresse Liskna ; c'est ainsi surtout que, peu à peu, se réalisaient les plans de la Providence en faveur de la nation franque. Clovis était l'instrument dont Dieu se servait pour conquérir, parmi les débris du vieux monde, une place d'honneur à ce Fils divin auquel il a donné toutes les nations de la terre en héritage.

Le fidèle Aurelianus négocie ces importantes soumissions, avec le succès qui avait jusque-là couronné tous ses efforts.

En récompense de sa rare habileté, Clovis l'établit, avec un commandement sur la Marne, dans la place forte de Melun, tandis que lui-même, en veine de conquêtes, se précipite à la poursuite des récalcitrants, qui fuient vers les plaines de l'Armorique afin d'y attiser contre lui le feu de la révolte.

Une coalition formidable, en effet, s'organisait pour barrer le passage au vaillant roi des Francs.

Les populations celtiques apprennent un jour, avec effroi, que leur indépendance est menacée par celui devant lequel viennent de s'incliner les tribus guerrières du nord-est des Gaules. Elles ne veulent pas d'un maître sur ce sol de la liberté, que les plus forts conquérants n'ont jamais pu assujettir. Déjà, sur maints champs de bataille, elles ont mis en déroute les aigles romaines : elles espèrent bien obtenir les

mêmes triomphes contre les armées qui s'avancent pour leur imposer le joug d'un barbare.

D'ailleurs, c'est dans cette partie des Gaules que s'était concentrée la plus forte puissance populaire de cette époque de grossières superstitions ; c'est là, à l'ombre des grottes solitaires et des forêts vierges, que le druidisme s'était retiré, mutilé et sanglant, après les nombreuses défaites que lui avait infligées, dans le reste du pays, l'invasion des idoles romaines sur les pas victorieux de l'empereur Claudius.

Le combat avait été acharné entre le culte de Jupiter et celui de Teutatès.

Le triomphe, il est vrai, était resté au dieu de l'Olympe, dans la plupart des sanctuaires gaulois ; mais les régions de l'Armorique n'avaient pas connu cette apostasie des croyances religieuses, ni l'humiliation du joug impérial. Le druidisme, avec toutes ses influences, s'y était retranché et y régnait encore en souverain.

Voilà pourquoi, au moment où le conquérant de Lutèce, fort de vingt victoires, se dirigeait vers les plaines armoricaines, l'antique religion gauloise se préparait à s'y défendre avec la dernière fureur.

Avant de voir le druidisme succomber définitivement sous les coups de la vérité chrétienne, s'avançant à l'ombre du drapeau qui abrite, à Soissons, l'oratoire d'une sainte reine et le baptistère d'un héritier royal, arrêtons-nous pour l'examiner d'un peu près : ce sera le moyen de nous initier à une plus complète connaissance de cette religion, qui va disparaître après avoir

exercé une influence extraordinaire sur les mœurs de l'époque primitive de notre histoire nationale.

Qu'était donc le druidisme dans son origine, dans ses dogmes, et dans ses pratiques ? et, par conséquent, quelle place a-t-il occupée, au milieu des peuplades gauloises, au point de vue politique, religieux et social ?

C'est le chemin que nous allons parcourir, à la lueur des antiques traditions.

D'ailleurs, il faut l'avouer, ces traditions seules peuvent nous guider parmi les recherches d'un passé déjà lointain, sur lequel s'étend le voile d'une obscurité facile à comprendre, en présence de la loi qui interdisait aux initiés de confier à l'écriture quoi que ce fût des mystères druidiques, afin de ne pas livrer aux profanes le secret des dieux.

III

L'origine du druidisme se perd dans la nuit des temps.

Son histoire est trop intimement liée à celle du peuple gaulois, pour qu'elle puisse en être séparée. Nous ne les séparerons donc pas. En les faisant passer ensemble sous nos yeux, nous aurons l'avantage d'accorder un dernier regard à ce peuple fameux, qui a eu la garde du berceau où s'éleva notre race, et l'honneur d'être la souche sur laquelle vint s'enter la nation française.

Issus de la famille japétique, les Gaulois occupaient, longtemps avant l'ère chrétienne, cette partie de l'Asie qui est maintenant le Turkestan.

Les deux peuples civilisés d'alors, les Grecs et les Latins, y firent de fréquentes irruptions et y laissèrent des traces profondes de leur passage. On retrouve ces traces jusque dans la langue gauloise, mélangées à celles qu'y laissèrent aussi les barbares venus de l'Arie ou extrême Orient. La langue des Gaulois accuse leur origine : ainsi que les langues grecque et latine, elle avait des affinités frappantes avec la langue des Indous. Toutes trois, elles étaient les filles d'une même mère, disparue elle-même dans les profondeurs de l'antiquité aryenne.

Peuple de chasseurs et de bergers, le peuple gaulois apparaît, à l'horizon des temps primitifs de sa fondation, avec le visage agrémenté d'un tatouage qui inspire la frayeur. Des épieux, faits d'un bois durci au feu, et des boucliers d'osier : telles sont les armes offensives et défensives avec lesquelles il veut se tailler une place de choix sur la carte du monde.

Quant à son organisation, elle était des plus simples.

D'abord, la parenté faisait la famille, appelée *clan ;* puis, la réunion des familles composait la *tribu ;* ensuite, les tribus formaient la nation, que venaient fortifier les liens fédératifs par lesquels diverses nations, ayant généralement la même origine et toujours les mêmes intérêts, s'unissaient afin de résister plus efficacement aux envahissements du dehors, et de donner une plus vaste expansion aux forces du dedans.

Souvent troublés dans la possession de ces régions où le soleil se lève, et fortement attirés par les succès sans cesse croissants des peuples qui habitaient les régions où le soleil se couche, les Gaulois s'enhardirent. Ils voulurent quitter la vie paisible des champs pour affronter, à leur tour, la chance des expéditions lointaines.

C'est alors qu'ils ébranlèrent leurs masses profondes, et qu'ils se précipitèrent sur l'Occident.

Ils traversèrent le Caucase, où ils s'unirent aux Cimbres ; et, pendant que les races teutoniques, dont les Scandinaves et les Allemans étaient les deux principaux rameaux, ravageaient le nord de l'Europe, les Gaulois réunis aux Cimbres abordèrent, par le Pont-Euxin, la Macédoine, qu'ils inondèrent de leurs hordes dévastatrices.

Aussi, quatre siècles avant J.-C., lorsque quelques-uns de leurs guerriers abordèrent le plus illustre conquérant des temps antiques, le prestige militaire du nom gaulois était déjà immense.

Aristote raconte qu'on redoutait les Gaulois comme de nouveaux Titans. « Ils défiaient, dit-il, les dieux et la nature, opposaient en se moquant leurs fragiles boucliers à la foudre, s'élançaient le glaive à la main contre les flots débordés des fleuves, et bravaient sans frémir les convulsions les plus violentes des tremblements de terre et des éruptions volcaniques (1). »

(1) Aristote. *Des Mœurs* (ch. III, ver . 4).

— Que craignez-vous le plus au monde ? demanda Alexandre aux guerriers gaulois, venus vers lui.

— Nous ne craignons qu'une seule chose, répondirent-ils, c'est que le ciel tombe sur nos têtes ! Cependant, nous estimons fort l'amitié d'un homme tel que toi.

— Voilà un peuple fier ! s'écria le héros, émerveillé de tant de simplicité unie à tant d'audace.

Et il les congédia, en augurant un brillant avenir pour cette race, dont les enfants avaient un si grand caractère.

Au défilé des Thermopyles, les Gaulois combattirent, mais en vain, jusqu'à la dernière extrémité, afin d'arracher aux Athéniens une victoire dont ceux-ci ne surent pas profiter, à ce même poste, que Léonidas et ses Spartiates avaient naguère honoré d'une héroïque résistance.

De là, ils regagnèrent la Phocide, où le feu du ciel jeta parmi leurs rangs une effroyable panique, au moment où ils montaient au pillage du temple d'Apollon, sur la cime du Parnasse. Mis en déroute par la fureur des éléments déchaînés de l'air, ils furent assaillis par les Grecs, dans les étroites gorges de Delphes. Leur général, se croyant complètement abandonné des dieux, se mit à boire du vin et se poignarda le cœur.

N'ayant pu vaincre les peuples grecs, les Gaulois voulurent essayer de vaincre les peuples latins. Ils reformèrent leurs masses et se ruèrent, en suivant les rives du Danube, sur les plaines fertiles de l'Italie.

Rome vit alors arriver leurs légions frémissantes et trembla.

Ses armées furent taillées en pièces, au sanglant combat que les barbares de l'Orient leur livrèrent sur les bords de l'Allia, rivière qui se jette dans le Tibre, à environ trois lieues de la capitale. Les Gaulois, enhardis par ce brillant fait d'armes, mirent aussitôt le siège devant Rome, s'en emparèrent, et en firent le pillage.

Les habitants avaient fui ; la ville était déserte.

Néanmoins, le cœur de la cité, le Capitole, restait occupé par la garnison romaine, et il résistait toujours : comme il arrive parfois que le cœur d'un homme bat encore, lorsque la vie s'est déjà retirée de tous ses membres.

Une nuit que, las d'attendre la reddition de l'imprenable citadelle, les Gaulois voulurent en faire l'assaut à la faveur des ténèbres, les oies que l'on nourrissait pour l'autel de Junon, sur le mont Capitolin, poussèrent un cri d'effroi. La garnison, réveillée par l'alarme des volatiles sacrés, courut aux armes; et, par son énergique résistance, elle contraignit l'armée assiégeante à abandonner la ville, couverte de ruines.

Cependant, malgré l'insuccès de cette dernière tentative, le chef gaulois Brennus (1) se sentait assez victorieux pour ne pas lâcher si vite sa riche proie. Il fit camper ses troupes aux alentours et exigea,

(1) Brennus vient du mot gaulois *Brenn*, qui signifie *chef*. Cette appellation paraît avoir été, chez les Gaulois, commune à tous leurs chefs militaires, indistinctement.

comme condition de son départ, une forte rançon.

Le sénat y consentit.

Mais, au moment où la balance, dans un de ses plateaux, pesait au poids de l'or la honte des échecs de Rome, Brennus saisit son épée, et la jeta furieux dans l'autre plateau, en s'écriant :

— Malheur aux vaincus !

Cette menace brutale lui coûta cher. Une cruelle épidémie s'abattit sur les campements gaulois. Ainsi obligé de se retirer de ces murs funestes, Brennus fit rebrousser chemin à ses troupes, terriblement décimées par le fléau et par les défaites que leur infligèrent ensuite les Etrusques, et se hâta de regagner les vastes forêts des rives danubiennes.

IV

Pendant que ces incursions s'accomplissaient à travers le midi de l'Europe, de nombreuses colonies gauloises, sous la conduite d'Hu-le-Puissant et avec l'aide des Cimbres, s'étaient implantées dans le nord des provinces celtiques.

A la nouvelle de ces succès, la nation entière s'ébranla sous les tropiques de l'Asie; elle vint rejoindre en masse ses armées campées sur les bords du Danube.

Après avoir refait leurs forces, les Gaulois traversèrent la Bohême et ses immenses déserts, et se répandirent,

comme un torrent débordé, du Rhin et des Alpes jusqu'à l'Océan (1). Ils se rendirent tellement maîtres du nord de l'Europe que, trois siècles avant l'ère chrétienne, ils occupaient tout le pays compris entre l'île d'Erin (l'Islande) et la péninsule Ibérique (l'Espagne), ainsi que depuis les confins du Finistère jusqu'à la presqu'île cimbrique (le Danemark) et à l'Estonie (Saint-Pétersbourg).

Jamais nation n'avait été aussi envahissante : les Romains seuls purent l'égaler, pour l'étendue des territoires conquis. Ce fut précisément cette extension extraordinaire qui causa leur malheur : car leur trop vaste empire fut menacé et entamé, au nord par les races teutoniques, et au sud par les milices impériales.

Depuis plusieurs siècles, les Teutons étaient descendus d'Asie en Europe. Un horrible tremblement de terre, survenu dans les régions de la Baltique, leur fit peur. C'est alors qu'ils s'acheminèrent vers l'Occident, où ils rencontrèrent les Gaulois, firent alliance avec eux, et, laissant à ceux-ci la Belgique, ils occupèrent les contrées situées au midi de ce pays et de la presqu'île cimbrique. Ils prirent dès lors le nom de *Germains*, qui signifie *hommes de guerre* dans la langue teutonne, et nommèrent, par la même raison, le pays qu'ils habitèrent, la *Germanie*.

Néanmoins, la fertilité du sol des Gaules ne cessa

(1) Mots gaulois : *Rhin* (courant) — *Alpes* (blanc).

de tenter la cupidité des habitants des landes stériles de la Germanie.

Les races teutoniques firent brusquement irruption jusqu'au milieu de la Champagne, sous la conduite d'Ariowist leur chef. Mais elles avaient compté sans la puissance romaine qui, elle aussi, avait jeté des yeux d'envie sur ces riches provinces.

Jules César se trouvait alors dans les Cévennes.

Il se dirigea vers la Champagne, où se jouait une partie qui intéressait si fortement le sort des Gaules. Par d'éclatants succès, il obligea Ariowist à reculer derrière le fleuve du Rhin, et à ensevelir la honte de sa défaite dans les forêts de la Germanie. César profita de ses victoires contre les hordes teutoniques, pour étendre les possessions de Rome et promener ses légions, de triomphe en triomphe, à travers presque tout le nord des Gaules.

Toutefois, à un moment donné, le génie gaulois se réveilla. Il voulut essayer d'entraver la marche envahissante des Romains.

Au centre des Gaules, parmi les montagnes escarpées de l'Arvernie, une habile conjuration s'ourdissait, afin de couper la retraite aux armées du conquérant, et de les livrer sans défense à la colère des peuplades celtiques, qu'elles avaient humiliées et vaincues.

Vercingétorix, le *chef aux cent têtes*, avait pris le commandement de l'insurrection.

A l'approche de Jules César, il incendia tout le pays, et se cantonna au sommet de la colline de Gergovia. Le général romain vit la victoire l'abandonner devant

la forteresse arverne. Il se vengea de cet échec sur les Bituriges, dont il saccagea la ville (1) et passa les habitants au fil de l'épée, pour avoir trempé dans la révolte. Ensuite, il continua son chemin par le pays des Eduens (*Moulins*) et se rabattit vers Dijon.

Mais Vercingétorix l'y attendait, à la tête de ses braves Arvernes.

Campé sur les hauteurs d'Alesia, il espérait bien couper définitivement la retraite aux aigles romaines.

Cependant, il échoua.

Malgré tous ses efforts, l'immense bastion d'où il dominait l'horizon, fut emporté d'assaut par les milices impériales; et Vercingétorix, traîné en captivité, y demeura plusieurs années avant que le glaive du bourreau vînt lui donner le coup de la mort.

Ce fut la dernière résistance héroïque, opposée par la race gauloise à la race latine, si l'on excepte les provinces de l'Armorique, que ni César, ni ses successeurs dans la préfecture des Gaules, ne purent jamais entamer.

La défaite des Eduens et des Arvernes augmenta considérablement le prestige de Jules César. Les autres peuplades se soumirent à la domination impériale : en sorte que l'heureux conquérant vint établir, à Nemetacum (*Arras*), le siège de l'empire romain des Gaules.

César s'était emparé du territoire. Toutefois, pour rendre sa conquête plus durable, il lui fallait se gagner les esprits et se concilier les cœurs.

(1) Avaricum, maintenant *Bourges*.

Dans ce but, il s'empressa de favoriser les principaux chefs des honneurs du Sénat, et d'accorder libéralement aux indigènes les droits de citoyens. Il dénationalisa la plupart des noms gaulois de villes, et les remplaça par des noms à étymologie romaine, où l'on retrouve souvent son propre nom. C'est également à cette époque qu'il faut faire remonter la construction de tous ces monuments, thermes, forum, voies militaires, arènes, qui s'élevèrent en si grand nombre sur différentes parties du sol gaulois, de même que la première invasion des divinités de l'Olympe dans les sanctuaires de Teutatès.

Tant que l'autorité impériale garda à Rome son ascendant, les Gaules demeurèrent soumises, malgré les bouleversements apportés par les fréquentes incursions des barbares. Mais, du moment où l'on vit les milices romaines faire et défaire à leur gré les empereurs, du moment surtout où l'on vit le sceptre chanceler, entre les mains d'Augustule, sous les coups portés au trône impérial par le chef des Hérules, Odoacre, alors les peuples de la Gaule se regardèrent et se demandèrent, avec anxiété, à quel maître ils allaient désormais appartenir.

Ce qui arriva, nous l'avons vu et nous le verrons encore, en suivant Clovis à travers les régions armoricaines, qui jusque-là avaient échappé à la domination romaine, grâce à la force de résistance qu'y avait importée le druidisme s'y réfugiant comme dans un repaire impénétrable.

V

Ce fut Hu-le-Puissant qui introduisit le druidisme au sein des régions celtiques.

Recueillant en Orient les souvenirs plus ou moins altérés de la race japétique, il les mélangea aux croyances de la race sémitique de l'Arie, et en composa cette religion, célèbre entre toutes dans le fastes de notre histoire. Ce que Moïse avait fait en faveur du peuple hébreu, Hu-le-Puissant le fit également en faveur du peuple gaulois. Il réunit en un faisceau les traditions, conservées par les prêtres de Bel — d'où le nom de *Belecks*, attribué parfois aux prêtres druidiques — ainsi que les idées prophétiques qui avaient cours, et les groupa autour des deux grands principes qui ont surnagé, comme des épaves mystérieuses, parmi tous les naufrages de la raison humaine : l'existence de l'Etre suprême, et l'immortalité de l'âme.

Nous verrons même, en l'analysant plus à fond, que, touchant certaines conceptions dogmatiques, le druidisme n'avait pas dédaigné, vers la fin, d'emprunter quelques rayons à la lumière apportée ici-bas par la révélation évangélique.

Le dieu suprême du druidisme s'appelait *Hésus*. Il était pour les Gaulois ce que Jupiter était pour les

Romains et Jéhovah pour les Juifs : c'est-à-dire Celui dont l'invisible puissance dominait toutes choses. On le surnommait le *dieu terrible*, à cause de la frayeur que son nom seul inspirait à ses adorateurs. On l'appelait aussi l'*Inconnu*, parce qu'il était censé n'avoir aucun rapport direct avec les créatures. Le cercle de pierres, par sa forme sans extrémités, était l'emblème de ce dieu sans limites. De là encore, pour le désigner, le nom de *Krom* (courbe sans fin).

Hésus était le dieu spéculatif du druidisme : mais voici venir après lui le dieu pratique.

Il s'appelait *Teutatès*, c'est-à-dire père des hommes (1). On le considérait comme l'ordonnateur de l'Univers, qu'il avait tiré du chaos, où tournoyaient en désordre les éléments cosmiques.

Teutatès partageait avec Hésus la gloire d'avoir travaillé à donner l'existence au monde visible, le premier comme organisateur, le second comme créateur.

Ils étaient, tous les deux, les génies supérieurs des demeures célestes : les autres divinités n'en étaient que les génies secondaires.

Parmi ces divinités d'un ordre inférieur, on voyait apparaître *Gwyon*, le révélateur, que l'on confondait souvent avec Teutatès, suivant le rôle divin qu'on lui faisait remplir ; puis, c'était *Koridwen*, la fée blanche ou déesse de la nuit, à qui l'on attribuait principalement une grande influence sur les événements heu-

(1) Teutatès vient de deux mots celtiques : *Tut-tat*, qui signifient : *Père* des *hommes*.

reux ou malheureux ; ensuite *Bel-Héol,* le guerrier aux cheveux d'or, le dieu du jour, duquel procédait toute végétation. Ces deux dernières divinités étaient évidemment des personnifications de la lune et du soleil.

Et, enfin, s'échelonnaient de la terre aux cieux, divers autres génies, parmi lesquels *Camul,* le dieu de la guerre, et *Tarann*, le dieu du tonnerre : tous deux esprits formidables des airs, que les guerriers n'abordaient, pour les défier, qu'avec leurs glaives et leurs boucliers.

Tel était le personnel divin qui composait l'Olympe gaulois.

Quant à la partie dogmatique, il est assez difficile de s'en rendre un compte exact, puisque les mystères druidiques étaient connus des prêtres seulement, et que ceux-ci n'en confiaient pas le secret à l'écriture, mais uniquement à la tradition orale.

Jules César assure qu'il fallait plus de vingt ans d'études pour que la mémoire fût suffisamment initiée à la connaissance des doctrines druidiques. Il n'en serait resté aucun vestige, sans les bardes qui, à l'époque de la décadence gauloise, eurent le soin d'en livrer les principaux points à la tradition écrite et, par là même, à la postérité.

D'après leur livre des *Mystères,* on ne peut s'empêcher de reconnaître, parmi les absurdités du druidisme, un certain écho de la véritable révélation.

Chose singulière ! Le nombre *Trois* se retrouve partout, dans la religion de Teutatès.

Au sommet, la trinité druidique, qui se compose de dieu-être, de dieu-vérité et de dieu-liberté. — En dieu-être, il y a trois nécessités : être infini en lui-même, être fini par ses rapports avec les créatures, et être l'un et l'autre. — En dieu-vérité, il y a trois cercles d'existences : le cercle du vide où réside Dieu seul, le cercle de migrations qui est le lieu occupé par le monde actuel, et le cercle de félicités où le monde tend et aboutira un jour. — En dieu-liberté, il y a trois choses qui ne dépendent pas de sa puissance, et qu'il ne peut par conséquent pas accomplir : ce sont le plus avantageux, le plus nécessaire, et le plus beau.

De cette trinité primordiale découle toute une longue suite d'effets triples sur le monde.

D'après les *Triades* druidiques, trois choses sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté, et la lumière. Pareillement, dans chacune de ces essences diverses, se trouvent trois éléments qui la composent. — Dans l'homme : la liberté, l'individualité, et la perfectibilité. — Dans la liberté : la conscience qu'on a de soi-même, l'attrait qu'on éprouve pour le mal qui est la mort, et la force que donne le bien accompli qui est la vie. — Pour la lumière, il faut : un œil qui sache voir la nature, un cœur qui sache sentir la nature, et un esprit qui sache suivre la nature.

Jusque dans la vie sociale, les Gaulois affectaient le nombre ternaire.

C'est ainsi qu'ils avaient les trois ordres de la hiérarchie druidique, les trois classes de la nation, et les trois rangs de la chevalerie. Chacune de ces catégories

se subdivisant généralement en trois autres catégories distinctes, on arrivait au nombre *Neuf*, également fatidique chez les druides.

Cette série de doctrines étranges, au triple point de vue de la divinité, de l'homme, et de la société, n'avait-elle pas une analogie frappante avec ces mêmes nombres, que l'on retrouve parfois dans la constitution des dogmes chrétiens, en particulier, de ceux qui concernent la trinité des personnes en Dieu, les trois facultés essentielles de l'âme humaine, et les neuf chœurs des esprits angéliques ?

VI

La hiérarchie druidique se composait de trois ordres, dont deux étaient appelés *ordres inférieurs*, et l'autre *ordre supérieur*. Elle se propageait au milieu de la nation, non par le droit d'hérédité, mais par l'élection et l'affiliation.

Parmi les ordres inférieurs, on remarquait, comme premier échelon, l'ordre des ovates. Leur rôle consistait à être les instruments immédiats des rites et des sacrifices religieux. Les ovates étaient les prêtres gaulois proprement dits. C'était d'eux que relevaient le côté matériel et l'accomplissement des pratiques ordinaires du culte.

Ensuite venaient les bardes, auxquels était réservé le soin d'idéaliser ces pratiques, et de les fixer dans l'imagination par ce qui pouvait en être le côté poé-

tique. C'est pourquoi ils se livraient à l'étude du symbolisme de la nature et des faits bizarres, auxquels ce culte sauvage donnait lieu. Ils étaient les *voyants*, et prêtaient un sens mystérieux aux choses les plus vulgaires.

Au-dessus des ovates et des bardes s'élevait l'ordre des druides.

Leur nom vient, sélon toute apparence, du mot *deru*, qui signifie *chêne*. Ils étaient, en effet, les hommes du chêne, le premier des arbres sacrés.

On les considérait, non plus comme les instruments ou les poètes, mais comme les philosophes de la religion gauloise ; et ils justifiaient ce titre par leur ministère, tout différent de celui des ordres inférieurs.

Car, tandis que les ovates accomplissaient de leurs mains les rites sacrés et que les bardes les poétisaient de leurs chants, les druides étaient investis de la mission d'en développer les principes, en remontant jusqu'à la cause première. Ils passaient pour être en rapports intimes avec les invisibles divinités — qu'adorait le peuple, le bandeau de la superstition sur les yeux — que servaient les ovates, avec tant de respect et de simplicité — que chantaient les bardes, dans de mystérieuses allégories — et que, eux, les druides, étaient censés contempler sans voile, par l'effort permanent de leur raison sublime.

Aussi, leur vie sociale était-elle absolument distincte des deux ordres inférieurs de la hiérarchie.

Pendant que les ovates et les bardes se mêlaient à la population et vivaient au milieu d'elle, soit dans la

paix, soit dans la guerre, et qu'ils accompagnaient les armées aux champs de bataille, afin de fléchir le ciel en leur faveur par des sacrifices ou de chanter leurs exploits sur un thème sacré, les druides consumaient leur existence plongés dans un mysticisme solennel.

A eux était réservée l'étude des hautes sciences qui aiment la solitude des sombres forêts ; à eux surtout, le don de surprendre le secret des dieux dans le scintillement des étoiles et le calcul des disjonctions ou des conjonctions sidérales.

En conséquence, la magie et l'astronomie faisaient partie de leur programme scientifique.

La haute justice même leur était dévolue. Quand la voix des juges de la terre n'était pas suffisamment écoutée, les justiciables recouraient en dernier ressort aux druides, afin d'avoir la sentence des cieux.

Lorsque, au lieu d'individus ou de familles, c'était des tribus, des villes, ou des populations entières qui se trouvaient en désaccord, on s'adressait encore aux druides, pour y rétablir l'harmonie ou décider de leurs différends. Ils devenaient ainsi les arbitres suprêmes de la paix et de la guerre.

Véritables souverains, ils commandaient aux peuples; et les peuples, à leur voix, prenaient ou déposaient les armes.

C'était aussi à leurs soins que l'on confiait l'éducation de la jeunesse. Plus de vingt mille vers, renfermant les préceptes de la religion et les lois nationales, devaient tomber de leurs lèvres, avant d'entrer dans l'esprit et la mémoire de leurs disciples.

Grands-prêtres des dieux, éducateurs des hommes, arbitres suprêmes des particuliers, des familles et des nations : tels étaient les pontifes d'Hésus et de Teutatès !

Toutefois, au-dessus des druides, et dans un ordre à part, se tenaient les druidesses.

Malgré leur vie de retraite et de contemplation, les druides étaient obligés, par leurs fonctions d'éducateurs et d'arbitres, de subir le contact des hommes et d'être mêlés, même parfois assez activement, à leurs incessantes agitations. Les forêts sacrées, qu'ils habitaient, n'empêchaient pas toujours le bruit des affaires mondaines de parvenir jusqu'à eux et de troubler leur douce quiétude.

Les druidesses, au contraire, vivaient complètement séparées du reste des mortels.

Dans leurs profondes solitudes, elles menaient une existence toute mystérieuse. C'était invariablement le lieu le plus inaccessible de la contrée, qui leur servait de refuge. On n'abordait jamais sans témérité leurs retraites redoutables, dont des apparitions fantastiques éloignaient les visiteurs. Selon que leur résidence était établie sur les côtes de la mer ou à la cime des rochers sauvages, la tempête ou la foudre se chargeaient — disait-on — de punir l'audace de ceux qui tentaient d'en approcher.

Tandis que les druides cultivaient la partie philosophique de la religion gauloise, les druidesses en cultivaient la partie mystique et sentimentale.

Sevrées de tout commerce avec le monde, et re-

cluses sur un sol ordinairement ingrat et stérile, il leur fallait cependant vivre. Tout immortelles qu'elles apparaissaient aux yeux des hommes, elles n'en étaient pas moins sujettes aux exigences de cette vie mortelle : c'est pourquoi elles frappaient de contributions, plus ou moins onéreuses, les contrées d'alentour.

Un autre moyen de subsistance, en usage parmi les druidesses, était la fabrication et la vente de talismans avec lesquels on pouvait — assurait-on — braver impunément la foudre et les tempêtes.

VII

Le sanctuaire gaulois était habituellement situé à l'endroit le plus sombre et, autant que possible, le plus élevé de la forêt. La divinité n'avait point de temple proprement dit : car — affirmaient les traditions druidiques — rien de ce qu'édifie la main des hommes ne peut contenir l'Etre infini. Les grands arbres servaient de colonnes à ce temple, que recouvrait seul le vaste dôme de la voûte céleste.

Au centre du sanctuaire druidique, construit par la nature, s'élevaient les autels. Ils se composaient de pierres, généralement en équilibre.

L'équilibre était considéré comme l'emblème de Dieu, que rien — disent les Triades — ne peut faire

incliner, ni d'un côté, ni de l'autre. On les appelait *menhir* ou pierre longue, s'il n'y en avait qu'une seule, et *dol-men* ou pierres levées, s'il y en avait plusieurs de réunies. Sur la face supérieure des pierres destinées aux sacrifices humains, une cavité était creusée pour recevoir le corps de la victime, et une ou plusieurs entailles y étaient pratiquées, pour permettre au sang répandu de s'écouler librement dans des casques ou dans des coupes placées au-dessous.

Les autels avaient une forme et une position différentes, suivant les régions où se pratiquait le culte de Teutatès.

Tantôt, c'était un énorme bloc, en équilibre sur la pointe d'une roche (1) ; tantôt, c'était une pierre plate, taillée en forme de table, et reposant sur d'autres pierres qui lui servaient de pieds ; ici, ces pierres druidiques se présentaient isolées et comme égarées dans les bois ; là, elles formaient par leur assemblage bizarre des grottes féeriques, sur les parois desquelles on ne laissait s'attacher que le lichen ; ailleurs, elles s'alignaient, semblables à des géants pétrifiés, à l'ombre des voûtes de feuillage, ou étaient rangées en cercle autour d'un autel central qui les dominait de tous côtés.

En général, les pierres druidiques étaient orientées de façon à ce que le sacrificateur pût regarder le soleil levant.

(1) On voit encore des blocs de ce genre sur la montagne appelée les *Pierres-Jaumâtres,* dans la Creuse.

On en cite dont les proportions étaient tellement colossales, qu'on se demande comment la main des hommes a pu les hisser sur les sommets où elles se trouvent encore, défiant depuis des milliers de siècles les ravages du temps. Ces monolithes avaient parfois jusqu'à vingt mètres de longueur; et il existait des contrées, notamment en Bretagne, l'ancienne Armorique, où l'on voyait plusieurs centaines de ces pierres, symétriquement disposées à travers la plaine.

Auprès de presque chaque sanctuaire, il y avait une enceinte interdite au vulgaire. On l'appelait *Némèdes*, du nom des fondateurs de la race gauloise en Arie.

C'était là que les véritables initiés au culte de Teutatès accomplissaient, dans toute leur mystérieuse terreur, les cérémonies les plus intimes de la religion druidique. Cette enceinte, ordinairement fermée par des quartiers de roches, n'était éclairée que par les vagues rayons d'un jour qui perçait à peine l'épaisseur du feuillage. Tout autour on voyait flotter, suspendus aux piles des chênes, des sapins et des ormeaux, les étendards des chefs gaulois dont les cendres, renfermées dans des urnes de terre cuite et de métal, reposaient à l'ombre des Némèdes.

On croyait que les âmes des morts hantaient ces lieux; et, aux jours des grands dangers, on y accourait pour apaiser ou invoquer leurs mânes protecteurs.

Quand la victoire était venue couronner leurs efforts, les Gaulois couvraient les pierres tombales des hommages de leur reconnaissance. Des richesses, souvent considérables, y étaient entassées pêle-mêle. Les

vaisselles précieuses s'y étalaient avec les vêtements de pourpre et de soie, et les colliers de diamants y mélangeaient leur brillant éclat à celui des lingots d'or et d'argent.

Chose étonnante parmi ces peuples, dont l'insatiable appétit ne rêvait que pillage et le poursuivait à travers tous les obstacles! Dès que les pierres druidiques avaient reçu leur large part du butin de la victoire, cette part devenait tellement sacrée, que personne n'osait y porter une main sacrilège. Toute rapacité s'éteignait — affirme-t-on — dans le cœur des plus pervers, sur le seuil de l'asile inviolable des héros et des dieux.

De même que la nature faisait seule les frais du temple gaulois, ainsi faisait-elle à l'égard des représentations de la divinité. La religion de Teutatès défendait sévèrement la fabrication des peintures et des statues religieuses. Elle ne voulait pas qu'on essayât de donner une forme terrestre aux habitants des plaines éthérées, pas plus qu'elle ne voulait que, sous prétexte de les honorer, on leur construisît d'étroites demeures ici-bas.

N'était-elle pas d'ailleurs, en cela, un écho fidèle de la révélation mosaïque?

Jéhovah, craignant pour son peuple la forte inclination qui le poussait vers les idoles, lui avait formellement défendu de représenter, par des images ou des sculptures, le divin objet de ses adorations. L'immortel législateur Moïse avait même interdit aux Juifs d'élever à Dieu des autels taillés, disant que d'y por-

ter le fer, ce serait les souiller, et préférant pour le service du culte la roche informe et grossière à l'œuvre des hommes (1).

La race japétique des Gaulois avait hérité de cette interdiction primitive, faite aux descendants des patriarches. Elle l'appliquait avec une telle rigueur qu'on ne retrouve, parmi les nombreux débris laissés par l'antiquité païenne, aucune trace de peintures ni de statues de l'époque purement druidique.

Ainsi que nous l'avons dit, la nature seule fournissait aux Gaulois les objets sacrés de leur vénération.

Des pierres brutes ayant quelque apparence de formes humaine ou animale, de vieux troncs d'arbres à la tournure fantastique : tels étaient les simulacres dont la superstition de nos pères s'emparait afin de leur accorder les honneurs de la divinité. Une fois qu'ils étaient intronisés dans leurs temples, les Gaulois les avaient en si grand respect, qu'aucune main ne se hasardait à les toucher, pas même pour les délivrer des envahissements de la mousse ou pour réparer les outrages des ans.

(1) L'origine des statues remonte aux temps les plus reculés, et Lodrenus en attribue l'invention à Saruch, bisaïeul d'Abraham. D'abord, on n'en fit que pour honorer les morts : mais bientôt ce témoignage de respect dégénéra en culte superstitieux, et l'on finit par adorer ce que l'on avait aimé. Témoin le paganisme romain, en particulier, dont le nombre de statues érigées aux dieux, aux déesses et aux héros divinisés, est presque incalculable, tant ce culte favorisait l'égarement de l'esprit et du cœur ! C'est afin d'obvier à cet inconvénient, sérieux pour des peuples encore grossiers et charnels, que Moïse avait porté la défense dont nous parlons.

Toutefois, si les images matérielles manquaient à ce culte grossier, il n'en était pas ainsi des êtres imaginaires qu'aimait à se créer la crédulité publique.

Chaque bois sacré, chaque dolmen, chaque sanctuaire druidique étaient — croyait-on — peuplés de fantômes. C'est là que, au milieu de la nuit, alors que ces lieux sacrés se trouvaient désertés par la foule des humains, s'assemblaient, de tous les coins de la forêt, les génies ténébreux du mal, les nains noirs et les naines blanches, les sylphes et les fées malfaisantes.

Lorsque quelque cérémonie secrète devait se célébrer après que le soleil avait disparu de l'horizon, les ovates allumaient, autour des Némèdes, de grands feux, dont les flammes ardentes faisaient fuir au loin ces esprits turbulents, qui s'y rendaient pour troubler de leurs ébats le repos des mânes des braves. Afin d'ajouter encore à l'horreur de ces lieux sauvages, on fixait aux arbres du voisinage les crânes sanglants des généraux ennemis; et, lorsque le vent venait à tourmenter la forêt, les armures de fer et d'airain, suspendues aux branches, rendaient un effroyable son de batailles.

Tels étaient les temples où Teutatès et ses pareils recevaient les hommages de leurs superstitieux adorateurs.

Plus les événements devenaient menaçants, plus les sanctuaires regorgeaient de suppliants. Aussi, lorsque le bruit de l'invasion des Francs se répandit en Armorique, les forêts sacrées se sillonnèrent de foules nombreuses, les pierres-druidiques se couvrirent de victi-

mes humaines, et le sang des hécatombes ruissela plus abondamment dans les demeures terrestres des dieux. Teutatès vit revenir les beaux jours de son culte, à l'approche des dangers qui fondaient sur son peuple; et, plus d'une fois, les cendres des héros durent tressaillir, aux cris d'alarme que firent entendre, devant les autels de la patrie en péril, les guerriers gaulois venant y évoquer leurs ombres protectrices.

VIII

Mais hâtons-nous de rejoindre les armées en marche du jeune conquérant des Gaules.

Elles avançaient toujours et gagnaient sensiblement du terrain. Le pays des Cénomanes (*le Mans*) fut conquis en un clin d'œil par Regnomer, frère du roi du Cambraisis, que Clovis avait envoyé à l'avant-garde. En même temps, une autre armée, commandée par le farouche Hillo, allait attaquer la ville des Nannètes, l'antique Condiviacum, aujourd'hui *Nantes*. Une résistance opiniâtre accueillit les assiégeants. Un long siège s'ensuivit, durant lequel les troupes de Clovis éprouvèrent des alternatives de succès et de revers.

La fin de la belle saison arrivait, et la ville armoricaine soutenait toujours l'assaut, avec une ardeur que les efforts de l'ennemi ne faisaient que raviver au lieu d'éteindre.

Le druidisme avait mis sur pied toutes ses ressour-

ces, afin de ne pas laisser tomber sous les coups des barbares cette indépendance dont il se montrait si fier, et qui, jusque-là, avait traversé saine et sauve tant d'orages. Des différentes contrées de l'Armorique étaient sorties des légions de défenseurs, jaloux d'accomplir énergiquement leur devoir et de conserver intact leur droit au soleil de la liberté.

A l'ouest de la presqu'île armoricaine se voyait et se voit encore un îlot solitaire, aux roches escarpées.

Il était alors ombragé de bois prophétiques, et s'appelait l'île *Sena*, maintenant l'île de Sain. Son nom est resté célèbre dans les fastes religieux de la Gaule. C'est là qu'avaient établi leur résidence presque aérienne, les prêtresses les plus fameuses de Teutatès et de Koridwen.

On les surnommait les *Neuf Sœurs* de la fée blanche.

Leur nombre, emprunté aux Triades, était sacré : il ne pouvait ni augmenter ni diminuer. Dès que la mort créait un vide dans cette tribu d'immortelles terrestres, le choix d'une autre vierge, élevée à l'ombre du bois prophétique, venait le combler sur-le-champ.

En revêtant les insignes de leur singulière destinée, les druidesses de l'île mystérieuse faisaient le vœu de virginité perpétuelle : c'était, d'ailleurs, le seul exemple de ce genre parmi les prêtresses gauloises. Il était imité des vierges romaines qui conservaient le feu sacré dans le temple de Vesta. Leur mission était analogue à celle que les Vestales remplissaient à Rome ;

car, ainsi que ces dernières, les druidesses devaient entretenir un feu permanent sur l'autel de Koridwen.

Entièrement adonnées à la vie contemplative, elles exerçaient une puissance considérable sur l'opinion publique.

Leurs pressentiments étaient regardés par tous comme des oracles. On croyait même que les éléments leur étaient soumis. D'après les traditions de l'époque, les flots de la mer se soulevaient ou s'apaisaient à leurs prières ; et le feu du ciel ne manquait pas d'éclater quand on les voyait, sur le haut de leur rocher solitaire, abandonner au caprice des vents les longues tresses de leurs cheveux, qui, teints en rouge, ressemblaient à des serpents de flamme.

En apprenant le danger que court la patrie, l'une d'elles, appelée Neliska, sent un mâle courage bouillonner dans ses veines.

Elle se dépouille de son habillement ordinaire et se revêt de ses plus beaux ornements de fête. Elle prend sa blanche tunique, que retient autour de sa taille une ceinture d'or, pare sa tête d'une couronne de verveines cueillies au sixième jour de la lune, et monte sur le pic le plus élevé de l'île.

Puis, se tournant du côté de l'horizon, d'où lui arrivent ces bruits de guerre, elle s'adresse à ses compagnes.

— J'entends mugir dans la plaine le taureau du tumulte, s'écrie-t-elle. Que le flambeau sublime guide mes pas ! Je vais voler vers le chef de la guerre ; je lancerai, au milieu de son camp, un tison sorti du

brasier sacré des autels de Koridwen. Que le feu de Belen s'y allume au feu de ma colère ! Par le brillant Héol ! j'adjure les vents et les flots d'être favorables à mon entreprise !

Ayant ainsi parlé, Neliska recouvre son brillant costume d'une armure en peau de tigre, prend en mains des javelots et un bouclier d'osier, et s'embarque sur un radeau, afin de longer les côtes et de gagner la ville assiégée par l'embouchure de la Loire. Elle entre dans la place à la faveur des ténèbres ; elle y est accueillie avec un indescriptible enthousiasme, comme une apparition échappée au séjour des Immortels.

Sa présence ranime l'ardeur des combattants.

Mais, hélas ! le surlendemain de son arrivée, Neliska tombait sur les remparts, frappée au cœur par une flèche ennemie ; et les Nannètes envoyaient son cadavre à ses compagnes de l'île mystérieuse, qui éclatèrent en sanglots, en recevant la dépouille mortelle de celle qui fut leur sœur.

IX

La fin tragique de la jeune druidesse avait jeté le découragement parmi les assiégés.

Impuissante pendant sa vie à conjurer l'orage déchaîné contre son pays, la vierge de Koridwen le fut encore plus après son glorieux trépas, malgré les apparitions fantastiques que prêtait à ses mânes

l'imagination populaire. L'ombre de Neliska avait beau se montrer sur les brèches pour les défendre, les brèches s'agrandissaient toujours sous les coups répétés des Francs.

C'en était fait de la vieille Armorique, si d'autres vierges consacrées au vrai Dieu n'avaient, celles-là, touché la Providence en faveur de leurs frères dans la détresse.

Du fond des retraites obscures où elles s'immolaient dans un continuel et pur sacrifice, les épouses du Christ répandaient des prières et des larmes pour le salut de ce peuple, qui avait déjà donné à l'Eglise de nombreux et illustres martyrs. Les sanctuaires chrétiens de l'antique Condiviacum et de son territoire regorgeaient de fidèles, venant y implorer avec confiance le Dieu des armées.

Leur espérance ne fut pas trompée. Ce que n'avait pu obtenir le dévouement druidique, le dévouement chrétien l'obtint.

Au rapport de Grégoire de Tours, le Ciel intervint d'une façon merveilleuse. La nuit qui précéda l'assaut général de la citadelle, une lumière éblouissante envahit tout à coup le camp des assiégeants. En même temps un nuage, aux rebords argentés par le reflet de la lune, se déploya dans les airs, et, comme assis sur ce trône aérien, deux personnages apparurent.

Ils étaient revêtus d'un manteau de pourpre, et tenaient à leurs mains une palme sanglante. Leurs poitrines nues portaient des cicatrices, d'où s'élançaient des rayons célestes, et leurs visages resplendis-

saient, encadrés d'une auréole dont l'éclat faisait pâlir les feux nocturnes du firmanent.

C'étaient les saints martyrs Donatien et Rogatien, qui arrivaient au secours de leurs malheureux compatriotes.

Cette vision jeta tellement la terreur parmi les assaillants que le lendemain, à l'aurore, les Nannètes purent voir le camp des Francs désert et leurs armées, comme repoussées par la tempête, se disperser précipitamment au loin, abandonnant leurs tentes remplies de vivres et de butin.

Un jour viendra où ce peuple de l'Armorique (1), qui doit être si fameux par son inébranlable attachement à son roi et à son Dieu, courbera sa fière indépendance sous le sceptre de Clovis et, plus tard, se montrera un intrépide défenseur du trône de France et des autels du Christ. Mais il faut auparavant que ce sceptre se soit incliné lui-même devant la croix. Jusqu'à ce moment, la Providence ne veut pas de ce monarque, encore rebelle à la vérité, pour imposer sa domination à cette terre, prédestinée à devenir le sol privilégié de la vraie foi et du vrai patriotisme : c'est

(1) Ce fut vers cette époque que l'Armorique prit le nom de *Bretagne*. Au ve siècle, des habitants de la Grande-Bretagne, fuyant les armes des Angles et des Saxons, se réfugièrent dans ce pays, et y restèrent pour fortifier la fédération armoricaine, sans cesse en lutte avec les invasions étrangères. De là, la nouvelle appellation donnée à cette contrée occidentale de l'Armorique. Ses chefs prenaient le titre de *Rois*. Le plus ancien prince connu qui l'ait porté est Conan Mériadec, vers la fin du IVe siècle; et le dernier est ce roi breton, Bodick, qui fit sa soumission à Clovis, au commencement du VIe siècle.

pourquoi, devant cette manifestation frappante des décrets d'en-haut, les troupes franques se déterminent à reprendre le chemin de leurs foyers.

Quelques jours après, leurs flots débordés étaient rentrés dans leur lit et remontaient paisiblement vers leur source, en traversant de nouveau les campagnes celtiques.



L'EMPIRE INFERNAL



CHAPITRE VI

L'EMPIRE INFERNAL

I. Les suppôts de Satan : la magicienne des Ardennes. — II. L'antre de Wisinkona : ses évocations. — III. Le complot diabolique. — IV. Réalité et raisons des apparitions fantastiques. — V. Mort étrange d'Ingomer dans les langes du baptême. — V. Naissance de Clodomir : sa guérison miraculeuse. — VII. Les divinités franques : Odin-l'exterminateur et sa Cosmogonie. — VIII. Clovis et le culte des Idoles.

I

Toutefois, Satan frémissait de rage, de voir son empire si fortement ébranlé sur le sol des Gaules. Une reine chrétienne, répandant autour d'elle le parfum de la sainteté; un enfant royal, marqué du sceau de la régénération divine; un monarque puissant, dont les dispositions, de plus en plus bienveillantes pour l'Eglise, montrent qu'il s'approche chaque jour davantage des autels du vrai Dieu; une des premières cours de l'Europe, qui subit

volontiers l'ascendant des ministres de Jésus-Christ et la céleste influence de l'Evangile : voilà plus qu'il n'en faut, pour que l'enfer rugisse de fureur et jure de se venger.

Nous voyons, par nos saints Livres, que Dieu semble parfois laisser le gouvernement des choses de ce monde aux puissances des ténèbres : la preuve en est dans ce qui arriva à un illustre personnage de l'Ancien Testament.

Le démon, jaloux des vertus extraordinaires de Job et surtout de son admirable confiance en Dieu, se présenta un jour devant le Seigneur et lui dit :

— Permettez-moi de tenter cet homme, et vous reconnaîtrez que sa justice n'est pas aussi ferme qu'elle le paraît.

Dieu consentit à cette épreuve; et l'on vit alors toute la malice que peut déployer l'enfer, pour essayer d'ébranler un mortel.

Ainsi déchaîné par la permission du Ciel, le démon s'acharna contre sa victime. Coup sur coup, il frappa l'auguste patriarche dans ses biens et dans sa famille : trésors, troupeaux, maisons, enfants, tout devint en peu de temps, sous ses yeux, la proie du brigandage et des flammes.

Néanmoins, à la vue de ces désastres multipliés, si Job versa des larmes, ce ne furent pas des larmes de colère, mais de résignation.

Frappé enfin lui-même en sa personne d'une maladie horrible, le saint vieillard alla bientôt jusqu'aux portes du tombeau. Assis, épuisé et chancelant, sur

son fumier, le seul bien qui restait de toute son opulence, il essuyait, avec des fragments de vases, les ulcères qui couvraient son corps, pendant que sa méchante épouse vomissait contre lui des injures et des moqueries. Sa bouche, cependant, ne fit entendre aucune plainte. Il maudit, il est vrai, le jour de sa naissance, mais n'en bénit pas moins, dans son immense infortune, Celui qui, après lui avoir tout donné, lui avait tout enlevé.

Lorsque les génies du mal eurent épuisé leurs différents moyens de persécution, ils s'arrêtèrent, étonnés et vaincus, devant cet abîme de patience, de douceur et d'abnégation.

Dieu se manifesta, à son tour, avec toute la fierté que lui inspirait l'éclatante victoire remportée par ce fidèle serviteur; et, en face de ses ennemis confondus, il rendit à Job, au centuple, les avantages que Satan lui avait successivement ravis.

Pareille épreuve était réservée à la foi chrétienne, qui, comme une douce aurore, commençait à poindre dans l'âme du jeune roi des Francs. Cette épreuve, permise par la Providence, ne tarda pas d'ailleurs à éclater, poignante et terrible pour son cœur de père.

Du jour où Clovis avait cédé aux prières de sa pieuse épouse et laissé porter aux fonts sacrés le premier rejeton de sa race, l'enfer s'était ému; dès lors, il avait résolu de s'en prendre au berceau où s'élevait, revêtu de la robe du baptême, l'héritier du trône de France.

A l'époque dont nous parlons, le démon régnait presque en maître sur ces régions, ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le monde était rempli de ses autels, de ses pontifes, et aussi de ses bourreaux. Parmi ces derniers, on doit ranger tout d'abord ceux qui s'adonnaient à la magie et à l'art des maléfices. Ces suppôts humains de l'Esprit du mal n'étaient pas rares sur cette terre, dont le divin Rédempteur n'avait encore pris qu'une possession partielle.

Aussi, Satan n'avait-il pas trop exagéré son langage, lorsque, quatre siècles auparavant, il avait dit au Sauveur, en lui montrant les royaumes d'ici-bas : « Ils sont à moi ; je te les donnerai, si tu tombes à mes pieds et m'adores ! »

Or donc, il existait une magicienne célèbre entre toutes, appelée Wisinkona.

Venue de la Scandinavie sur les pas victorieux des peuplades mêlées aux Francs, elle n'avait point franchi l'immense forêt des Ardennes. Le climat plus tempéré des Gaules et les mœurs moins rudes de ses habitants répugnaient à sa nature sauvage. A la frontière, elle avait trouvé un repaire, dont la sombre terreur était en harmonie avec l'art diabolique qu'elle exerçait. Elle s'y était fixée, et s'y trouvait à l'aise.

De toutes parts on accourait dans son antre, pour la consulter comme un oracle, ou implorer le secours de ses puissants maléfices.

Un certain jour, on vit arriver au seuil de sa redoutable demeure une députation de guerriers francs, auxquels s'étaient joints quelques prêtres d'Odin et

de Teutatès. Pénétrons avec eux, et suivons-les : ce sera le moyen de nous bien renseigner sur leur secrète mission, et sur les lieux étranges où ils viennent la remplir.

II

Sous l'une des collines de la Belgique, qui, du côté de la Germanie, sont comme les premières marches des montagnes des Ardennes, se trouve l'une des curiosités naturelles les plus grandioses : c'est une grotte spacieuse, nommée la grotte de *Han*. Il faut au voyageur près d'une demi-journée de course, pour la visiter dans toute sa longueur et dans ses nombreuses ramifications. L'entrée en est formée par un rocher, dont l'arcature irrégulière, semblable aux plis flottants d'une vaste draperie, livre passage aux eaux presque dormantes d'une rivière qui descend des entrailles de la colline (1).

(1) Depuis une trentaine d'années, grâce aux fouilles et aux déblais pratiqués sous la montagne de Han, une autre ouverture s'offre aux visiteurs, du côté opposé. On pénètre maintenant dans cette grotte immense — la plus belle du monde, dit-on — par le *Trou au Salpêtre*, en sorte que l'entrée primitive est devenue la sortie. A une centaine de mètres au delà de l'entrée actuelle, existe un gouffre insondable dans lequel la Lesse se précipite, de cascade en cascade, après avoir quitté son lit qui serpente à travers le délicieux vallon de *Belvaux*. Depuis le Trou au Salpêtre jusqu'à la Salle du Dôme, la grotte se développe, sur un espace de plusieurs lieues, à travers de nombreuses galeries et salles, toutes différentes les unes des

C'était parmi les profondeurs de cette grotte que Wisinkona avait établi son refuge, et que la députation franque allait la visiter.

Des barques sont amarrées à l'entrée du souterrain ; la caravane y monte et s'enfonce dans l'antre à coups de rames. A peine l'embarcation a-t-elle franchi une certaine distance qu'elle perd de vue la lumière du soleil, et n'est plus éclairée que par les torches de résine, allumées au départ.

Les chauves-souris et les oiseaux de nuit, qui s'envolent des larges crevasses et battent, de leurs noires ailes, les parois de la voûte rocailleuse, semblent habiter seuls ces lieux de ténèbres et de silence.

Après environ un quart d'heure de navigation sur ce nouveau Styx, où les conduit un autre Caron, les visiteurs abordent enfin le séjour de Wisinkona.

Alors, un spectacle vraiment imposant frappe leurs regards.

autres par leurs dimensions et par la disposition plus ou moins bizarre des roches qui en forment les parois, et des cristallisations imitant le marbre et l'albâtre qui en composent l'ornementation.

Parmi les plus favorisées des beautés de la nature, on remarque les galeries du Précipice, des Priapes, du Trophée, et du Styx, ainsi que les salles des Scarabées, des Mamelons, et des Mystérieuses qui comprennent l'Alhambra, le Portique et la Mosquée.

Une fois parvenu, après avoir parcouru la plupart de ces ramifications, à la vaste salle du Dôme, le torrent, au lieu de mugir sous les quartiers de rochers ou au fond des gouffres. se change en une rivière tranquille, sur laquelle il faut naviguer pour gagner la sortie du souterrain et revoir la clarté du jour.

Une salle, de dimension presque carrée, ayant à peu près 150 mètres de côté, occupe cette région souterraine; on lui a donné, depuis, le nom de Salle du Dôme.

Elle offre l'aspect d'un véritable chaos. Ici, ce sont d'énormes blocs de granit, bouleversés et tordus les uns sur les autres, formant un monticule de plus de 60 mètres d'élévation; là, dans le bas-fond, mugit un torrent qui se précipite, en cascades écumantes, des gorges intérieures de la montagne; au-dessus, des draperies de marbre aux dessins variés s'étendent en un gigantesque dais, que semblent supporter, comme des piliers de porphyre, les stalactites qui descendent de la voûte, unissant leurs pointes à celles des stalagmites qui montent du sol.

Des flambeaux brillent de distance en distance; et la lueur vacillante qu'ils projettent fait danser les ombres, retirées dans les anfractuosités ou derrière les colonnes de ce temple infernal.

Sur une espèce de terrasse, formée par un rocher qui surplombe au-dessus du torrent, se montre la magicienne Wisinkona, avec tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté. Revêtue d'une robe bleue étoilée de pierreries, elle est ceinte d'un baudrier, auquel est suspendue une poche remplie d'instruments magiques. Une toison de laine noire s'enroule autour de son front que surmonte, en forme de panache, un bouquet de fleurs de genêts, cueillies par les nécromanciens, suivant l'usage, en Neustrie. Ses longs cheveux flottent en désordre sur ses épaules demi-

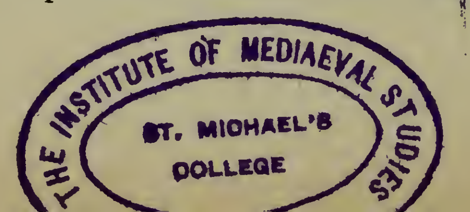
nues; à son doigt brille l'anneau merveilleux; elle tient d'une main la coupe aux philtres, et de l'autre, la baguette enchanteresse.

Au moment où la députation franco-gauloise l'aborde, la magicienne apparaît dans la plus complète immobilité, étendant sa baguette au-dessus d'une chaudière, de laquelle s'élèvent des nuages de vapeur. Avertie de l'arrivée de ses nouveaux clients, et surtout de l'importante affaire dont ils venaient lui confier la solution, elle préludait ainsi à ses opérations magiques.

D'un regard scrutateur qui roule, sombre et farouche, dans l'orbite de ses yeux démesurément ouverts, elle suit, à travers les spirales de l'ardente fumée, les évolutions diverses que font les plantes sacrées bouillonnant parmi ce liquide enflammé, où sont entassés pêle-mêle le sélage appelé herbe d'or, la jusquiasme, le samolus, la verveine, la primevère et le trèfle. De temps à autre, elle y plonge l'extrémité de sa baguette, en décrivant des signes cabalistiques.

Dès que la flamme s'est éteinte sous la chaudière, et que les dernières fumées du mystérieux mélange se sont évanouies en léchant la voûte de la grotte, Wisinkona donne un signal. Au même instant, toutes les torches s'éteignent, et d'épaisses ténèbres enveloppent les spectateurs.

Seule, la magicienne, debout sur son rocher, se distingue à la vague lueur que répandent encore les quelques tisons du brasier sacré. Elle étend les bras, tournoie plusieurs fois sur elle-même, comme un tour-



billon de poussière soulevée par le vent, et lance dans toutes les directions un cri d'appel.

Les échos endormis du souterrain se réveillent et répondent à cette voix connue, qui se répercute de profondeurs en profondeurs.

Aussitôt, de sauvages clameurs se font entendre : des hurlements sinistres, des frôlements d'ailes et d'écailles retentissent de tous côtés à la fois. Ce bruit, d'abord lointain, se rapproche et bientôt envahit l'immensité de la caverne.

Quand Wisinkona voit que ses évocations ont produit le résultat désiré, elle donne un nouveau signal.

En un clin d'œil, les torches se rallument, et les spectateurs peuvent contempler le monde horrible que vient de créer sa puissance diabolique. A la faveur de ces lumières sépulcrales, ils voient errer des ombres gigantesques à forme humaine, enveloppées de suaires, des dragons ailés qui voltigent le long des voûtes, des cérastres impurs qui s'enlacent en mouvements désordonnés autour des stalactites, des légions de spectres et de fantômes qui sillonnent en tous sens cet affreux séjour, depuis les bords du gouffre jusqu'au faîte des pentes du monticule souterrain.

Pendant ce temps, que fait Wisinkona ?

Semblable à un dompteur habile, elle fascine du regard et du geste cette tourbe fantastique, et la repousse du roc solitaire où elle se tient, environnée des vapeurs odorantes des plantes sacrées.

III

Lorsque Wisinkona a donné à ses visiteurs des preuves si manifestes de son prodigieux pouvoir, elle leur fait signe d'approcher.

Les voyageurs descendent de leurs barques, et s'avancent en tremblant à travers ce monde féerique, accouru d'outre-tombe.

— Le moment est venu d'agir ! s'écrie alors la magicienne.

Ce disant, elle se met à conjurer les apparitions. Elle élève la voix, et cette foule turbulente devient immobile et comme pétrifiée par ses injonctions souveraines. Aussitôt que le silence est complètement rétabli dans ce séjour du tumulte, Wisinkona, se tournant vers l'ambassade, dit d'un ton solennel :

— Mortels ! la triple science me montre à découvert les complots de l'abîme. Mais, grâces en soient rendues aux Dieux immortels ! elle me fournit aussi le moyen d'en détourner le péril... Un enfant m'apparaît sur les marches d'un trône, autour duquel je vois se ranger un grand peuple. Mes yeux le distinguent, revêtu d'une robe blanche que lui a donnée un vieillard. Sur son front est empreint, en caractères ineffaçables, un signe d'infamie : la croix des esclaves ! Ce signe, nous ne pouvons l'enlever, soit ! mais nous

pouvons enlever de ce monde celui qui le porte... Allons ! génies de l'air ! accourez tous à mon aide ! C'est votre empire, que cet enfant vient renverser. Le destin est à nos ordres : que le destin lui soit contraire, et qu'il soit favorable à notre vengeance !

En proférant ces menaçantes paroles, la magicienne tire de la poche de son baudrier un mannequin en cire et un stylet.

Exposée à la chaleur du brasier, sur lequel elle jette quelques tiges de mandragore et de belladone, la figurine se ramollit et prend, entre ses mains, la forme qu'elle désire. Quand Wisinkona croit la ressemblance d'Ingomer suffisamment réussie, elle la montre aux officiers francs, et leur demande ce qu'ils souhaitent pour la personne ainsi représentée :

— La mort ! s'écrient-ils tous à la fois.

— La mort ! redisent les fantômes en chœur.

— La mort ! répètent les échos prolongés de la caverne.

— Evoquons donc, reprend la magicienne, le sombre génie du trépas ! et que, sur-le-champ, le berceau de l'enfant royal de Soissons devienne pour lui un tombeau !

Elle plonge alors, par trois fois, le mannequin dans la chaudière aux herbes magiques.

Après chaque immersion, elle enfonce son stylet dans le simulacre, sur le front duquel elle avait auparavant pris soin de poser un diadème, afin de parfaire la ressemblance. Le premier coup lui est porté au ventre, le second à la tête; au troisième coup, le poignard

est dirigé vers le cœur, où il pénètre jusqu'au manche.

La sorcière contemple son opération d'un œil satisfait, pendant que sa bouche essaie un sourire de moquerie. Dès qu'elle a retiré le stylet de la poitrine du mannequin, des bouillons de sang jaillissent par la plaie béante. Wisinkona recueille ce sang dans le creux de ses mains; puis, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, elle en asperge son antre :

— Ainsi périsse l'ennemi de nos Dieux ! vocifère-t-elle avec un frémissement de rage.

Des hourrahs frénétiques, s'élevant de toutes les parties de la caverne, répondent à cette sinistre prédiction.

Après une longue pause, durant laquelle les regards anxieux de la magicienne semblent plongés dans le lointain, comme pour découvrir ce qui s'y passe en ce moment, elle reprend :

— Allez, mortels, allez ! La délivrance est accomplie. Le cruel destin à fait son œuvre. Gardez-en le secret dans votre cœur, et souvenez-vous à jamais de la puissance de Wisinkona !

En même temps, la magicienne conjure les ombres, qu'elle avait évoquées, de regagner leurs sombres demeures; ensuite, elle disparaît elle-même derrière la draperie de marbre, qui forme le fond de sa grotte. Les visiteurs remontent dans les barques. Terrifiés par ce qu'ils viennent de voir et d'entendre, mais aussi ravis du succès de leur démarche, ils reprennent

aussitôt et en silence le chemin qui reconduit à l'entrée du souterrain.

IV

On trouvera peut-être incroyable la scène que nous venons de décrire.

Cependant, cette fantasmagorie diabolique, ces apparitions de spectres d'hommes et d'animaux dans la grotte de Han n'ont rien d'anormal, vu l'époque où elles se produisaient. « L'histoire, dit à ce sujet un grave auteur, ne constate pas seulement le fait des évocations, elle en montre partout la liaison intime avec l'idolâtrie. De même que, historiquement, la Révélation est accompagnée de prophéties et de miracles, de même le paganisme est inséparable de la magie. Sans doute, l'histoire sait des cas, dans l'antiquité et les temps modernes, où l'évocation des fantômes paraît à la saine raison une jonglerie et à la jurisprudence une fourberie; cependant, il est difficile de croire qu'une chose aussi universelle ne repose que sur les artifices de quelques jongleurs. Il faut qu'un phénomène aussi général ait une cause suffisante, et rien n'est plus raisonnable que de juger ce fait au point de vue auquel s'est placée la morale pour étudier la magie (1). »

(1) Dictionnaire encyclopédique de Goschler — Article : *Magie.*

La croyance générale, en effet, a toujours attribué ce pouvoir mystérieux et occulte à une alliance formelle de l'homme avec les puissances diaboliques.

L'Ancien Testament ne nie pas, mais affirme les créations fantastiques, dues aux magiciens de la cour de Pharaon, ainsi que l'évocation de l'ombre de Samuel faite par la pythonisse d'Endor devant Saül, avant la bataille de Gelboé. Aussi, Moïse défend-il à son peuple, sous les peines les plus sévères, tout ce qui touche de près ou de loin à ces opérations infernales.

Le Sauveur lui-même ne contestait pas la réalité ni, à plus forte raison, la possibilité de ces apparitions, lorsqu'on s'en servait contre lui. Une nuit que les Apôtres pêchaient au lac de Tibériade, Jésus vient à eux sur les flots courroucés. Ils le prennent pour un spectre, et s'en effraient : « Ne craignez rien, leur dit-il. Ce n'est pas un fantôme qui vous parle, c'est moi-même ! » Dans une autre circonstance, il s'efforce de vaincre leurs doutes sur sa résurrection : « Je ne suis pas un esprit, ainsi que vous le croyez ; car — ajoute-t-il — un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai (1). »

Remarquons-le en passant, d'après ces affirmations divines, on peut constater aussi la véritable nature des corps fantastiques : ce ne sont que des apparences, des formes, et non des êtres composés d'éléments réellement matériels.

Les anciens docteurs de l'Eglise ne révoquaient pas

(1) Evangile de S. Mathieu, XIX, 26; S. Luc, XXIV, 37.

en doute le fait des apparitions, évoquées ou conjurées par les païens ; seulement, ils les ramenaient à une origine surnaturelle, et les attribuaient la plupart du temps à des manœuvres sataniques (1).

Toutefois, depuis l'établissement du christianisme, cette puissance extérieure et visible du démon a considérablement diminué. Les possédés, si nombreux jadis, même autour du Sauveur, les créations fantastiques et les maléfices de toutes sortes, ont presque complètement disparu des contrées civilisées par l'Evangile.

D'où vient donc ce changement ?

Faut-il l'attribuer à Satan, qui aurait modifié librement sa tactique pour maintenir son empire en s'effaçant, ou bien à Dieu, qui ne permet plus aussi facilement ces manifestations malfaisantes et séductrices ?

Raisonnons un peu, et nous reconnaîtrons évidemment là une intervention divine.

Avant que la terre fût illuminée par la foi, avant que la Providence se fut révélée ici-bas d'une manière si frappante, ces manifestations diaboliques pouvaient avoir l'avantage de donner à ce monde, enfoncé dans la matière et les sens, des preuves convaincantes d'un monde supérieur, impalpable et invisible. Ces superstitions, profondément ancrées dans les esprits, entretenaient en eux la croyance à l'immortalité de l'âme et à l'existence d'êtres surnaturels, plus puissants que les hommes. Cette foi populaire, basée sur des faits réels,

(1) Tertullien : *De l'Ame*, chapitre 57.

était comme la lampe que l'on place sur un monceau de décombres ou au bord d'un abîme, pour avertir les passants du danger caché dans les ténèbres. Mais, devant la sublime clarté projetée par l'Evangile, ce fanal presque éteint devenait inutile : aussi, Dieu l'a-t-il, sinon brisé, du moins singulièrement affaibli.

Voilà pourquoi, partout où la Révélation chrétienne porte ses lumières et ses espérances, les ombres s'enfuient, et avec elles l'Ange du mal et ses suppôts.

Cet amoindrissement de l'empire extérieur du démon, nos missionnaires le constatent, s'augmentant à chaque pas qu'ils font faire à la vérité divine et à la grâce, parmi les régions encore ensevelies dans le paganisme. Plus la croix du Sauveur se déploie, plus les étendards de Satan se cachent ; plus Jésus-Christ gagne du terrain, plus son infernal ennemi en perd ; plus les onctions saintes de l'Eglise marquent d'élus pour le ciel, plus les honteux stigmates du démon disparaissent de la face de la terre.

Telles sont les raisons qui expliquent suffisamment la rareté, à notre époque, de ces phénomènes surprenants dont nous avons parlé.

Néanmoins, en admettant, comme nous l'avons fait, la réalité de leur production, il faut bien se garder de tomber dans une erreur assez commune. Cette erreur consiste à attribuer à l'homme le pouvoir de contracter un pacte avec les puissances diaboliques, de façon à les contraindre à lui obéir. Non ! dans ce commerce criminel, Satan ne peut jamais être le valet, ni l'homme le maître.

Cela découle nécessairement de leurs natures, dont l'une est fort supérieure à l'autre, sans parler du degré de leur perversité respective.

Ce n'est donc pas une conjuration proprement dite que l'homme adresse au démon, mais seulement une *invocation*. Le pouvoir de *conjurer* est réservé à Dieu seul, et à ceux auxquels il le transmet. Si, par permission divine, Satan se livre à l'homme pour des œuvres néfastes, c'est librement qu'il le fait, et non par nécessité, quel que soit le pacte intervenu. Celui qui fut « homicide dès le commencement » n'est déjà que trop enclin à nuire, et il suffit qu'il soit appelé par des artifices sympathiques pour prêter volontiers, là où Dieu le permet, le concours de sa puissance malfaisante.

Tel était le cas qui se présentait alors dans l'antre de Wisinkona : cas d'autant plus vraisemblable, en ce lieu et à cette époque, que l'art de la magie était surtout en honneur, comme l'affirme l'histoire, chez les peuplades originaires de la Germanie. Parmi les nombreux genres de maléfices usités, le mannequin enchanté jouait toujours un grand rôle dans les exécutions de la vengeance. On lui introduisait, en guise de cœur, une outre pleine de sang ; quand le stylet venait à la percer du premier coup, c'était signe de mort. On était persuadé que ce qui s'accomplissait sur le simulacre avait son contre-coup fatal sur la personne même, et, grâce au concours du démon, l'événement ne confirmait que trop souvent cette superstitieuse croyance.

V

Tandis que ces choses extraordinaires se passaient, par-delà les Ardennes, au fond de la grotte de Han, une scène tragique mettait en émotion le palais royal de Soissons.

Ingomer reposait tranquillement dans son berceau. Clotilde veillait auprès de lui, contemplant de ses yeux ravis les charmes enfantins de cet ange de la terre, que lui avait donné le ciel.

Tout-à-coup, un cri de douleur s'échappe de la poitrine de l'enfant... Quelques instants après, Ingomer rendait à Dieu son âme innocente et pure, pendant que sa mère navrée le couvrait de ses baisers et l'inondait de ses pleurs.

Clovis accourt au bruit de cette accablante nouvelle. Il fond en larmes devant cette couche, où n'était plus étendu qu'un cadavre. Un profond désespoir le saisit. Les flots d'une amère tristesse arrêtent la parole sur ses lèvres, frémissantes d'une sourde fureur. Quand ils se sont assez écoulés pour permettre à son cœur de se dégager de la poignante émotion qui l'oppresse :

— Tu le vois ! s'écrie-t-il en s'adressant à son épouse, tu le vois ! mes pressentiments ne m'avaient pas trompé : les Dieux sont irrités contre nous. D'ail-

leurs, n'ai-je pas aperçu en songe ce qui nous arrive aujourd'hui ? J'ai vu le firmament tout en feu ; j'ai vu un éclat de foudre tomber sur ce berceau, où reposaient mes plus chères espérances. Oui, oui ! c'est l'eau du baptême des chrétiens qui a tué mon fils !

Clotilde, que cette violente explosion arrache soudain à sa silencieuse douleur, répond avec l'accent de la résignation :

— O mon noble époux, ce n'est pas un malheur, de voir partir pour les régions de l'éternel bonheur les prémices de notre tendre union. Nous avons, au contraire, à remercier le Tout-Puissant d'avoir appelé notre enfant à la gloire de son royaume. Car ceux qui meurent ainsi, revêtus de la robe blanche du baptême, Dieu les nourrit de ses regards dans son paradis.

— Que me parles-tu de la puissance de ton Dieu ? Il n'a pas même eu, de son vivant, celle de se détacher du gibet infâme où ses bourreaux l'avaient suspendu afin de le faire mourir.

— O roi, vous ne savez donc pas — comme il l'a affirmé après sa résurrection — qu'il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ?

— Clotilde, ton Christ n'est pas même de la race illustre des dieux. Les divinités qui ont produit tout ce qui existe, ce sont les miennes. Laisse donc là le culte du Crucifié galiléen, et adore avec nous le grand Odin, et les génies célestes qui forment son cortège au séjour des Immortels.

— Il n'y a pas d'autre dieu que le Dieu des chrétiens, reprend la reine. Tous les vôtres sont des men-

songes : lui seul est le Dieu vivant et éternel, qui a tout créé et gouverne toutes les créatures, depuis le grain de poussière que nous foulons aux pieds, jusqu'aux globes de feu qui roulent sur nos têtes. Les autres dieux ont été fabriqués par l'imagination des hommes, et n'ont de réalité que dans leur cerveau malade. Ce sont des chimères, et non des êtres vivants. Jamais aucun mortel ne les a vus : on ne peut pas voir, d'ailleurs, ce qui n'existe pas. Le nôtre, tout invisible qu'il est de sa nature, a cependant daigné se montrer aux hommes. On l'a vu sur cette terre, il n'y a pas encore cinq siècles. Il y a opéré, en présence de multitudes émerveillées, une foule de prodiges, afin de prouver sa céleste origine. Il s'est ressuscité lui-même, et apparut après sa mort à un grand nombre de témoins, qui ont ensuite donné leur sang et leur vie pour affirmer sa divinité.

Au fur et à mesure que Clotilde laissait déborder de son âme ces sentiments d'une conviction ardente, Clovis devenait de plus en plus pensif.

— Un jour, ô mon noble époux, continue-t-elle, vos yeux, je l'espère, seront dessillés, et vous contemplerez dans tout son éclat la lumière divine que vous refusez si obstinément, en ce moment même où Dieu vous parle par l'événement qui attriste nos cœurs. Vous reconnaîtrez alors le Dieu véritable, qui frappe dans sa justice afin de consoler dans sa miséricorde ; et vous estimerez comme moi que, pour un disciple du Christ, mourir est un gain, et le plus précieux !

C'est ainsi que la pieuse reine profita de cette dou-

loureuse circonstance, pour élever l'esprit du roi franc vers les hauteurs où règne, rayonnante d'espoir, la vérité éternelle.

La fausseté des idoles, la vanité de la vie présente, l'importance de la vie future, la divinité de la religion chrétienne et de son Auteur, la certitude de ses dogmes, la sublime beauté de sa morale, la grandeur de sa mission en ce monde, les félicités inénarrables qu'elle promet aux hommes en l'autre, les consolations qu'elle procure au milieu des larmes qu'il nous faut parfois verser ici-bas, et les espérances qu'elle fait luire derrière les portes du tombeau : tels étaient les thèmes favoris de son apostolat auprès de son royal époux, chaque fois que les circonstances s'y prêtaient.

Cependant, malgré ce déploiement de zèle, le barbare couronné restait toujours attaché à ses grossières superstitions. Parfois il élevait la voix, afin de les défendre énergiquement ; le plus souvent, pour toute réponse aux paroles de son épouse, il secouait la tête en signe d'incrédulité.

Mais Clotilde n'en continuait pas moins de remplir son apostolique mission.

Si ces semences de foi pénétraient quelque peu jusqu'au cœur de Clovis pour y déposer les germes d'une conversion future, nul ne pouvait le dire, pas même celle qui les arrosait fréquemment de ses larmes, répandues en secret au pied des saints autels.

VI

Quelque temps après la mort d'Ingomer, Clotilde mit au monde un second fils.

Cette fois encore, l'épouse chrétienne triompha, non sans difficulté, des résistances de l'époux païen, et l'enfant reçut le sacrement qui rend héritier du paradis. On lui donna le nom de Clodomir. Mais, de même que l'enfer s'était déchaîné contre Ingomer au berceau, ainsi tenta-t-il de faire contre Clodomir, à peine revêtu de la robe baptismale.

Le nouveau-né tomba malade ; le mal fit des progrès rapides, et bientôt l'enfant fut à toute extrémité.

Certains courtisans revinrent à la charge, pour convaincre enfin le roi que les divinités étaient de plus en plus irritées. Clovis, épouvanté de ce qu'il croyait un effet de la colère céleste, aborda son épouse et lui dit :

— Cela doit être ainsi ; il en sera de ce fils comme de l'autre. Ne te le disais-je pas ? L'eau du baptême des chrétiens nous est fatale ! Oui, elle n'est bonne qu'à nous enlever les enfants que nous recevons de la libéralité des dieux.

— Roi ! répliqua Clotilde avec assurance, j'ai la ferme confiance que le Seigneur de toutes choses exaucera ma prière. Restez ici auprès de l'enfant. Moi, j'irai me jeter aux pieds de Celui de qui tout

dépend, la vie comme la mort. Nous verrons ensuite qui l'emportera, de vos dieux, que vous prétendez si fortement irrités contre nous, ou de mon Dieu, que je sais le plus tendre et le plus puissant des pères.

Un instant après, Clotilde était dans son oratoire, et faisait monter vers le ciel cette touchante supplication :

— Seigneur, Dieu éternel ! venez au secours de votre humble servante. Vous connaissez la malice des ennemis de votre adorable Fils. Ils n'ont que trop profité du coup qui nous a ravi notre premier-né, pour éloigner de l'esprit du roi le flambeau de la vérité. Si ce nouveau-né meurt, ils profiteront de cette terrible épreuve pour l'éteindre tout à fait. Déjouez donc, ô mon Dieu, leur complot satanique, et que le démon mis en œuvre afin de le faire réussir, s'enfuie d'auprès de ce berceau où repose l'avenir chrétien de tout un peuple ! Que les puissances des ténèbres reculent, vaincues, devant la force de votre droite ! Rendez la santé à mon enfant, qui est aussi le vôtre. Seigneur tout-puissant ! je vous le demande pour la paix de votre Eglise et pour l'honneur des saints autels, devant lesquels j'espère voir un jour mon noble époux fléchir les genoux, en signe de l'adoration due à vous seul, ô mon Maître ! ô mon Dieu !

Au moment où la reine priait ainsi, la magicienne des grottes de Han évoquait de nouveau les puissances infernales : du fond de son antre, Wisinkona déployait, contre le royal enfant de Soissons, toutes les ressources de son art malfaisant.

Mais, cette fois, ce fut en vain.

La prière d'une pieuse mère se trouva plus forte que la malice des démons ajoutée à celle des hommes. Lorsque Clotilde revint vers la couche de son fils, l'état de Clodomir s'était totalement transformé. Sa physionomie ne respirait plus la souffrance ; l'enfant semblait sourire, et le mal avait complètement disparu.

Etonné de ce merveilleux changement, Clovis ne put s'empêcher de reconnaître, dans le secret de son âme, la puissance du Dieu que venait d'invoquer son épouse.

Dans ce duel, où avait été si inopinément engagé l'honneur de ses dieux et du Dieu des chrétiens, il ne put pas ne pas discerner de quel côté se trouvait la vérité, en considérant de quel côté était restée la victoire. Il en fit même l'aveu à Clotilde ; c'est pourquoi celle-ci répliqua aussitôt :

— Puisque vous reconnaissez la puissance et la bonté de mon Dieu, jurez-moi que vous ne mettrez plus d'opposition à ce que les enfants, qui naîtront de nous, reçoivent le baptême.

— Je le jure, ô mon épouse bien-aimée ! repartit vivement le roi. Puisque ton Dieu entend si volontiers tes demandes, je te donne pleins pouvoirs pour faire de nos enfants ce qu'il te plaira.

Depuis ce mémorable événement, Clotilde ne laissa échapper aucune occasion de développer ce nouveau germe de foi, qu'elle venait de semer dans le cœur du roi des Francs.

Elle fit part à Geneviève de Nanterre de ses desseins

pour hâter le triomphe de l'Evangile parmi ses sujets. Elle en fit la confidente intime de ses luttes à la cour, de ses craintes et de ses espérances. Elle manda fréquemment à Soissons l'héroïne de Lutèce, afin de s'entretenir avec elle et de s'édifier au spectacle de ses vertus éminentes. Elle la faisait asseoir à côté d'elle — disent les chroniques de l'époque — et accomplissait, en sa compagnie, beaucoup d'œuvres de pénitence et de charité. Que de fois l'on put contempler, réunis dans l'effusion d'une commune prière, ces deux anges de la terre, faisant ensemble une sainte violence au ciel pour la conversion du roi et du royaume des Francs !

Principius, évêque de Soissons, et son frère Rémy, évêque de Reims, entrèrent dans cette pieuse conjuration. Ils ne cessaient, par leurs exhortations, d'attiser le zèle que les deux apôtres déployaient autour du trône, où elles désiraient si ardemment voir monter le christianisme, en la personne du jeune et vaillant monarque des Gaules.

De son côté, Clovis était rempli d'admiration pour Geneviève, et de vénération pour les pontifes dont la reine de France et la bergère de Nanterre se montraient les si ferventes auxiliaires.

Mais hélas ! là se bornaient ses progrès vers la foi.

Malgré les pressantes sollicitations de son épouse, il ne voulait pas aller plus avant dans le chemin de la vérité. La nature résistait toujours ; et la grâce ne pouvait parvenir à se frayer un passage victorieux à travers les épaisses ténèbres, qu'avaient accumulées,

autour de son esprit les superstitions d'un barbare et complaisant paganisme.

Afin de mieux comprendre les difficultés que l'Evangile avait à surmonter alors, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur la religion en honneur chez les peuplades franques.

VII

La religion des Francs, apportée de la Germanie et de la Scandinavie, avait, en beaucoup de points, des rapports frappants avec la religion des Gaulois. Cette ressemblance accuse une même origine ; comme aussi, dans ce culte plus primitif et moins idéalisé par le génie druidique, on retrouve des traces incontestables de la révélation mosaïque (1).

Woden ou *Odin* était le dieu suprême : c'était à lui que remontait, comme à sa source connue, la généalogie des divinités franques.

Avant Odin et au-dessus de lui, il existait bien un autre principe divin ; mais, reléguée dans les profondeurs de l'infini, la lumière de son existence n'était

(1) Grégoire de Tours dépeint ainsi le culte qu'apportaient les Francs : « Cette race, dit-il, paraît s'être toujours adonnée à des pratiques fanatiques. Ne connaissant pas le vrai Dieu, elle avait la coutume de prêter des formes aux génies des forêts et des eaux, des oiseaux et autres animaux, et même des éléments ; de leur offrir des sacrifices et de leur accorder les honneurs de la divinité. »

pas encore parvenue jusqu'au monde terrestre, ainsi qu'il en est — disent les astronomes — de certaines étoiles perdues parmi les abîmes du firmament.

On ignorait le nom de cet Être premier et éternel. Il était même défendu de le rechercher : l'appellation seule de *All-Fader* (Père de tout) suffisait à lui assigner une place distinctive, au sein de l'Olympe scandinave. C'est pourquoi les Francs n'avaient pour ce dieu inconnu aucun culte ; ils se contentaient d'adresser leurs hommages au dieu inférieur qui avait été, selon eux, le principal organisateur du monde, et qui personnifiait à leurs yeux la Providence.

Odin avait trois manières d'être, suivant les phases qu'il traversait dans ses opérations divines : c'était le Haut, l'Egal, et le Troisième.

C'était sans doute pour répondre à cette triple manifestation de l'Être suprême, que les Francs plaçaient : en haut, le séjour des dieux, sous le chêne d'Idrasil qui ombrageait l'univers : en bas, la résidence d'Hella, la déesse de la mort : et au centre, la terre, ayant pour pivot l'arbre Irmin, colonne du monde.

Dès qu'Odin eut fait d'un frêne et d'une aulne le premier homme et la première femme, deux fils lui naquirent : ce furent Balder et Honer. L'un fut la personnification de la bonté, et l'autre, de la cruauté. Un jour, Honer devenu aveugle saisit une branche de gui — plante sacrée chez les Gaulois et maudite chez les Germains — et en tua son frère Balder.

Qui ne reconnaît ici l'histoire de Caïn et d'Abel ?

Odin avait sa résidence habituelle au milieu de la constellation de la Grande-Ourse. C'est de là, comme d'un char royal — appelé encore le chariot de David — qu'il tenait en ses mains les rênes de l'univers et le gouvernait à son gré.

A la suite d'Odin venaient Donar, le fabricant de la foudre qui lance des éclairs parmi les nuages, et Zio, celui dont le glaive flamboyant lance des éclairs dans les combats.

Telles étaient les trois principales divinités de la religion scandinave.

Quant à sa cosmogonie, elle était très compliquée. Voici cependant, en abrégé, comment elle expliquait l'origine du monde visible :

Dès le principe, le géant Ymer fut tué par les trois fils de Bore : Odin, Vhili et Wehe. Odin extermina ensuite ses frères et resta seul maître sur le théâtre de la création; de là, son surnom d'*exterminateur*. Il utilisa ainsi les dépouilles du géant Ymer : de sa chair, il forma la terre; de son sang, la mer; et de son crâne, les cieux.

Toutefois, le soleil ne savait pas encore où était son palais, la lune ignorait la carrière qu'elle avait à fournir, et les étoiles ne connaissaient point la place qu'elles devaient occuper à travers l'immensité de l'espace.

Ce fut alors que sortit des profondeurs de l'infini un autre géant, nommé Nerw, qui fut le père de la Nuit.

La Nuit, mariée au fils du frère d'Odin, enfanta le

Jour. Le Jour et la Nuit furent placés par Odin dans le crâne du géant Ymer, c'est-à-dire dans les cieux, chacun sur un char conduit par un cheval. Le cheval qui traînait le char de la Nuit s'appelait Rimfax, ou crinière gelée; le cheval qui traînait le char du Jour s'appelait Kimfax, ou crinière lumineuse. Chaque coursier portait, attachée à ses flancs, une outre pleine d'air ; et c'était de leurs sueurs, mélangées aux premiers rayons de l'aurore, que sortait la rosée du matin.

D'après les traditions scandinaves, l'arc-en-ciel n'était autre chose qu'un pont immense, reliant le globe terrestre au firmament. Ce pont aux trois couleurs principales existait toujours, mais n'apparaissait aux regards des mortels que lorsque Kimfax inondait l'atmosphère des vapeurs humides, qu'il tirait de son outre, en secouant sa crinière lumineuse.

Arrêtons-nous : car c'en est assez de toutes ces absurdités, rêvées par des imaginations en délire.

On voit par là quels obstacles avait à vaincre le christianisme, pour compléter ses triomphes dans les Gaules par la conquête du peuple et du roi livrés à de pareilles superstitions.

VIII

Néanmoins, à certains moments, Clovis se sentait fortement ébranlé dans son attachement aux idoles.

La miraculeuse guérison de son fils Clodomir, et le parfum de vertu que répandent autour de lui les disciples de Jésus-Christ, le charment et le captivent. S'il n'écoutait que les instincts chevaleresques de son cœur, il céderait peut-être à la voix de la grâce, dont il éprouve intimement les mystérieuses et puissantes excitations. Mais, s'il est époux et père, il est et il se considère, par-dessus tout, comme le chef d'une nation en travail d'un grand avenir. Or, comment garder sur sa tête la couronne royale, s'il renonce publiquement à l'antique religion de ses pères et de ses sujets ? Comment ne pas déchoir du trône, s'il en descend pour tomber aux pieds du Dieu des chrétiens et n'adorer désormais que lui seul ?

Ces considérations, spécieuses au point de vue politique, entravent sa marche vers le salut et arrêtent son généreux essor.

Clotilde le sait et en gémit.

Un seul moyen lui reste à essayer, afin de faire disparaître cette barrière, qui retient le captif de l'erreur loin de la vérité : c'est de provoquer l'ennemi qui aime les ténèbres à se montrer au plein jour, c'est de l'attirer sur un champ de bataille où la foi chrétienne pourra le terrasser manifestement, avec les armes pacifiques dont elle dispose. Voilà pourquoi Clotilde conseille au roi de convoquer en assemblée solennelle les principaux seigneurs de sa cour, et de délibérer avec eux sur le choix d'un culte national.

Clovis se range volontiers à ce sage avis.

A quelque temps de là, il le mettait à exécution

et réunissait autour de lui son grand conseil de guerre.

Suivons-le donc à ces assises mémorables, où vont être débattues, avec une ardeur facile à comprendre, les destinées religieuses du royaume des Francs.



LE CONCILE DES RELIGIONS



CHAPITRE VII

LE CONCILE DES RELIGIONS

1. Les assises solennelles : Discours du Romain Ulpius en faveur de Jupiter. — II. Discours du Scandinave Aldaric en faveur d'Odin. — III. Discours du Gaulois Valdrade en faveur de Teutatès. — IV. Discours de l'Asiatique Gomer en faveur des divinités aryennes. — V. Discours de Clotilde : apologie du christianisme. — VI. Réfutation des fausses religions. — VII. La fête druidique du Père-feu. — VIII. L'hymne à l'immortalité. — IX. Signification mystique de cette fête païenne.

I

On était alors en janvier, appelé par les Francs le mois des *Loups furieux*. Dans la salle d'honneur du palais de Soissons, s'élevait un trône d'ébène incrusté de plaques d'ivoire, au-dessus duquel flottait, en forme de dais, un trophée d'étendards. Sur ce trône étaient assis Clovis et Clotilde, tous les deux revêtus des insignes de la royauté.

Les principaux seigneurs de la cour, et même du royaume, avaient pris place dans l'enceinte réservée au Grand Conseil.

Le monarque se lève et prend la parole.

— Mes seigneurs, dit-il, le moment est venu, pour moi et pour ma nation, de faire un choix important. Les peuples conquis par nos armes ne reconnaissent qu'une autorité souveraine sur la terre : il est désirable qu'ils ne reconnaissent également qu'une seule autorité divine dans les cieux. Diverses religions se partagent la multitude de mes sujets. Laquelle devons-nous choisir pour notre culte national ? Laquelle deviendra ainsi le signe sacré de notre ralliement ? Chacun ici a le droit de parler. Que chacun donc expose, en toute liberté, les avantages du culte qu'il préfère dans l'intérêt de la nation, afin que, puisant à la même source les résolutions généreuses, nous puissions désormais marcher avec confiance vers l'avenir !

Ce discours inattendu soulève une vive émotion parmi l'assistance. On s'interroge du regard ; on semble se demander qui va, le premier, se jeter dans la lice et commencer le feu de la bataille oratoire.

Alors un vieillard, portant la longue tunique romaine nommée *talaris*, s'approche de l'estrade royale.

Il incline devant l'auguste couple sa tête blanchie par les ans.

— O Roi, s'écrie-t-il, vous voulez un autel unique pour le culte de la patrie. A un grand peuple il en faut un qui soit illustre. Or, quel autel est plus illustre que celui de notre grand Jupiter, dont le seul froncement des sourcils ébranle le ciel tout entier ?

« Voyez ce que ce Père des dieux a fait pour l'élévation des nations qui l'ont adoré.

« Quels peuples ont laissé dans le monde des traces de gloire pareilles à celles des peuples de la Grèce et de l'Italie ? Athènes et Rome, tant qu'elles ont honoré, comme elles le devaient, le grand Jupiter, n'ont-elles pas vu descendre sur elles, des hauteurs de l'Olympe, le fleuve toujours croissant des prospérités terrestres ?

« Oui, les divinités de Numa ont mis aux pieds des Romains toutes les nations du globe. Grâce à elles, les descendants de Romulus ont tenu, pendant de longs siècles, le sceptre de l'univers ! Rome a vu affluer dans son sein les dépouilles des peuples de la terre ; et le Capitole, que couronne la statue de Jupiter, a vu leurs rois vaincus, tour à tour enchaînés à nos chars de triomphe.

« Puis, un peuple ne vit pas seulement d'adoration, il lui faut encore l'inspiration des arts.

« Or, quelle admirable race enfantée par notre Jupiter, pour tracer à l'humanité la voie par laquelle elle doit arriver à la véritable grandeur ! Considérez cette économie divine. Contemplez cette longue suite de dieux et de déesses, qui ont si bien mérité de la patrie : Cérès initie les hommes à la culture des champs, Neptune dompte les coursiers et les flots, Vulcain forge des armes sous ses montagnes de feu, Minerve enseigne aux femmes le maniement du fuseau, Mars aux hommes celui du glaive ; la nymphe Egérie inspire la sagesse dans les lois, Mercure la prudence dans les affaires ; Apollon chante des vers aux Muses ravies, Pan apprend aux bergers du Lycée

l'usage des flûtes champêtres afin de charmer les loisirs d'une obscure destinée.

« Faut-il au peuple des jouissances ? Plongez vos regards au sein de notre Olympe, vous y trouverez encore des génies protecteurs.

« Regardez partout, sur ce sol où ils ont fait fleurir la palme de la victoire et le laurier des arts, et vous verrez que nos dieux n'ont pas été les ennemis des plaisirs.

« N'entendez-vous pas les cris de joie des célèbres filles de Lesbos, dansant en l'honneur de nos divinités ? Ne voyez-vous pas, chaque fois que revient le mois consacré à Vénus, le Tibre envahi dès l'aurore par des flots de vierges, qui accourent s'y baigner sous les regards voluptueux de la déesse ?

« Et ces fêtes nocturnes qui font retentir de leurs riants ébats les sommets du Rhodope, et ces courses triomphales de nos dieux à travers les fleurs et les fruits de nos campagnes, et ces trépieds sacrés autour desquels s'agitent des foules avides de jouissances, et ces bandelettes aux couleurs variées, ces flambeaux parfumés, ces chœurs mélodieux, qui décorent, éclairent et animent nos solennités religieuses ! quel culte enfin, mieux que le nôtre, sait enivrer le cœur des mortels !

« Renoncez donc à ces mystères absurdes et sanguinaires, à l'ombre desquels on ne voit que des dieux qui s'irritent, et des hommes qui se dévorent. Laissez là ces religions des forêts sauvages et des sombres souterrains : rangeons-nous autour des au-

tels qu'environnent de fraîches guirlandes et de joyeux concerts.

« O culte de mes pères ! Panthéon sacré de toutes nos joies et de toutes nos gloires, je te salue ! Tu as fait jadis la prospérité d'une nation qui meurt maintenant parce qu'elle t'a délaissé. Puisses-tu devenir l'égide du peuple franc, qui ne demande qu'à vivre de courage, de victoires et de félicités ! »

Ainsi parla, d'une voix tremblante d'émotion, le vieux Romain Ulpius.

II

Après le défenseur de Jupiter, un jeune homme, à la taille gigantesque, prend place devant la barre royale.

C'est le seigneur Aldaric.

Il vient des régions hyperboréennes de la Scandinavie. Tout rempli des plus purs souvenirs du culte de Woden, il fait retentir la salle des accents de sa sauvage éloquence. On croirait, en l'écoutant, entendre mugir la tempête, qui pousse avec fracas les glaçons parmi les courants impétueux des mers du Nord. La peinture qu'il fait de sa religion, apparaît comme une fantasmagorie saisissante qu'illumine l'aurore boréale.

— Esclave romain, s'écrie-t-il d'un ton dédaigneux, pourquoi tant d'empressement à vanter le culte de tes dieux ?

« Tu parles des bienfaits dont ils ont comblé ta nation; moi, je n'y vois que des désastres. Ce culte

a énervé dans la volupté un peuple fort; il a corrompu tes frères; il les a endormis au sein de la mollesse, quand il fallait les tenir éveillés pour les combats. Oui, tes divinités ont été inventées par les plaisirs; elles ne sont bonnes qu'à efféminer les natures les plus viriles.

« Pour nous, il nous faut des corps robustes, et des âmes qui ne tremblent pas devant le danger.

« Or, quelle religion peut mieux nous convenir que celle du grand Odin ? Ce n'est pas la paix avec tous ses énervements, mais la guerre avec toutes ses nobles excitations, que ce culte respire et inspire. Excepté Balder, tous nos dieux sont des génies belliqueux.

« Voyez en effet comment est composé notre ciel. Qu'adorons-nous, dans notre lumineux Fan-Sall ? Odin l'exterminateur, qui a inauguré par le meurtre du géant Ymer son règne souverain sur la création; Thor, son fils aîné, dont le bras est armé d'une massue, et que nous honorons comme le dieu de la valeur téméraire; Thyra, sa fille, qui s'offre à nous comme la déesse de la victoire.

« Autour de Thyra, et lui formant un cortège présidé par le génie Heindall aux dents d'or, se groupent les douze nymphes des combats, les immortelles Walkéries.

« Ce sont elles qui, dans leurs loisirs passés sous le chêne d'Idrasil, tissent de leurs mains les destinées des héros. Durant la paix, elles se courbent sur un métier soutenu par quatre lances, où elles ourdissent une trame composée d'entrailles frémissantes et de

cœurs palpitants. Mais, lorsque des cris de guerre émeuvent les échos du Fan-Sall, les Walkéries, montées sur des coursiers ailés, vont choisir à travers les camps les braves qui doivent rougir de leur sang les champs de bataille.

« Pendant que la mêlée multiplie à chaque instant les victimes, nos nymphes guerrières ne restent pas inactives. Quel génie industrieux ne déploient-elles pas en faveur des combattants !

« La déesse Skuddha, la plus jeune des douze, prend sa course parmi les campagnes, et recueille dans son baudrier les plantes destinées à soigner les blessures de nos héros ; Rosta leur prépare, aux sources des fontaines, la douce liqueur qui apaise les douleurs ; Bragga transporte leur esprit dans le pays délicieux d'Asggard, et les y endort sous la molle harmonie de sa harpe. Lorsque Kimfax a secoué sur le lieu du combat les derniers rayons de sa crinière lumineuse, et que Rimfax y a ramené le sombre char de la Nuit, Fregga, la reine des Walkéries, répand sur les bruyères ensanglantées des larmes d'or, plus odorantes que l'ambre de Courlande, et plus brillantes que les vers luisants des mousses de Fionie.

« C'est ainsi que le guerrier scandinave marche ici-bas, par des chemins rayonnants et sous la protection des dieux : c'est ainsi qu'il arrive jusqu'à la forteresse où se tient Vara, la déesse des serments.

« S'il a été fidèle à ses serments, il entre de plain-pied dans le Wahalla.

« Est-ce pour s'y reposer au sein d'une molle oisiveté ?

Loin de là ! le courage du brave ne s'éteint pas parmi les délices de cette cité aux cent portes de diamant. Chacune de ses portes livre passage à huit guerriers, qui vont successivement se battre contre le loup des abîmes. Après l'avoir refoulé, ces vaillants squelettes s'amusent, dit-on, à se briser les os, et se réunissent ensuite afin de prendre ensemble le repas de la victoire. Ensemble ils boivent à longs traits le lait de la chèvre Heidruna qui, sur le seuil de la demeure d'Odin, broute les feuilles de l'arbre Lœradha. Quand ils ont bu à satiété de cet hydromel céleste, ils en emplissent une amphore, assez grande pour désaltérer les mânes des héros dont le tour n'est pas encore venu de combattre le loup des abîmes et de puiser eux-mêmes à la source enivrante de la chèvre Heidruna.

« Et cette alternative de voluptés pacifiques et de combats mystérieux durera jusqu'à ce que l'univers périsse, au milieu d'un embrasement général.

« Voilà le culte qui convient à la nation valeureuse des Francs !

« D'ailleurs, depuis longtemps elle le connaît ; elle s'y est initiée, tandis qu'elle attendait sa destinée dans l'ombre des régions septentrionales. C'est ce culte qui alors lui a soufflé au cœur les ardeurs guerrières, qu'ont déjà couronnées de succès les plus brillantes victoires.

« Romain, tu vantes la gloire dont tes dieux ont couvert ta patrie. Tu te trompes. Ta gloire et tes dieux s'en vont ; et nous, nous arrivons avec les nôtres sur le théâtre du monde.

« Place donc, sur cet antique sol des Gaules, à la religion du belliqueux Odin ! Les Césars du midi sont trop petits devant les Géants du nord ! C'est l'odeur de votre mort qui attire en ces régions les aigles du Caucase. Un grand sacrifice se prépare. Romains, vous en fournirez les victimes; mais nous, nous en fournirons l'autel ! »

III

Dès que la voix tonnante d'Aldaric s'est éteinte sous les voûtes de la salle, un autre orateur se lève et prend la parole en ces termes :

— Romains, Scandinaves, quelles divinités vous osez présenter à nos adorations ! Vous vous épuisez en vains efforts pour nous montrer des dieux ; moi, je n'aperçois sur vos autels que des idoles voluptueuses ou incendiaires. Votre Olympe et votre Wahalla ne sont que des cités imaginées par la passion du plaisir ou de la cruauté.

« Permettez-moi de vous le dire : la religion celtique a poussé de trop profondes racines parmi ces peuples des Gaules, qui se sont successivement donnés à vous. Laissez-leur donc les dieux qu'ont adorés leurs pères.

« Les Césars de Rome ont bien pu nous soumettre à leur domination, les conquérants du Nord ont bien pu arborer leurs étendards victorieux sur notre territoire ; mais jamais ils n'ont pu, mais jamais ils ne

pourront détrôner complètement de nos dolmens sacrés le culte de Teutatès, afin d'y introniser celui de Jupiter ou de Woden.

« N'essayez pas, je vous en conjure, cette tâche impossible. Vous venez chez nous prendre nos personnes et nos terres, prenez aussi nos dieux !

« D'ailleurs, comment voulez-vous que nous tombions aux pieds de vos divinités ? Elles se cachent, tandis que les nôtres se manifestent de mille manières aux yeux des mortels : tout autour de nous, elles rayonnent, elles s'incorporent aux objets qui tombent sous nos sens. Pour saisir vos divinités impalpables, il faut sortir du monde des réalités, et parcourir à l'aventure le monde des chimères. Nous, au contraire, disciples de Teutatès, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, les oreilles et les mains : et nos divinités sont là, qui nous éclairent, nous parlent, nous avertissent, nous aident et nous protègent.

« Les sources de notre prospérité ne jaillissent pas dans l'ombre d'un monde invisible ; le monde visible en est rempli, depuis le soleil qui féconde la terre de ses divins rayons, jusqu'à ces fleuves qui fertilisent nos campagnes et à cet océan dont le tumulte est la grande voix des dieux. Les pierres de nos sanctuaires, les arbres de nos forêts sacrées, les tombeaux de nos héros, les plantes bienfaisantes de nos champs, les feux soudains qui s'allument dans l'air chargé d'orages, les éclats terribles de la foudre, le souffle léger des brises, le mugissement des tempêtes, le gracieux sourire de l'aurore, les rayonnements du jour, les ténè-

bres de la nuit : tout enfin nous rappelle que les divinités sont en contact immédiat et continuel avec les hommes.

« Si elles se mêlent à nous ici-bas, en prenant ces formes fantastiques, nous nous mêlons aussi à elles, dès que le corps a payé son tribut au trépas.

« Ne voyons-nous pas, en effet, errer sur les nuages, qui passent et repassent au-dessus de nos têtes, les ombres de nos aïeux? Ne savons-nous pas que, sur des trônes aériens, les fantômes de nos braves tressaillent d'allégresse, en écoutant les accents mélodieux de harpes invisibles ? Notre esprit ne les découvre-t-il pas au milieu de ces espaces vaporeux, où ils poursuivent, à travers des météores resplendissants, le sanglier nébuleux et la biche légendaire ?

« Pendant que leurs mânes voltigent ainsi dans les sublimes régions et deviennent nos génies protecteurs, leurs cendres sont précieusement conservées parmi nous.

« Regardez ces amas de pierres qui encombrent nos forêts sacrées : ce sont les tombeaux de nos héros ! C'est là qu'ils sont ensevelis, et qu'ils participent aux honneurs rendus à nos dieux. C'est là que nous venons, dans le recueillement de nos mystères, réchauffer notre courage en nous souvenant du leur, et enflammer nos cœurs d'ardeurs guerrières. C'est là que leur esprit se révèle à nous, et qu'il passe dans nos membres afin que, comme eux, sur les champs de bataille, nous sachions combattre en braves et tomber en souriant à la mort.

« Roi, je vous demande grâce pour le culte de ma patrie, devenue la vôtre par droit de conquête. A chaque pas que vous faites sur ce sol des Gaules, vous heurtez des autels. Gardez-les, ils vous protégeront, vous et votre peuple : ce sont les autels de Teutatès, le père et l'auteur de toutes les créatures ! »

IV

A peine le Gaulois Valdrade a-t-il terminé son apologie des divinités celtiques, qu'un autre seigneur lui succède à cette barre où les hommes sont en train de juger solennellement les dieux.

Son apparition soudaine excite un mouvement de surprise.

Que va dire cet étranger, arrivé depuis peu à la cour de Soissons ? Vient-il appuyer de son éloquence l'une des religions qui ont eu déjà leurs défenseurs, ou bien vient-il en indiquer une nouvelle ?

Au milieu de l'attention générale, Gomer — c'était son nom — prend la parole et dit :

— Prince, puisque vous avez si loyalement permis à chacun d'exprimer son sentiment au sujet du culte sacré qui doit servir d'égide à votre trône et à votre empire, souffrez que je parle à mon tour. Vous connaissez l'histoire de mes infortunes, comme aussi je conserve dans mon cœur la mémoire de vos royales bontés. Récemment venu des régions de l'Arie, qui

fut jadis le berceau des races franque et surtout gauloise, je puis bien leur rappeler à quelle source elles ont puisé, avec la vie, leurs croyances religieuses.

« Le culte de Teutatès et d'Odin n'est qu'un souvenir dénaturé du culte aryen.

« En passant à travers les régions de la barbarie, vos divinités ont pris une empreinte sauvage, que je voudrais voir effacée de leur front. Pour cela, il n'est besoin que de vous redire les plus pures traditions du pays où sont nés ces deux peuples, qui maintenant n'en forment plus qu'un seul autour de votre glorieux trône.

« Tout en conservant entre eux des points de ressemblance, les cultes scandinave et druidique ont introduit dans la religion mère des nuances qui les divisent profondément.

« Il faut, en ce moment, faire disparaître ces nuances et cesser ces divisions intestines ; il faut laisser là les ruisseaux dont les eaux sont altérées par des affluents malsains, et remonter à la source même d'où ils ont jailli avant d'arroser ces lointaines contrées.

« La source des religions franque et gauloise, c'est la religion qui est en grand honneur parmi les populations de l'Arie, dont nous sommes issus, votre race depuis des siècles, moi depuis quelques années.

« Or, que nous apprennent nos livres sacrés, les *Védas?* Qu'avaient-ils enseigné à vos aïeux, tandis qu'ils habitaient encore ces régions brûlées par le soleil ?

« Ecoutez, et ensuite vous jugerez !

« D'après la religion aryenne, outre ce monde visible, il existe trois autres mondes : le monde des désirs, le monde des formes, et le monde sans forme. Ces différents mondes sont peuplés de divinités plus ou moins puissantes, plus ou moins illustres.

« Parlons seulement des divinités supérieures.

« Dans le monde sans forme s'étend la région de l'espace infini, où réside l'intelligence infinie. C'est de cette intelligence qu'émanent nos trois dieux suprêmes : Savitrî, Agnî et Vayû.

« *Savitrî* est le grand génie créateur de toutes choses. Le soleil est le char éclatant sur lequel il s'est promené à travers les espaces, pour produire tous les mondes. *Agnî*, son fils, a une double génération : par sa génération céleste, il habite, semblable à son père, les régions inaccessibles du monde sans forme ; mais par sa génération terrestre, il a vécu parmi les hommes. Il a été ici-bas la splendeur de Savitrî, comme le jour est la splendeur du soleil.

« C'est par un acte créateur de *Vayû*, lequel est le souffle mystérieux du ciel, qu'Agnî a vu s'allumer la flamme éphémère de son existence mortelle. Les peuples attendaient sa venue — racontent nos prophètes — comme les plantes flétries attendent la rosée.

« Nos Védas nous apprennent des choses merveilleuses sur cette transformation humaine du fils de Savitrî au milieu des temps. Ils nous le montrent naissant dans les contrées occidentales. Un de nos poèmes sacrés, le Barta-Chartram, nous dit qu'il vit le jour à Sçambelam, mot qui signifie en notre langue :

maison de pain. Une femme, nommée Mayâ, le mit au monde au fond d'un antre obscur, pendant que son époux Twastrî, qui était charpentier, se préparait à mettre le feu à un bûcher, en frottant l'une contre l'autre des planches du bois appelé *aranhî.*

« A peine cette étincelle divine eut-elle jailli, sous le souffle tout-puissant de Vayû, du sein maternel de Mayâ, qu'on la vit prendre la forme d'un faible enfant. Twastrî et Mayâ le couchèrent sur un peu de paille, que broutait en ce moment, selon les uns une vache, selon les autres un âne. Plusieurs savants de nos régions aperçurent le reflet projeté au loin dans les cieux par cette étincelle divine ; guidés par sa merveilleuse lueur, ils allèrent à la recherche d'Agnî, le trouvèrent, et lui offrirent les hommages des peuples orientaux.

« A une dizaine d'années de là, ses parents le menèrent au temple, situé à peu de distance de sa pauvre demeure.

Quand il y entra, le feu divin, dont était formé son esprit, rayonna de sa personne jusqu'autour de l'autel, et l'illumina, durant quelques instants, de clartés célestes. Puis, au moment où un vieillard posait le jeune dieu sur la pierre des sacrifices, un pontife s'avança vers lui, et versa sur sa tête la liqueur sacrée de l'*aktâ*, composée de matières inflammables. Alors le feu divin, qui n'était encore en Agnî qu'une étincelle cachée, devint soudainement une grande flamme.

« Cette flamme l'enveloppa tout entier, comme d'une auréole de gloire.

« Les docteurs de la nation accoururent au temple, à la nouvelle de ce prodige. L'enfant leur expliqua les saints livres avec une telle clarté, qu'ils lui donnèrent aussitôt le surnom de Jata-Védas, c'est-à-dire : Celui qui possède la science innée.

« Un soir, vers la tombée de la nuit, une colonne de feu s'élevait au sommet d'un rocher proche de la ville: c'était Agnî qui consommait son sacrifice, en présence de son peuple, sur un bûcher qu'il y avait amassé lui-même.

« Il tardait à cette lumière d'en bas de rejoindre les lumières d'en haut. Pendant que les tourbillons de fumée dérobaient aux regards des spectateurs la forme corporelle d'Agnî, cette flamme divine allait s'épanouir, dans toute sa splendeur, sur les plis d'un nuage aux reflets d'or, amené par le souffle de Vayû au-dessus du théâtre de l'immolation.

« Quelques instants après, Agnî avait complètement disparu de ce monde visible, et il était remonté vers les régions de l'invisible. Ce fut la première existence du fils de Savitrî parmi les hommes.

« Cependant, il ne s'en tint pas là. Les secrets de notre religion nous révèlent de lui une autre existence plus prodigieuse encore.

« Il est une plante dont le jus, clarifié par la fermentation, se remplit d'une matière spiritueuse. Consumée par le feu, cette matière donne au feu une activité étonnante ; consommée par l'homme, elle rend son esprit ardent et son corps plein d'une vigueur nouvelle. Nous appelons cette plante *somâ*, vous la nommez *vigne*. Le jus de cette plante est devenu une liqueur

sacrée chez tous les peuples de l'Arie, depuis que nos traditions nous ont révélé qu'Agnî réside en ce jus d'une façon mystérieuse.

« Oui ! c'est une vérité célébrée par nos poètes védiques : Agnî est présent, quoique invisible, dans le jus fermenté de la vigne. Le vase plein de vin, que nous offrons en libations sur nos autels, contient le sang du Fils des dieux. Et, de même que le vin est l'emblême et le voile des éléments liquides qui composent le corps d'Agnî, ainsi les éléments solides de ce corps divin sont représentés par le gâteau de farine et de beurre, sous la forme duquel se trouve également Agnî.

« Ce pain et ce vin sont déposés par les mains de nos prêtres sur l'autel de nos divinités : c'est là que le feu vient en consumer la portion réservée aux immortels.

« Cette part sacrée, mélangée à des parfums, se transforme, sous l'action du feu, en vapeurs odoriférantes qui montent vers le ciel, où elles s'unissent d'abord aux émanations les plus pures des trois régions de l'Infini, et finissent par s'absorber dans l'être divin de Savitrî. Agnî devient de la sorte le grand Médiateur que nous annonçaient nos prophètes. Il s'interpose entre le monde des formes et le monde sans forme; et, puisque l'offrande le contient et qu'il fait lui-même cette offrande, il se trouve, en même temps, et la victime et le sacrificateur.

« Lorsque, sur les ailes de la flamme, les dieux ont recueilli leur part du sacrifice, les hommes prennent la leur.

« Suivant nos rites védiques, on dresse une table auprès de l'autel. Elle consiste en un tissu de gazon, que l'on étend par terre, et que nous appelons *durbâ*. Autour de cette table, se rangent les prêtres et les convives du banquet divin, lesquels reçoivent chacun une portion du breuvage et du gâteau, qui renferment les éléments liquides et solides du corps d'Agnî.

« Agnî est donc la vie ignée du monde des humains et du monde des dieux.

« Etant le générateur de toute vie, il est aussi le principe de toute autorité.

« Il existe dans l'homme pour la perpétuité de la race, dans le chef pour la nation, dans le prêtre pour le monde visible, dans les dieux inférieurs pour le monde invisible, dans le Père céleste pour la création tout entière.

« Quand un homme meurt, c'est la flamme de la vie qui se retire de lui. Tandis qu'il laisse à la terre ses membres inertes et glacés, son souffle retourne à Vayû dont il est une émanation, sa vue au soleil qui est le char éclatant de Savitrî, et sa pensée monte à travers le monde des désirs et le monde des formes jusque dans le monde sans forme, au delà duquel s'étendent l'espace infini et le royaume de l'éternelle lumière.

« Cette région, où la satisfaction naît avec le désir, c'est le Para-déçà.

« Agnî s'y retrouve, non plus voilé, mais dans toute la splendeur de sa gloire divine, afin de réchauffer les

âmes de ses rayons, et de les enflammer de ses feux toujours renaissants. « O Jata-Védas ! — chante l'un « de nos poètes védiques les plus populaires — prends « cette âme enfermée par toi dans ce corps de boue, et « transporte-la dans le monde des pieux, où tu règnes « à jamais ! (1) »

« Tels sont, prince, les dieux inconnus, ou du moins presque oubliés, que je vous annonce : telle est la religion que je vous propose de faire monter à votre suite sur le trône des Francs : tels sont les autels, devant lesquels je souhaite ardemment de vous voir fléchir les genoux, vous et votre peuple !

« Ce ne sont pas des principes de barbarie ni de décadence que je vous révèle, mais ce sont ceux de la plus haute sagesse qu'ait jamais connue l'univers. C'est par ce culte qui élève l'esprit et le cœur, au lieu de les avilir comme le font les cultes de Jupiter, d'Odin et de Teutatès, c'est par ce culte sublime que notre divin Bouddha a mérité le titre illustre de *Tchakravartin*, c'est-à-dire, de Dominateur du monde ! La roue gravée sur son tombeau nous rappelle toutes ses gloires, puisqu'elle nous le dépeint promenant son char de triomphe à travers les peuples de l'Orient, qui l'acclament encore, à l'heure qu'il est, comme le vainqueur de la matière et le souverain libérateur des âmes.

« Prince, et vous, mes Seigneurs, soyez-en bien assurés, l'Occident appartiendra au roi et au peuple

(1) Les Védas. Chap. x, chant 16.

qui sauront confesser et adorer les dieux de l'Arie ! »

Pendant que l'asiatique Gomer évoquait ainsi, en présence de Clovis et de sa cour, cette fantasmagorie mythologique de la Perse et de l'Inde, en l'accompagnant de gestes et d'accents, tantôt graves, tantôt animés, l'assemblée paraissait sous l'impression que produit toujours la révélation soudaine de l'inconnu.

C'était en effet, pour la plupart des auditeurs, un monde tout nouveau qui se déroulait devant eux ; pour plusieurs même, cet écho des lointaines régions de l'Arie semblait un retentissement amoindri et déformé des traditions chrétiennes (1).

(1) Plusieurs auteurs contemporains ont voulu attribuer à cette légende aryenne une antiquité qu'elle n'a certainement pas, dans le but d'établir entre les différentes religions une certaine filiation naturelle. Car il est inadmissible qu'elle ait une existence antérieure à la révélation évangélique. S'il en était ainsi, on pourrait affirmer que les païens de l'Asie possédaient, sur le christianisme, des prophéties plus claires et plus explicites que celles du peuple juif, auquel était confiée la véritable révélation. Or, cela est assurément faux. C'est seulement dans les siècles postérieurs à Jésus-Christ qu'on aura dû introduire, en les appropriant au culte boudhique, ces données de l'Evangile dans la religion de Confucius.

N'est-il pas historique, en effet, que saint Thomas porta la lumière de la foi jusque parmi ces lointaines régions ? Cette légende, où l'on reconnaît si évidemment des pages évangéliques, ne doit être alors qu'un écho défiguré de sa prédication ou de celle de ses successeurs dans l'apostolat asiatique. C'est jusque-là, et ce n'est que jusque-là, qu'il faut remonter, à moins que l'on ne veuille admettre une interpolation plus récente encore dans les livres védiques.

V

Clotilde avait prêté aux paroles des défenseurs des dieux, et surtout au discours de Gomer, une attention pleine d'émotions diverses. A certains moments, on aurait pu voir que le sentiment qui de son cœur se reflétait sur son visage, était celui de l'adoration.

A son insu, l'apologiste des idoles aryennes avait fait franchir à la vérité divine un espace incalculable. C'était encore le polythéisme, il est vrai, mais un polythéisme recélant, sans en comprendre l'ineffable réalité, les mystères les plus élevés et les plus consolants de l'existence de Dieu et de son amour pour les hommes. La trinité des personnes divines, avec leurs attributs spécifiques dans les grandes œuvres de la création, de la rédemption et de la sanctification du monde; l'incarnation, l'apostolat et l'immolation de l'Agneau divin passant par l'étable de Bethléem, le temple de Jérusalem et le Golgotha; la prolongation de son existence ici-bas sous les voiles eucharistiques; sa glorieuse mission de Médiateur suprême entre le Père céleste et les hommes; le rôle décisif qu'il remplira publiquement sur les nuées du ciel pour juger l'univers à la fin des temps, et qu'il remplit chaque jour au jugement particulier; la récompense réservée dans son paradis aux âmes qui

s'envolent de ce monde enveloppées des flammes de la charité divine, récompense qui n'est autre que la possession de Dieu même : telles sont les principales vérités qui, par la bouche des différents défenseurs des idoles, venaient de répandre une certaine lumière parmi les ténèbres de ces peuples, encore assis à l'ombre de la mort.

A chacune de ces apologies, le paganisme avait perdu du terrain, et le christianisme en avait gagné ; car rien ne sert si bien la vérité que l'erreur se démasquant elle-même.

Clotilde juge qu'il est temps de se jeter dans la lice et d'arborer fièrement, elle aussi, l'étendard de sa foi religieuse. Nouvelle Esther, elle se présente à la barre de l'Assuérus franc, afin de plaider la cause de son peuple et de son Dieu :

« — Oui ! s'écrie-t-elle en se levant avec majesté, oui ! il faut choisir ; mais vous n'êtes pas les maîtres de prendre, pour vous protéger, ce qui n'est pas, et de rejeter ce qui est. Ce qui n'est pas, ce sont les divinités que vous honorez et venez de défendre — avec éloquence, je le reconnais —. Ce qui est, c'est le Dieu tout-puissant que je sers et voudrais vous voir adorer.

« Que peuvent, pour les hommes, vos dieux faits de bois, de pierre, de métal, ou n'ayant même qu'une existence purement imaginaire ?

« Notre Dieu, au contraire, est celui qui a créé de rien le ciel et la terre, et toutes les choses qu'ils renferment. Par sa puissance, le vaste azur s'étend sur

nos têtes, le soleil répand ses flots de lumière, le firmament resplendit de milliers d'étoiles. A sa parole, les eaux se sont peuplées de poissons, les airs d'oiseaux, la terre d'animaux ; et sa main bienfaisante tire du sol la végétation des forêts qui nous ombragent, ainsi que des plantes qui nous nourrissent.

« Et tous ces trésors terrestres, Dieu les livre à l'homme, sa plus noble créature ici-bas !

« Au-dessus de l'ordre de la nature, nous admirons l'ordre de la gloire. C'est là que réside dans toute sa splendeur, maintenant voilée à nos regards, la Divinité, avec les esprits bienheureux qu'elle comble d'honneurs et de félicités.

« Là, au sommet de ces régions, que le regard de l'homme ne saurait contempler et que son esprit ne saurait comprendre, règne à jamais le souverain Maître qui a tout créé et gouverne tout. Il est un Dieu unique, quoique en lui se trouvent trois personnes distinctes, dont vos différentes religions ont, d'ailleurs, conservé des traces plus ou moins défigurées. Nous les nommons, nous chrétiens, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Nous attribuons au Père la création de l'univers, au Fils descendu sur la terre la rédemption des hommes, et au Saint-Esprit leur sanctification.

« Entre l'ordre inférieur de la nature et l'ordre supérieur de la gloire, nous reconnaissons l'ordre intermédiaire de la grâce. Le Fils éternel de Dieu, devenu Fils de l'homme, en est l'auteur.

« Pour nous mériter la grâce, il a daigné se revêtir de notre humanité, l'ennoblir en sa personne, payer

de son sang, versé sur une croix, la rançon qu'elle devait à la justice divine, la remettre, ainsi couverte de ses satisfactions infinies, entre les mains de la miséricorde du Tout-Puissant, et lui rendre ses droits à l'héritage céleste, droits perdus par la faute originelle des premiers auteurs de notre race. »

La pieuse reine continue à tenir, longtemps encore, son auditoire sous le charme de sa lumineuse parole.

Dans l'exposé merveilleux qu'elle fait des principaux mystères de la foi chrétienne, dans l'histoire touchante qu'elle retrace de la vie terrestre du Fils de Dieu fait homme depuis son humble crèche jusqu'à son glorieux tombeau, dans le tableau frappant qu'elle expose de tous les désastres qu'il est venu réparer et de toutes les espérances qu'il est venu rendre à l'humanité, elle n'oublie aucun détail, elle ne laisse dans l'ombre aucun rayon qui puisse contribuer à dessiller les yeux voilés devant lesquels elle élève bien haut le flambeau de sa foi ardente. Elle démontre à ses auditeurs comment, en plusieurs points, leurs fausses religions sont une prophétie ou un écho, plus ou moins confus, de la véritable révélation.

VI

Lorsqu'elle a suffisamment expliqué la magnifique économie des plans divins pour la régénération du monde, elle aborde de front les objections qui devaient avoir le plus d'empire sur ces cœurs, non encore

ouverts aux nobles sentiments qu'inspire l'abnégation de l'Evangile :

— Vous ne jugez sans doute, ajoute-t-elle, la divinité que par les succès obtenus par elle auprès des passions humaines. A ce titre, je l'accorde, vos dieux paraissent vainqueurs, et le nôtre vaincu.

« Cependant, qu'y a-t-il d'étonnant en cela ?

« Vos dieux flattent ces passions, le nôtre les condamne. Vos dieux sont les idoles de la fortune, des jouissances et de l'orgueil; le nôtre ne recommande rien tant que l'humilité, la mortification et le détachement des biens périssables. Vos dieux vous disent : « Heu-« reux, ceux qui ont les plaisirs de la vie ! » Le nôtre nous dit : « Bienheureux, ceux qui versent des larmes ! » Vos dieux vous prêchent comme un devoir la vengeance des injures, le nôtre nous fait une loi formelle du pardon des ennemis.

« Par conséquent, il vous faut peu de conviction pour vous prosterner, à deux genoux, devant des idoles qui divinisent nos mauvais penchants ; il nous en faut beaucoup, à nous chrétiens, pour fléchir un genou devant le Dieu sévère et juste qui anathématise le vice. Voilà pourquoi il est plus facile d'adorer le voluptueux Jupiter, le féroce Teutatès, le sanguinaire Odin, ou l'insaisissable Savitrî, que d'adorer en esprit et en vérité le Dieu de Bethléem et du Calvaire.

« Mais — direz-vous — pourquoi adopter une religion, dont l'Auteur est venu le dernier sur la scène du monde ?

« Le christianisme, il est vrai, ne date que de quel-

ques siècles. Toutefois, si nous adorons depuis peu le Christ venu, on adorait auparavant le Christ à venir. Vos religions elles-mêmes, parmi les erreurs et les absurdités dont elles sont remplies, laissent échapper quelques rayons de la lumière apportée par Dieu aux hommes.

« Cet arbre mystérieux de votre paradis, ce feu sacré que l'on conserve sur vos autels, cette immolation de victimes sacrées, cette Trinité céleste de presque toutes vos mythologies, cette culpabilité humaine qu'il faut effacer par le sang des sacrifices expiatoires, ce Saint que le monde entier attendait de l'Orient, ce Fils de l'Eternel qui a paru ici-bas et y reste voilé sous des symboles vulgaires, cet avenir de récompenses ou de châtiments réservé aux mortels après le tombeau, ne sont-ce pas là des vestiges éclatants de nos plus augustes mystères ?

« Quoi ! notre religion serait la plus récente ? Mais n'est-elle pas, au contraire, la plus antique ? Ne faut-il pas, pour en retrouver l'origine, remonter jusqu'au berceau du genre humain ?

« Le Messie, tant attendu des nations, a été prédit le jour même où l'humanité est tombée sous l'arbre de l'Eden. S'il n'est venu que si tard, c'était afin d'avoir plus d'espérances à satisfaire, et plus de ruines à réparer. Oui ! notre sublime religion relève ce que vous renversez. Elle rachète les captifs ; elle promet le ciel à vos déshérités ; elle remplace vos sacrifices, où coule le sang humain, par l'immolation unique d'une victime divine.

« Chose admirable ! Cette religion, qui prêche les larmes de la pénitence, a exercé plus d'attraits et enfanté plus de dévouements que toutes vos religions, malgré leurs appâts séduisants du plaisir divinisé.

« Vous le savez, Romains, avec vos cirques inondés de notre sang ; Scandinaves, avec vos massacres de chrétiens ; Gaulois, avec vos exécutions barbares ; vous savez ce qu'il en a coûté à nos martyrs, pour ne pas reculer devant vos menaces et vos supplices. Laissez, laissez la nation des Francs se donner généreusement au Dieu qui lui réserve de si glorieuses destinées !

« Le Christ l'appelle à de grandes choses : j'en ai pour preuve les prodiges dont il l'a déjà favorisée, sur ce sol qu'il lui a attribué dans le partage des peuples.

« N'est-ce pas, en effet, vers Augustodunum (1) que le premier empereur chrétien, Constantin, a vu apparaître au milieu des airs une croix lumineuse lui prédisant la victoire ? N'est-ce pas autour de nous, que nos saints Denis et Martin ont opéré les plus étonnants miracles ? N'est-ce pas à la protection de notre Dieu que le pays des Gaules doit son saint Loup de Troyes et sa Geneviève de Nanterre, qui, par leurs prières, ont fait reculer le féroce Attila et ses hordes dévastatrices ?

« Rejetez donc les œuvres de ténèbres et les cultes divers qui les protègent, revêtez-vous des armes de lumière, et embrassez la religion qui les fournit.

(1) Actuellement la ville d'*Autun*.

« Croyez-moi : arborez hautement la croix de Jésus-Christ sur vos étendards nationaux. C'est par ce signe sacré, emblème de notre foi, que vous vaincrez le monde et que vous deviendrez les dominateurs de l'univers ! »

Ainsi parla la reine des Francs.

Une pieuse légende rapporte que, pendant son discours, les voûtes du palais s'entr'ouvrirent ; et l'on vit sur des nuages un essaim d'anges brillants, qui accompagnaient ses paroles de leurs sistres et de leurs téorbes mélodieux.

Commencée au déclin du jour, la séance s'était prolongée bien avant dans la nuit.

Clovis, profondément bouleversé, opina de remettre à plus tard la solution de cette importante affaire. Le noble et lumineux langage de Clotilde avait subjugué l'esprit du roi et de plusieurs de ses seigneurs ; mais, entre l'esprit qui aperçoit la vérité et le cœur qui la redoute à cause des sacrifices qu'elle impose, il y a tout un abîme.

Or, afin de franchir cet abîme, il faut plus que des forces humaines, il faut des forces divines ; et le moment décisif de la grâce n'était pas encore venu pour cette âme superbe et charnelle, qui répugnait tant à s'incliner devant la vérité et la vertu, préconisées par l'Evangile.

Une joute oratoire dans la salle d'un palais ne suffisait pas à terrasser l'erreur ; il lui fallait pour cela un coup de foudre sur un champ de bataille.

En attendant qu'il éclate, le roi franc continuera,

comme par le passé, à se souiller au culte abominable de ses ancêtres et de son peuple.

Suivons-le — et ce ne sera pas, hélas ! la dernière fois — jusqu'aux pieds des idoles, dont Clotilde lui prêche avec tant d'éloquence l'entier renoncement : ce sera pour nous l'occasion de nous initier plus intimement encore aux coutumes religieuses de cette époque, où la superstition païenne jetait ses dernières lueurs avant de s'éteindre dans les clartés chrétiennes.

VII

Novembre, appelé le mois des *Grands-Vents*, était arrivé.

Au soir du premier jour de ce mois, les Gaulois célébraient l'une de leurs grandes fêtes religieuses, la fête du Père-feu. Les Francs prenaient d'autant plus volontiers part à cette solennité, que la croyance qui lui donnait lieu était commune aux cultes de Teutatès et d'Odin.

Afin de bien saisir le sens de la cérémonie nocturne à laquelle nous allons assister en compagnie de Clovis, il faut savoir que la nation était divisée en un certain nombre de régions, dont le druidisme était le lien mystérieux.

A l'imitation du système planétaire autour du soleil, chaque région druidique se groupait autour d'un point central, lequel était ordinairement l'endroit le plus

éminent de la contrée. Là, se trouvait un prêtre de Teutatès, que l'on appelait le Pontife-forgeron : sa haute mission était de conserver le Père-feu, qui servait à rallumer les autres feux sacrés du voisinage, quand ils venaient à s'éteindre.

La nuit du 1er novembre, les druides des différentes régions quittaient leurs Némèdes et accouraient auprès du Pontife-forgeron.

Tous ensemble, revêtus du costume des grandes cérémonies, ils formaient un cercle autour du Père-feu, de façon à ce que leurs rangs pressés ne laissassent percer au dehors de cette barrière humaine aucun rayon. Pendant ce temps, des ovates, placés en observation sur les points culminants, épiaient le moment de la disparition du Père-feu sur la montagne principale. Dès qu'il était complètement intercepté par cette enveloppe vivante, les ovates éteignaient leurs feux ; et, au même instant, s'éteignaient également tous les feux de la région druidique, en sorte que la contrée entière se voyait soudainement plongée dans le silence et l'obscurité.

Tels étaient les préludes de la fête du 1er novembre.

La cérémonie nocturne en était parvenue là, lorsque Clovis, accompagné de quelques officiers francs et gaulois, arriva sur le haut d'une montagne centrale du pays des Carnutes, où il se trouvait alors en excursion guerrière.

Une tente de feuillage avait été préparée pour le roi et sa suite, sur un tertre de gazon environné de broussailles. Elle était adossée à un fragment de rocher,

qui découpait de sa pointe noire l'azur étoilé du firmament. De cet endroit, le cortège royal pouvait à l'aise voir et entendre ce qui allait se passer et se dire, dans l'accomplissement du mystère auquel présidait le Pontife-forgeron.

Voici le spectacle qui s'offrit alors à leurs regards :

Les silhouettes des druides rangés en cercle se détachaient, immobiles et silencieuses comme des fantômes, sur les lueurs presque mourantes du brasier sacré. Un second cercle, formé d'enfants vêtus de robes blanches, les entourait; ils se tenaient par la main, les bras étendus en croix.

Tout à coup, une pyramide de flammes s'éleva au milieu de cette double couronne de serviteurs de Teutatès.

Le Pontife-forgeron, aidé de ses ovates, venait de jeter sur les charbons ardents des fagots de branches de bouleau et un bouquet de gui. L'assistance salua cette apparition flamboyante par un immense cri de joie; presque simultanément, pareilles clameurs retentirent aux alentours.

Le silence solennel était rompu. Les ombres reculèrent du sommet de la montagne en même temps que les druides, devant les ardeurs du brasier qui lançait ses tourbillons enflammés parmi les airs.

Alors, les ovates s'approchèrent du Père-feu, et, y allumant leurs torches de résine, ils se précipitèrent dans toutes les directions, pour porter le feu sacré aux bûchers préparés sur les collines avoisinantes. De proche en proche, la flamme puisée à la montagne

centrale gagna bientôt toute la contrée; et l'aurore n'avait pas encore blanchi l'orient que, grâce à cette cérémonie répétée partout à la fois, les diverses régions druidiques de la Gaule étaient en possession du feu-nouveau.

Vers le milieu de la nuit, la région carnute, en particulier, présentait un coup d'œil vraiment féerique.

On aurait cru que chaque colline était devenue un volcan en éruption, dardant au ciel ses énormes gerbes de flammes. Du haut du tertre où se tenait Clovis, les campagnes semblaient constellées d'étoiles, qui scintillaient dans la profondeur des ténèbres.

VIII

Reformés en cercle autour du Père-feu, les druides entonnèrent l'hymne à l'Immortalité :

« Le Père-feu est allumé sur les montagnes de la guerre : la poussière des Anciens renaîtra !

« L'avant-dernier des douze signes, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard. Une vache noire, ornée de l'étole blanche , sort de la forêt contre laquelle a été dirigée la flèche du Sagittaire. Le onzième signe sait bien à qui le Sagittaire en veut : ce n'est pas à l'arbre de la forêt, mais à l'animal qui en a fait son abri. Car ce n'est pas l'arbre, mais l'animal, qui a reçu le coup mortel. La vache noire paraît avec

le dard tremblant en pleine poitrine. Son sang coule à flots; elle pousse des beuglements effroyables. La vache noire s'affaisse dans une mare sanglante. Elle va mourir ! Mais soudain elle lève la tête. La trompette retentit parmi les airs. Tonnerre et feu, vent et pluie : feu et tonnerre, pluie et vent, tout est déchaîné ! Puis... rien, plus rien... !

« Le Père-feu est allumé sur les montagnes de la guerre : la poussière des Anciens renaîtra !

« La vache noire percée par le dard du Sagittaire a paru mourir; mais elle s'est relevée sous le fracas des cieux déchaînés, et elle a continué à errer dans la solitude des forêts. Ainsi renaît la race des hommes. Pour eux, la mort est le milieu d'une longue vie. Quand le divin brasseur Gwyon, qui préside à la chaudière des cinq plantes, a fait bouillir le rameau d'or du gui sacré, le gui prend une vertu fécondante. Il a beau fermer les yeux à la lumière de Bel-Héol, celui qui a bu l'infusion du gui sacré : sa mort est suivie d'une renaissance. L'eau et le feu mettent en révolution la nature. On dirait qu'alors la nature expire : toutefois, il n'en est rien. La nature, comme l'âme humaine, est immortelle !

« Le Père-feu est allumé sur les montagnes de la guerre : la poussière des Anciens renaîtra !

« La vache noire à l'étole blanche a vaincu la mort. L'animal figure le corps terrestre de l'homme, l'étole blanche figure son âme immortelle. C'est l'étole blanche qui a préservé la vache noire de la mort, c'est l'âme qui sauve l'homme du trépas. Derrière les mers

occidentales, le grand juge Samhan se tient sur son tribunal. C'est la première nuit du Sagittaire qu'il juge les trépassés. Quelle affluence d'âmes humaines, en ce moment, au promontoire de Plogoff! Les neuf sœurs de l'Île-Sainte, debout autour du feu céleste de Koriddwen, attendent le bataillon des ombres. Allons! nautonniers du lugubre rivage, entendez, à travers la plainte éternelle des mers, les gémissements que poussent les trépassés des Gaules. Levez-vous! Ces âmes, appesanties encore par la vie des sens qu'elles viennent de quitter, réclament votre secours pour franchir la distance qui les sépare de l'asile des Neuf-Sœurs.

« Le Père-feu est allumé sur les montagnes de la guerre : la poussière des Anciens renaîtra!

« La vache noire s'est levée, après avoir été frappée par le dard du Sagittaire. L'étole blanche, soulevée par la tempête, l'a remise sur pied, et elle continue à errer dans les forêts... Ils se lèvent, les nautonniers! Ils courent au rivage. Ils trouvent sur le bord des barques inconnues : ils y montent, et soudain ils se sentent chargés de passagers invisibles. Ils lèvent l'ancre, saisissent de leurs mains robustes les avirons qu'ils manœuvrent en cadence; et bientôt les barques, emportées avec rapidité, touchent à l'Ile mystérieuse... Alors les barques s'allègent : les âmes sont parties! Les Neuf-Sœurs connaissent l'art divin de leur donner des ailes, afin qu'elles puissent voler sans bruit au-dessus de la grande mer, jusqu'au tribunal de Samhan.

« Le Père-feu est allumé sur les montagnes de la guerre : la poussière des Anciens renaîtra !

« Déjà les ombres ont fui, le jour est arrivé. Que s'est-il passé pendant la nuit du Jugement au delà des mers ?... O Dieux ! les âmes de la Gaule et de toutes les régions de la terre sont donc jugées ! Elles connaissent leur sort maintenant... Elles ont été précipitées dans le cercle ténébreux d'Abred, pour l'expiation d'outre-tombe, les âmes qui ont diminué leur être par le mal ; elles sont entrées dans les régions lumineuses de Gamfied, pour l'éternelle félicité, les âmes qui ont augmenté leur être par le bien ! Le mal et sa punition sont temporaires : le bien et sa récompense sont éternels. Le mal se punit par lui-même : ce sont les dieux en personne qui récompensent le bien.

« Le Père-feu est allumé sur les montagnes de la guerre : la poussière des Anciens renaîtra !

« Qu'est-ce que le gui, s'il se sépare du chêne ? Q'est-ce que l'homme, s'il se sépare de la vérité ? Il n'a pas fini sa route, s'il a fait le mal ; il est au terme, s'il a fait le bien... Il retourne au chaos des germes, le lâche qui a transgressé la loi, et il recommence les degrés de son ascension à travers les êtres inférieurs de la création. Il échappe au cercle de la transmigration, le brave qui a accompli la loi, et il prend possession à jamais du royaume immortel. S'il redescend ici-bas comme Arzur, c'est pour y secourir ses frères. Sous la grotte de pierres qui renferme ses cendres, n'entend-on pas parfois son ombre parler, son coursier hennir, et son armure résonner au souffle des combats ?

« Le Père-feu est allumé sur les montagnes de la guerre : la poussière des Anciens va renaître ! »

Ayant ainsi chanté, en alternant avec le chœur des druides, le Pontife-forgeron congédia l'assistance. Celle-ci s'écoula par les divers sentiers de la montagne, tandis que les flammes du Père-feu attendirent, pour mourir complètement, les premiers rayons du soleil.

IX

L'immortalité de l'âme faisait — on le voit — le fond de toutes les religions, même les plus absurdes.

Les Grecs et les Romains croyaient à la vie future : leurs radieux Champs-Elysées pour les bons, et leur noir Tartare pour les mauvais, en sont la preuve.

D'après les scènes qui se sont passées sous nos yeux dans le cours de ce récit, il est évident que les Francs et les Gaulois avaient, à ce sujet, les mêmes croyances. La loi de Manou, dont nous avons entendu l'asiatique Gomer se faire l'apologiste à la barre de Clovis, n'était elle-même pas étrangère à ce dogme important. « L'homme, dit-elle, qui reconnaît en son âme l'âme suprême, présente chez toutes les créatures, obtient le sort le plus désirable : celui d'être absorbé à la fin de sa vie terrestre dans l'Etre divin (1). »

Cependant, plus que tous les autres cultes païens,

(1) Livre XII, paragraphe 125.

le druidisme semble avoir fait de cette croyance capitale le pivot de son système religieux.

« Si la Judée — écrit un auteur — représente dans le monde, avec une fidélité qui lui est propre, l'idée du Dieu absolu, la Grèce et Rome l'idée de l'homme et de la société, la Gaule représente avec la même spécialité l'idée de l'immortalité (1). »

« L'antiquité classique — ajoute un autre écrivain — avait perdu, dans son splendide développement de l'homme terrestre, tout sentiment sérieux de l'homme éternel. De quelle hauteur les Gaulois, et non seulement les initiés aux mystères du druidisme mais la multitude, regardaient les cultes puérils des autres idolâtres et ces légendes homériques, où les ombres des héros sont censées errer dans un oisif et triste séjour et implorer inutilement le retour de la vie, fût-ce dans les conditions les plus viles de la terre ! On conçoit alors le mépris de cette race pour les dieux de ses voisins, et les accusations d'impiété élevées contre elle par le paganisme romain... Toutes les coutumes, étranges ou naïves, touchantes ou cruelles, qui étonnaient les Grecs et les Romains chez nos pères, s'expliquent par cette foi en la vie active et réelle d'outre-tombe... De là, ces dettes stipulées remboursables en l'autre monde, comme si cette vie nouvelle n'était communément que la continuation de celle-ci. De là, ces lettres jetées dans la flamme des bûchers funéraires, afin que l'âme du défunt en prît connaissance, et reportât

(1) Raymond — *Encyclopédie.*

les souvenirs et les effusions d'ici-bas aux parents et aux amis déjà partis pour les sphères lointaines. De là, ces armes, ces ornements, ces chevaux, ces chiens, et quelquefois aussi ces esclaves, brûlés ou ensevelis avec le guerrier défunt, pour qu'il retrouvât de l'autre côté de la tombe tout ce qui lui avait servi sur notre terre. De là, ces hécatombes volontaires des amis à l'ami, des dévoués à leur chef, qu'ils ne veulent pas laisser entrer seul dans un monde inconnu, et qu'ils se hâtent de rejoindre (1). »

La fête du Père-feu avait surtout cette signification sublime.

Si, à un moment donné, il paraissait s'éteindre subitement sur la montagne centrale de la région druidique, c'était pour se ranimer, l'instant d'après, plus ardent qu'auparavant, sous le souffle de l'hymne à l'immortalité, et pour communiquer sa flamme rajeunie aux foyers d'alentour.

Lorsque l'Eglise du Christ aura jeté par terre tous ces cultes vieillis, et que ses autels auront remplacé ceux de Teutatès, de Jupiter et d'Odin sur le sol des Gaules, cette même nuit du 1er novembre, on entendra la voix lugubre de ses cloches bénites annoncer la prière en faveur des trépassés.

Alors, le symbole cédera la place à la réalité.

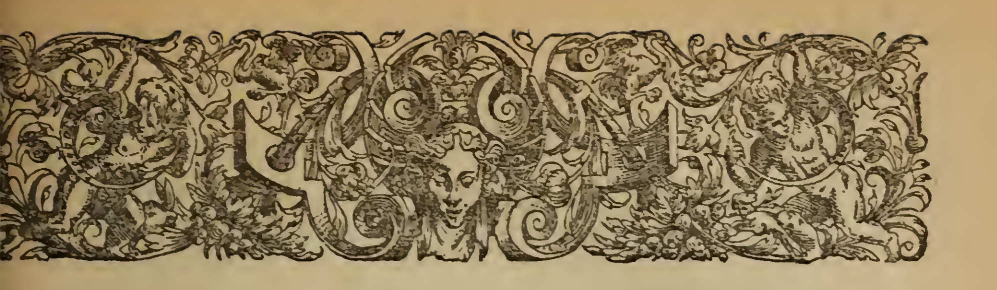
Devant la céleste clarté répandue par l'Evangile sur les mystères de la vie et de la mort, les ombres de l'erreur s'enfuiront, ainsi que les ténèbres à l'approche

(1) H. Martin — *Histoire de France.*

de l'astre du jour. L'homme terrestre et éternel apparaîtra tel que Dieu l'a fait, et non tel que l'ont défait les mensonges du paganisme. Ce ne sera plus une lueur douteuse, comme celle de ces cultes grossiers, mais bien une véritable lumière, qui guidera ses pas et éclairera sa marche à travers les obscurités d'ici-bas. Le flambeau de la foi chrétienne à la main, l'homme pourra mesurer à sa juste valeur la figure de ce monde qui passe, et voir sortir, même du triste tombeau qui l'attend, les rayons d'une immortelle espérance !



LA VEILLÉE DES ARMES



CHAPITRE VIII

LA VEILLÉE DES ARMES

I. Bruit de guerre : Départ de Clovis pour la Germanie. — II. Cérémonies religieuses à la frontière. — III. La cueillette du gui sacré, et l'hécatombe druidique. — IV. Mauvais augures : révélations terribles d'Abrunus. — V. L'épreuve-suprême. — VI. Le mystère dévoilé, et le supplice d'ignominie. — VII. Le chant de mort du barde. — VIII. Le grand sacrifice à Teutatès : l'hymne de la guerre.

I

Depuis environ un demi-siècle, les Allemands avaient enlevé leurs tentes des rives du Danube, et, attirés vers le nord-ouest de l'Europe par le bruit des conquêtes des Francs, ils étaient venus les déployer aux abords du Rhin, entre le Mein et l'Helvétie. De là, ils jetaient souvent des regards de convoitise sur les riches provinces des Gaules, et se demandaient s'ils ne pourraient pas, eux aussi, avoir leur lot dans le partage que les nations barbares se faisaient des débris de l'empire romain.

C'est ainsi que grondait sourdement l'orage.

Il ne tarda pas, d'ailleurs, à éclater.

Un jour arriva enfin, où, trouvant leurs forêts de la Germanie trop sombres et leurs limites trop étroites pour leur immense population, ils résolurent de prendre le chemin des Gaules, où un climat plus tempéré et des terres plus fertiles les attendaient.

L'année 496 commençait à peine : le mois de mars venait de ramener la saison des entreprises guerrières.

Soudain, des appels aux armes retentissent sur toute la surface du pays allemand.

De nombreux bataillons se forment et se mettent en marche. Les tribus germaines elles-mêmes s'émeuvent et veulent prendre part au mouvement offensif, qui s'organise contre le nouvel empire des Francs. En un clin d'œil, le territoire des Francs-Ripuaires est envahi par les hordes teutoniques et leurs alliés. Les Saliens se joignent à elles ; et tous ensemble, massant leurs forces, les Allemands confédérés contournent le Rhin et se dirigent vers Cologne.

Au premier bruit de l'invasion, Clovis assemble à la hâte son conseil des gens de guerre.

Par indulgence ou par précipitation, il néglige pour cette fois l'application de la loi salienne, qui condamnait sans pitié, à mort, le conseiller arrivé le dernier au lieu de la séance.

— Nos succès, s'écrie-t-il d'une voix émue, portent ombrage à ces barbares ; allons leur montrer qu'ils ne nous ont pas amollis ! Aux armes donc ! et que chacun

fasse son devoir, en suivant votre roi, qui, je vous le jure, est bien décidé à faire le sien jusqu'à la mort !

— Aux armes ! répondent à cette harangue royale les gens de guerre, aux armes !

Il y avait déjà plusieurs années que le glaive des Francs n'était sorti du fourreau. A part quelques incursions, accomplies pour réprimer le brigandage des tribus insoumises, il n'y avait pas eu de batailles proprement dites. Pour le coup, c'est la guerre qui éclate, guerre terrible et implacable ; car ce sont deux peuples puissants, qui vont se heurter l'un contre l'autre, avec toutes les forces dont ils disposent. Par conséquent, ce n'est plus pour eux seulement une question de répression ou de conquête, mais une question de vie ou de mort. C'est l'épreuve solennelle, comme il en arrive à tout peuple et à tout conquérant, qui veulent fonder une nation ou une dynastie.

Ce qu'il y a de plus important, en effet, n'est pas d'élever des trônes et des empires : c'est de leur donner un fondement stable.

Or, comment s'assurer de cette stabilité indispensable, si le vent de l'épreuve ne vient pas les assaillir. Un jour ou l'autre, la tourmente se déchaîne, et tous les courants contraires fondent ensemble sur l'œuvre des hommes. Si elle résiste, c'en est fait : elle devient l'œuvre de Dieu, et l'épreuve lui donne la consécration.

Clovis et le peuple franc paraissent en être là.

Peut-être leur avenir dépend-il complètement de

l'entreprise qu'ils vont tenter. Alors, si elle est défavorable, Clovis n'aura été qu'un brillant météore; et la France, à peine née, sera étouffée dans ses langes.

Cependant, qu'elle se rassure ! Dieu la garde.

La France ne rentrera pas dans l'obscurité, faite qu'elle est pour la lumière, ni dans l'impuissance, née qu'elle est pour civiliser l'univers.

Quelques semaines plus tard, Clovis avait rassemblé ses troupes, de tous les points du territoire franco-gaulois; et il prenait congé de la reine avant de marcher à la rencontre de l'ennemi, auquel il voulait disputer chaudement le passage des frontières.

— Allez donc, lui dit Clotilde d'un ton inspiré, allez, noble sire, où vous appelle votre devoir. Nos vœux vous accompagneront. Je ne cesserai d'intéresser mon Dieu et ses anges au sort de vos armes. Puissiez-vous, sous leur protection, revenir ici vainqueur de vos ennemis et de vous-même ! Puisse votre épouse vous revoir bientôt, triomphant et chrétien !

Clotilde avait-elle un pressentiment secret que le chemin de Cologne serait pour Clovis un chemin de Damas ? Le Seigneur l'avait-il avertie que l'heure périlleuse des combats serait aussi l'heure décisive de la grâce ?

On peut le supposer.

Toujours est-il que plus le roi idolâtre semblait temporiser avec Dieu, plus aussi la pieuse reine multipliait ses prières, pour obtenir la réalisation de ses vœux.

Dans ce but, elle conjure de nouveau les évêques du royaume de joindre leurs supplications aux siennes. Elle mande auprès d'elle Geneviève, désirant que la vierge de Nanterre soit de plus près l'ange protecteur de ce trône, que Clovis va défendre à la frontière, où s'amoncèlent les flots menaçants des envahisseurs.

II

Pendant que Clotilde et ses saints auxiliaires rivalisaient de zèle pour fléchir le vrai Dieu en faveur de cette importante campagne, Clovis et ses coreligionnaires, de leur côté, mettaient tout en œuvre pour s'assurer le concours de leurs génies tutélaires.

Jamais pareille invasion n'avait menacé le sol gaulois, jamais aussi peut-être les pierres druidiques ne virent couler plus abondamment le sang des victimes consacrées aux faux dieux. Cette levée soudaine et générale de boucliers avait allumé, il est vrai, dans bien des cœurs le courage guerrier ; mais, dans bien des cœurs aussi, elle avait fait pénétrer l'épouvante qu'inspirent les grands périls.

Des foules inquiètes encombraient les forêts sacrées, venant y évoquer, auprès des tombelles silencieuses, les mânes des héros que la superstition populaire voyait errer plus nombreux que de coutume, lorsque se faisaient entendre les cris de détresse de la patrie en danger.

Si les habitants qui gardaient le foyer se réfugiaient avec tant d'émoi à l'ombre protectrice de leurs idoles, que dire de ceux qui s'étaient enrolés sous l'étendard de la défense nationale? Ils n'avaient garde, eux surtout, d'oublier leurs divinités, malgré leur précipitation et leur ardeur à voler au-devant de l'ennemi. C'est pourquoi toute une légion de bardes, de druides, d'ovates et de prêtres scandinaves s'était mêlée à l'armée franque; et, à chaque cantonnement, on célébrait les mystères d'Odin et de Teutatès.

Cette recrudescence du paganisme, et surtout du paganisme gaulois, autour de Clovis, en cette circonstance, n'a rien d'anormal ni de trop surprenant.

Comme nous l'avons déjà remarqué, à l'époque où les Francs parurent à l'horizon des Gaules, le christianisme ayant fait de sensibles progrès, le culte des idoles y avait rétrogradé dans la même proportion.

Le druidisme, en particulier, avait perdu beaucoup de terrain dans ces contrées, où il avait été jadis si florissant. Cependant, il n'avait pas complètement lâché prise, et s'était fusionné avec le paganisme romain, principalement parmi les régions où de sombres et inaccessibles forêts protégeaient efficacement son culte terrible.

Dans certaines contrées de ce genre, il pratiquait même publiquement, et sans déguisement aucun, ses plus grossières et barbares superstitions. « On en trouve encore des traces, écrit l'historien Shrold, non seulement au ve et au vi^e^ siècle, mais jusqu'au viie et

ça et là au VIIIe siècle, dans quelques contrées de l'empire franc. La Neustrie avait encore, à cette époque, des habitants païens le long de la Loire et de la Seine, ainsi que la Burgondie dans les Vosges, et l'Austrasie dans les Ardennes. Pour hâter l'œuvre de la conversion et abolir les nombreux usages païens, les rois mérovingiens finirent par prendre des mesures rigoureuses, lorsque la masse de la nation eut adopté le christianisme. »

Puisque l'antique culte gaulois était encore si vivace, malgré l'éclipse partielle que les idoles romaines lui avaient fait subir à l'époque de la domination des Césars dans les Gaules, et aussi malgré les progrès de l'Evangile, est-il étonnant qu'il ait relevé la tête auprès de Clovis et de ses Francs, alors que ceux-ci apportaient eux-mêmes, des forêts de la Germanie, un polythéisme qui avait tant de rapport avec le druidisme ?

Clovis avait assigné le centre des Ardennes, comme lieu de ralliement, aux différentes troupes destinées à combattre sous ses ordres.

Venues de toutes les directions de la Gaule du nord, elle se trouvaient enfin rassemblées autour de leur valeureux chef, dans une vaste clairière que la forêt entourait de son immense rideau d'arbres, sur lesquels commençait à poindre la verdure printannière. Avant de franchir, ainsi réunies, ce dernier rempart qui les abrite contre l'ennemi, les armées franques veulent conjurer ensemble les divinités de favoriser leurs communs efforts. Plusieurs des principaux chefs gaulois viennent alors trouver le roi sous sa tente,

et lui expriment le désir des troupes d'accomplir, avant l'ouverture des hostilités, les cérémonies les plus solennelles du culte de leurs ancêtres.

Clovis accepte avec empressement cette proposition pour le lendemain.

Il déposera son armure, afin d'y prendre part lui-même; et il invite la foule des guerriers à l'imiter. Ce sera le moment du silence qui précède l'orage : ce sera la prière avant le combat.

Les ovates se mettent immédiatement à l'œuvre pour les différents préparatifs. Ils broient eux-mêmes, dans une énorme pierre creusée en ovale, le blé destiné à faire le pain des sacrifices; ils pétrissent de leurs propres mains la pâte, et la font cuire sous la cendre de bois de bouleau.

On était à l'époque précise de la cueillette du gui sacré, et ce jour était la veille du 6e jour de la dernière lune d'hiver.

Dans l'esprit des peuples de la Gaule, le gui était l'emblème de l'élévation des sentiments et de l'immortalité de l'âme. Il figurait l'élévation des sentiments : car le gui n'enfonce jamais en terre ses racines parasites, et ne vit que de la sève déjà purifiée des arbres sur lesquels il s'implante. Il figurait l'immortalité de l'âme : puisque, à la saison où l'on en faisait la récolte solennelle, le gui étale les touffes de son feuillage vert et de ses fleurs jaunes d'or, tandis que le chêne ne présente alors que des rameaux dépourvus de toute végétation. Ainsi, le gui devenait l'image de la vie immortelle, au sein de la nature morte; c'est

pourquoi on le recueillait au 6e jour de la dernière lune d'hiver, avant que les bourgeons, en s'ouvrant sous le souffle du printemps, donnent au chêne cette teinte d'un vert tendre, qui prête tant de charmes aux beautés de la nature à son réveil.

Pour quels motifs les honneurs du culte druidique étaient-ils réservés au gui, recueilli sur le chêne seulement ?

C'est que le chêne était et est encore considéré, de nos jours, comme le roi des arbres; de plus, chez les Gaulois, il était le symbole de la force créatrice; ensuite, sa dureté présentant un obstacle considérable à la croissance d'un parasite, on regardait comme un phénomène le gui que l'on trouvait par hasard sur ses branches, et on lui accordait les honneurs divins comme à un don spécial du ciel.

Une autre plante, également sacrée, était le bouleau.

Ainsi qu'on a pu le remarquer dans ce récit, basé d'ailleurs sur les usages de ces temps reculés, le bouleau jouait un rôle important parmi les holocaustes offerts aux divinités. On l'appelait *Arbre de mai*, et on en faisait l'emblême de la victoire. Tandis que le chêne était l'arbre du druide, qui vivait à son ombre dans la profondeur des forêts, le bouleau était l'arbre du barde, dont la fonction consistait à célébrer par ses chants poétiques l'efficacité, la grandeur et la gloire des sacrifices.

III

Le lendemain donc, de grand matin, le camp des Francs présentait une animation extraordinaire.

A peine le soleil tamisait-il ses premiers rayons à travers les arbres de la forêt des Ardennes, que la foule des adorateurs encombrait déjà les abords du chêne, désigné par la faveur céleste pour les honneurs de la journée.

Aux arbres d'alentour, étaient suspendues les différentes armoiries des nations qui composaient l'armée de la défense nationale. On y voyait, agités par le souffle d'une brise légère, le bracelet de fer ou d'or du Celte, la hache du Sicambre, la coupe d'airain du Gaulois, et le casque du Franc; des étendards, aux couleurs variées, se déployaient en trophées sur le parcours que devaient suivre les prêtres druidiques.

Le cortège paraît et s'avance, rangé en forme de triangle.

Le pontife-suprême en occupe la pointe antérieure. Il a le front recouvert d'un bandeau parsemé d'étoiles, autour duquel s'enroule une couronne de feuilles de chêne. Un manteau de lin flotte sur ses épaules, et son corps est revêtu jusqu'aux genoux d'une tunique blanche. A la bande de pourpre qui lui sert de ceinture, est suspendue la faucille d'or. Des sandales d'o-

sier sont attachées à ses pieds par des lanières de cuir rouge, qui serpentent autour de ses jambes nues.

Tel est le costume, dans lequel apparait le Grand-Prêtre de la cérémonie sacrée.

A sa suite on distingue, parmi les rangs qui vont toujours en s'élargissant, les autres druides inférieurs, les ovates et les bardes, avec les insignes propres à à chaque degré de la hiérarchie. Un groupe de jeunes enfants, vêtus de robes blanches et tenant à la main une branche de chêne, marche à l'intérieur du majestueux triangle, dont la base est occupée par les eubages, qui mènent par les cornes deux taureaux blancs n'ayant jamais porté le joug.

Dès que cet imposant cortège est arrivé au pied du chêne privilégié où va être cueilli le rameau des sceptres, le vainqueur des poisons, le gui sacré enfin, on dresse contre le tronc de l'arbre un escabeau. Le druide-pontife en gravit les échelons, pendant que quatre autres druides étendent au-dessous une saie blanche, qu'ils retiennent soulevée de terre par les coins.

Le moment solennel est venu.

Au signal donné par un ovate, toute l'assistance tombe à genoux et adore le don des cieux. En même temps, la serpette d'or brille entre les mains du druide, debout sur le faîte de son escabeau.

Le fruit sacré se détache et tombe.

— Au gui, l'an neuf! s'écrie le pontife.

— Au gui, l'an neuf! répond la foule, en tendant les bras comme pour le recevoir.

Ce cri d'allégresse publique, souvent répété, ébranlait encore les échos de la forêt que le cortège druidique avait déjà gagné un petit bois de bouleaux, formant une sorte d'oasis au bord de la clairière. En avant du massif, et de façon à être aperçu de tout le camp, un autel avait été préparé pour servir aux sacrifices de la journée.

Des eubages, de force athlétique, y amènent les taureaux, dont le corps est enveloppé de bandelettes et la tête couronnée de verveines.

Il était d'usage de ne porter aux victimes le coup fatal que lorsque le soleil laissait tomber ses rayons sur la pierre sacrée.

Au moment voulu par les rites, le pontife prend les couteaux de sacrificateur que lui présente un ovate, et d'une main assurée il les plonge, par le défaut de l'épaule, jusqu'au cœur des victimes. Une prêtresse les en retire, et les rend tout ensanglantés aux eubages. Ceux-ci se partagent alors le soin d'éventrer les taureaux, afin de permettre aux aruspices de lire, dans leurs entrailles, les secrets de l'avenir.

Ces entrailles sont là, palpitantes, entre les mains qui les tournent et retournent fiévreusement en tous sens ; et la multitude silencieuse attend avec inquiétude le résultat de la mystérieuse expérience.

Tout à coup, un cri d'effroi s'échappe de la poitrine des aruspices. Ils viennent de découvrir les indices d'un sinistre présage : le cœur des deux victimes est taché de noir !

C'était la trahison qu'annonçaient ces augures, et,

chose presque inouïe, tous les deux avec un accord surprenant.

— Le traître ! le traître ! où-est-il ? vocifère l'assistance, avertie de ce phénomène de malheur.

De proche en proche, la stupeur envahit la surface agitée de la clairière ; et bientôt la foule, assemblée autour de l'hécatombe, gronde comme une mer en furie.

IV

Au milieu de l'émotion générale, on voit un vieillard sortir des rangs qu'il vient de parcourir d'un air inquisiteur. Il s'avance vers la pierre du sacrifice, étend par-dessus un lambeau de sa tunique qu'il déchire en signe de deuil ; puis, d'une voix éclatante, il s'écrie :

— Guerriers, écoutez-moi. Je suis le druide Abrunus. Quand votre jeune et valeureux roi était à la veille d'anéantir la domination romaine, je lui ai prédit, dans les plaines de Soissons, la victoire décisive qu'il devait y remporter le lendemain. Vous savez si je me suis trompé. Aujourd'hui, j'aurais gardé le silence ; mais les augures me forcent à prendre la parole, dans l'intérêt de votre noble entreprise. Ces taches noires, sur le cœur des victimes offertes à nos dieux protecteurs, vous frappent d'épouvante et me font horreur ! C'est un mystère de honte : voulez-vous que je vous le dévoile ? C'est un présage de malheur :

voulez-vous que je le conjure ? C'est un complot abominable qui se prépare contre vous : voulez-vous que je le fasse avorter ?

— Oui, oui, parlez ! parlez ! répond la multitude.

— Il y a quelques jours à peine, poursuit le vieux druide en adoucissant le ton, j'étais auprès de Wisinkona, la célèbre magicienne des grottes qui s'étendent sous les dernières collines de cette immense forêt. Le bruit de vos projets était parvenu jusqu'à notre retraite solitaire, et nous consultions ensemble les divins augures sur ce que vous réservait l'avenir. Nous avions beau interroger le destin, le destin ne nous donnait toujours que des réponses désastreuses : les indices de la lâche trahison apparaissaient dans presque toutes nos investigations.

« Va, me dit alors la magicienne, va sans retard « vers les Francs, et préviens-les du malheur qui les « menace. S'ils ne trouvent et punissent rigoureuse-« ment, avant de combattre, ceux qui doivent les « trahir, c'en est fait de leur puissance sur le sol des « Gaules ! »

« D'un geste impérieux, elle me congédia, non toutefois sans m'avoir indiqué la recette magique au moyen de laquelle je pourrais reconnaître et dénoncer les coupables. Cette recette, je viens de l'employer. Je suis allé cueillir l'hiérobatane à la pâle clarté de la nouvelle lune, au moment où son tendre croissant allait disparaître sous l'horizon. De cette fleur sacrée j'en ai fait une poudre que j'ai jetée, mélangée à la mandragore, tout autour des campements, la nuit der-

nière. Depuis le lever du jour, j'ai parcouru les rangs, et j'ai pu constater que mon expérience n'a pas été vaine. Comme une poussière intelligente, la poudre de Wisinkona a marqué les traîtres : voulez-vous que je vous les livre sur-le-champ ?

— Mort aux traîtres ! hurle la foule avec fureur.

Le vieux druide se redresse dans toute sa fierté. Il prend un drapeau à la main ; et, appuyé sur sa hampe, il s'avance à travers l'assemblée.

Quelques moments après, il regagnait la pierre du sacrifice, accompagné des victimes que l'art magique avait désignées à la colère des hommes et des dieux.

— Guerriers, reprend Abrunus, je vous amène les traîtres. Cependant, il ne faut pas les condamner tous au même supplice. Si vous voulez m'en croire, vous réserverez les moins coupables d'entre eux pour le supplice d'honneur, et vous abandonnerez les autres au supplice de l'ignominie.

— Qu'il en soit ainsi ! répond l'assistance.

Les deux supplices, dont il s'agissait, étaient l'immolàtion sanglante sur la pierre du sacrifice et la condamnation à l'anathème. Cette dernière peine était appliquée aux lâches, et par là-même se trouvait être la plus infamante.

Elle consistait à infliger aux membres du patient une torture, pendant laquelle on imprimait sur son front la lettre T, avec un stylet rougi au feu et trempé dans une liqueur corrosive. D'après le langage de l'époque, cette inscription signifiait : Maudit !

L'individu, qui la portait ainsi en caractères ineffa-

çables, subissait toute sa vie le poids d'une irréparable malédiction.

Maudit des hommes et des dieux, il était forcé d'abandonner la société de ses semblables. Il allait ensevelir le reste de ses jours dans l'ombre des forêts inaccessibles, où il disputait aux bêtes féroces leur proie. S'il vivait longtemps en cet état, peu à peu toute culture de l'esprit et du corps disparaissait, l'instinct brutal reprenait le dessus, et, au bout de quelques années de cette vie sauvage, il ne restait plus en lui que des apparences à peine reconnaissables d'être humain.

Généralement, la folie remplaçait la raison ; mais toujours le condamné aboutissait à l'abrutissement de l'âme et des sens. On fuyait à son approche, plus qu'à l'aspect d'un animal féroce ; et quand on trouvait quelque part son cadavre, marqué du signe de l'infamie, on le précipitait au fond d'un gouffre, afin d'y faire disparaître à jamais les traces du maudit.

Le supplice de l'immolation sanglante était, au contraire, considéré comme un grand honneur. On le subissait avec un certain orgueil ; on l'ambitionnait même souvent comme un titre de gloire devant la postérité.

Tels étaient les deux principaux supplices en usage chez les peuples de la Gaule du nord : tels étaient ceux que venait de proposer le vieux druide, pour débarrasser le camp de Clovis des traîtres, et rendre les dieux favorables à la cause des Francs.

Toutefois, comment faire le choix projeté par Abru-

nus et consacré par l'assemblée? et surtout, comment le faire de façon à connaître la volonté du ciel et à provoquer l'intervention des dieux?

Or, l'arsenal druidique contenait, parmi ses inventions multiples en ce genre, un stratagème assez ingénieux, appelé l'*épreuve suprême.*

Le vieux pontife de Teutatès interroge de nouveau les guerriers, dont la foule s'ameute, de plus en plus furieuse, autour des victimes :

— L'épreuve suprême ! lui crie-t-on de toutes parts.

V

Quelques instants après, on voyait, dans l'enceinte où ruisselait encore le sang des taureaux égorgés, se dresser un large trépied, et sur ce trépied une chaudière, sous laquelle étaient entassés des fagots de bois de bouleau.

Abrunus prend à la main une baguette de coudrier, et, la tenant élevée à la hauteur de sa tête, il fait à pas lents le tour du sinistre appareil. Au troisième tour, il s'arrête et met le feu au bûcher.

Pendant que la flamme pétille, de sa baguette il décrit, au-dessus de la chaudière, des signes mystérieux. Quand il a fini ces incantations, il sort de sa robe une corne d'urus, dont il répand le contenu (une espèce de poudre grisâtre) sur le liquide magique. Une

ébullition soudaine remue l'eau lustrale jusque dans les profondeurs de la chaudière, tandis qu'une épaisse fumée s'en échappe, ébranlant l'air avec de fortes détonations.

Le druide jette alors son anneau d'or dans le liquide bouillonnant, et ordonne aux condamnés de se mettre en mesure de prendre part à l'épreuve suprême.

Tous aussitôt se déshabillent jusqu'à la ceinture; puis, par ordre d'appel, ils se rangent en cercle autour du théâtre du supplice.

— Que ceux qui veulent mourir approchent, et arrière les lâches qui tiennent à la vie!

En prononçant ces mots, Abrunus dardait sur ses victimes un regard scrutateur, afin de découvrir, dans le jeu de leur physionomie, la première impression qu'y produisait son commandement, impression de courage ou de peur.

Presque tous les accusés observent, devant cette menace de mort, une attitude résolue, et s'avancent hardiment pour subir l'épreuve; quelques autres, au contraire, paraissent saisis de crainte, et ne semblent faire qu'à contre-cœur le pas décisif vers le trépied ardent.

— Allons! s'écrie le druide, notre choix est fait: c'est aux dieux à faire le leur et à nous le manifester publiquement. Quant à vous, accusés, vous savez ce que vous avez à tenter, ou pour vous justifier, ou pour vous condamner vous-mêmes à une éternelle malédiction.

Et le prêtre de Teutatès d'entonner un chant magique, dont chaque couplet se termine par ces mots:

— Le feu pétille, la chaudière bouillonne, l'eau tourbillonne, et l'anneau brille !

Et les autres druides de redire en chœur ce refrain :

— Le feu pétille, la chaudière bouillonne, l'eau tourbillonne, et l'anneau brille !

Pendant ce temps, les patients plongent, l'un après l'autre, leurs bras et même une partie des épaules dans la chaudière écumante de fureur, et ne les en retirent qu'après avoir repêché l'anneau d'or. Chose surprenante ! l'opération se continue de la sorte, sans qu'aucun de ces premiers suppliciés ressente la moindre atteinte du liquide en ébullition. Aussi, la foule des guerriers accueille-t-elle, par de bruyantes acclamations, la victoire de chacun des triomphateurs de l'épreuve suprême.

Arrive enfin le tour de ceux que le vieux druide avait réservés pour la clôture du spectacle.

L'anneau d'or est lancé une fois encore au fond du récipient, qui ne fait plus entendre ses formidables bouillonnements, et ne laisse échapper de son sein qu'une légère vapeur.

Abrunus ordonne aux trois accusés de se mettre à l'œuvre.

En même temps, il chante de nouveau :

— Le feu pétille, la chaudière bouillonne, l'eau tourbillonne, et la flamme brille !

— Et la flamme brûle ! murmure le patient qui, en ce moment, plongeait ses bras dans le liquide et les en sortait aussitôt.

Ses deux autres compagnons de supplice tentent la

même expérience : impossible, à eux aussi, de pouvoir enfoncer leurs mains jusqu'à l'anneau d'or. L'eau lustrale entame profondément leurs chairs ; et c'est avec des hurlements de douleur qu'ils se retirent de l'épreuve, les bras à moitié dévorés par les brûlures du mélange magique.

— Les voilà, les traîtres ! s'écrie l'assemblée ; le ciel nous les désigne. Maudits soient-ils, et des dieux, et des hommes !

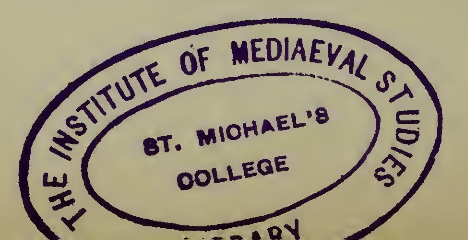
— Que Thor, le dieu de la foudre, réplique Abrunus, les marque pour toujours du signe de l'infamie !

Sur-le-champ, on les dépouille du reste de leurs vêtements ; on les flagelle à coups de cordes nouées ; puis, on les revêt d'une peau de bête sauvage, retenue par un ceinturon de cuir garni de pointes de fer, on leur imprime au front la lettre de l'anathême, et on les pourchasse à travers la forêt, en détournant la tête comme d'un objet de mépris et d'horreur.

C'est ainsi que s'en allèrent commencer leur existence maudite, ces trois malheureuses victimes de cette époque de superstition et de barbarie.

VI

On se demandera peut-être la raison de cette différence entre des résultats obtenus par la même cause : pourquoi les premiers patients n'ont-ils éprouvé aucune atteinte du singulier mélange, alors qu'il



paraissait le plus en ébullition? et pourquoi, au contraire, les derniers l'ont-ils ressentie si cruellement, alors que l'eau lustrale semblait moins offensive? Etait-ce un prodige dû à l'intervention des esprits infernaux, ou bien un effet de l'art merveilleux de l'opérateur?

L'étonnement cessera, quand on saura dans quelles conditions naturelles, ignorées du vulgaire, le magicien avait procédé.

L'eau n'avait pas encore subi l'action du feu, lorsque Abrunus avait convié les premiers accusés à la recherche de son anneau. Il existait bien dans la chaudière une ébullition formidable, mais une ébullition factice; elle n'était pas le résultat du feu, mais du gaz produit par la poudre que l'opérateur venait d'y répandre.

Grâce à cet artifice, Abrunus avait pu tromper l'œil attentif des spectateurs.

Quand les accusés réservés pour terminer l'épreuve s'étaient présentés afin de la subir à leur tour, le gaz n'agitait plus le liquide de ses explosions inoffensives, tandis que la flamme, de plus en plus ardente sous le trépied, avait communiqué au mélange magique une chaleur dévorante.

Telle est l'explication fort simple de ce phénomène, de prime abord assez surprenant.

Néanmoins, un autre éclaircissement est nécessaire, pour la complète intelligence de ce qui vient de se passer au camp des Francs.

Quelles raisons avait donc le prêtre de Teutatès, d'agir ainsi différemment à l'égard des divers accusés?

19



Pourquoi réserva-t-il les uns au supplice le plus infamant, tandis qu'il fit sortir les autres sains et saufs, et par-là même absous, de l'épreuve suprême ?

Quelqu'un, qui aurait entendu les recommandations expresses de la célèbre magicienne des grottes de Han, aurait compris de suite la manière si opposée dont le vieux druide se comporta en cette grave circonstance. Wisinkona lui avait dit de saisir et, au besoin, de faire naître, au milieu de la forêt des Ardennes, l'occasion de marquer du signe d'infamie, en face de l'armée franque, plusieurs des adeptes du Crucifié galiléen dont l'empire toujours croissant menaçait, sur ce sol, l'empire des antiques divinités. Elle avait même ajouté que c'était seulement au prix de cette expiation, que les Francs pouvaient espérer la protection des dieux dans leur périlleuse entreprise.

Cependant, un obstacle, en apparence insurmontable, s'opposait à la réussite de ce ténébreux complot contre la religion du Christ.

Le chef des Francs, quoique encore adonné au culte des idoles, favorisait ostensiblement le christianisme. Quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour en suivaient publiquement les pratiques.

Comment s'y prendre pour vaincre la difficulté ? Que faire dans cette conjoncture ?

Précisément, ce qu'avait fait le rusé vieillard.

Par une manœuvre adroite, et sans être aperçu de personne, il avait répandu une poussière noirâtre sur le cœur des taureaux égorgés à l'autel du sacrifice. Puis, profitant de la terreur générale qui s'empara de

l'assistance à la vue de ce mauvais augure, il avait jeté aux vents cette accusation, si ordinaire dans les cas d'affolement, de trahison envers la patrie en danger. Comme nous l'avons vu, Abrunus avait ensuite parcouru la foule inquiète, et s'était fait livrer incontinent un certain nombre de guerriers, soupçonnés de ce crime abominable.

Trois d'entre eux surtout, en l'honneur du nombre fatidique, étaient désignés d'avance à ses sombres vengeances.

Il les avait surpris la veille, dans un endroit retiré du camp, à genoux devant deux branches d'arbre, attachées ensemble en forme de croix. L'erreur paraissait impossible : c'était bien là des chrétiens, qu'il avait en face de lui. Son œil de vautour avait pris l'empreinte de leurs traits avec une joie féroce ; et le vieux druide s'était promis de tomber, le lendemain, sur sa proie et de la dévorer.

Le matin même, en revenant de la cueillette du gui, Abrunus avait cru les reconnaître, et de sa poudre noire il les avait marqués, à leur insu, pour l'anathème.

Cependant, toute difficulté n'était pas pour cela résolue.

Il restait, à l'astucieux vengeur des idoles, le soin de ne pas éveiller de méfiance dans l'esprit de Clovis et des seigneurs chrétiens de son entourage. C'est pourquoi il avait cru prudent de désigner un plus grand nombre d'accusés aux colères de la foule, se réservant de les tirer indemnes de l'épreuve par le moyen habile

que l'on sait. C'est ce qui explique le choix, fait par lui, des divers accusés que nous venons de voir comparaître à sa barre.

Néanmoins, Abrunus avait calculé sans la providence du Dieu véritable qui veillait sur ses fidèles serviteurs, et il s'était grossièrement trompé.

Les trois victimes de l'épreuve suprême, qui erraient alors dans la profondeur des forêts sous le poids d'une éternelle malédiction, se trouvaient être des adorateurs des fausses divinités.

Quant aux trois jeunes guerriers surpris en flagrant délit de christianisme, ils avaient évité, sans le savoir, le danger qui les menaçait. Ayant abjuré les pratiques du paganisme, ils s'étaient abstenus de prendre une part quelconque à ses cérémonies détestables. Peut-être se trouvaient-ils prosternés, en ce moment encore, au pied de la croix qui les avait perdus la veille, et qui alors les sauvait, suppliant le Seigneur de pardonner ses égarements à ce peuple idolâtre et barbare.

Le vieux druide et ses complices se félicitaient, sans doute, d'avoir profondément humilié le christianisme en ce jour ; mais les anges protecteurs des chrétiens sauvés du châtiment de l'infamie, devaient dire, en se montrant les maudits :

— Ce sont les victimes des dieux qui passent !

VII

Le supplice d'ignominie était à peine terminé, qu'un général gaulois s'avance vers la tribune royale. De sa haute stature, il domine la multitude. Il salue Clovis en inclinant devant lui son épée nue, et fait signe qu'il veut parler. On écoute.

— Guerriers, s'écrie-t-il, aux grands périls les grandes expiations ! Déjà le sang des taureaux a rougi les pierres sacrées ; déjà les maudits, désignés par le ciel à notre vengeance, errent loin de nous. Toutefois, ce n'est pas assez. Soyons plus généreux envers nos dieux protecteurs. C'est du sang humain qu'ils réclament : c'est du sang humain qu'il nous faut leur offrir. Aujourd'hui même, faisons revivre les nobles et antiques usages de nos ancêtres, et que Teutatès ait son grand sacrifice !

— Le grand sacrifice ! répète la foule.

— Voici l'autel, dit à son tour Abrunus en indiquant le dolmen ; mais où prendre les victimes ? Vous ne pouvez les choisir parmi ceux que vient d'épargner la puissance céleste. D'ailleurs, que ferait à votre taureau de bronze ou à votre géant d'osier cette poignée d'hommes libres ? Ensuite, les guerriers sont faits pour combattre, et les esclaves pour mourir. Je vous propose donc les esclaves.

— Les esclaves ! les esclaves ! vocifère l'assemblée.

Les Gaulois avaient coutume de traîner, à la suite de leurs armées, un certain nombre de prisonniers de guerre, qu'ils utilisaient aux travaux les plus pénibles des cantonnements, et qu'ils immolaient aux dieux devant l'imminence des grands périls.

Dans la circonstance actuelle, ils n'avaient eu garde d'oublier de prendre cette barbare précaution. La provision du sacrifice était prête : il n'était besoin que de l'aller quérir, au moment voulu, aux arrière-postes. C'est ce que se hâtera d'accomplir, avec l'assentiment du roi, le chef gaulois qui venait de faire cette motion sanguinaire.

Immédiatement, des escouades de guerriers, sous la direction des ovates, se mettent à l'œuvre. Ils abattent les arbres à coups de hache, les transportent à l'endroit de l'exécution, les façonnent, les dressent en l'air, et les relient ensemble au moyen de verges de fer et d'osier. Quelques heures après, le géant de bois, enduit de résine, s'élevait majestueusement sur le théâtre du sacrifice, attendant ses victimes.

Elles arrivent, escortées d'un peloton d'honneur.

Les esclaves sont, pour la plupart, des prisonniers romains, portant sur leurs bras nus les stigmates de leur cruelle captivité. Ces stigmates consistent en incisions faites au fer chaud et proportionnées, pour le nombre, au nombre des années qu'ils ont passées dans les chaînes du vainqueur. Au fur et à mesure qu'ils approchent, des hommes vigoureux les saisissent, les montent par des échelles, et les entassent pêle-mêle à l'intérieur du colosse. Bientôt, le corps du géant est

rempli jusqu'au cou de condamnés, se débattant les uns sur les autres dans les transes d'une agonie anticipée.

Le pontife de Teutatès attend, avant de donner aux ovates le signal de l'incendie, qu'une dernière place soit prise.

Cette place, interdite à l'esclave et réservée à l'homme libre, était la tête du géant. On n'accomplissait presque jamais ce grand holocauste sans qu'elle fût occupée : et souvent le sacrificateur n'avait que l'embarras du choix, parmi la multitude des concurrents jaloux de briguer cet honneur.

Un homme libre s'offrait-il pour être la victime exquise, on l'immolait sur la pierre sacrée.

Lorsque le couteau du bourreau lui avait ouvert les veines, on le hissait tout sanglant dans la tête du colosse, dont le ventre, la poitrine et les membres regorgeaient déjà d'êtres humains, appelant à grands cris la mort.

— Place à l'homme libre! dit à haute voix le sacrificateur.

A peine cette exclamation a-t-elle retenti comme une requête du dieu-terrible, qu'un groupe de guerriers s'avance résolument vers le lieu du supplice.

Le premier qui se présente est un barde, dont les longs cheveux encadrent une figure encore jeune. Il commence par réclamer pour lui la préférence à l'honneur de l'immolation. Le conseil des druides se consulte et accepte l'offrande du chantre des héros et des dieux.

Le barde monte alors sur le dolmen.

Avant de se dépouiller de ses vêtements et de livrer son corps au coup fatal, il élève la voix et fait entendre, suivant la coutume, son chant de mort :

« Je le sais, dit-il, le silence vaut mieux que toutes les paroles. Car les paroles, une fois parties, sont comme les flèches une fois lancées : on n'en est plus maître.

« Le cygne se tait presque toute sa vie ; il ne chante qu'une seule fois mélodieusement, et c'est au moment de mourir !

« Comme lui, ma langue veut redire son chant de mort. Elle le dira, au milieu du cercle de pierres qui enferme le monde. Ce cercle, image de la terre, est environné d'un autre cercle, plein de douves profondes, image des cieux.

« J'y vais......., j'y suis déjà !

« C'est la fête autour des deux lacs ; un lac m'environne et environne le cercle. Une belle grotte est devant : de grandes pierres la recouvrent.

« Que vois-je ?......

« Le serpent s'avance vers les vases du sacrificateur, du sacrificateur aux cornes d'or, les cornes d'or dans la main, la main sur le couteau, le couteau sur mon cœur !

« Teutatès veut du sang : mon sang va couler, les flammes du Géant vont dévorer mes chairs. Que Teutatès soit favorable à ceux qui vont combattre !

« Qu'il vienne donc, le sacrificateur aux cornes d'or, les cornes d'or dans la main, la main sur le couteau, et le couteau sur mon cœur !

« J'ai dit mon chant de mort ! »

VIII

L'hymne funèbre terminée, le barde rejette ses vêtements et s'étend sur la pierre sacrée.

Le couteau lance un éclair entre les mains du sacrificateur. La victime est immolée : la lame a pénétré jusqu'au cœur. Les ovates recueillent aux coins de l'autel, dans des casques d'airain, les flots de sang qui s'échappent de la mortelle blessure.

Dès qu'on a placé le cadavre du héros dans la tête du géant d'osier, et qu'on a épanché son sang, comme une eau lustrale, sur les suppliciés inférieurs afin de les purifier de la tache de l'esclavage, le druide-pontife s'approche, tenant à la main le sceptre au croissant d'or, emblême distinctif de sa souveraine dignité.

De ce sceptre, il touche le monstre de bois, entièrement rempli de victimes humaines. C'est le signal de l'holocauste.

Au même instant, les ovates promènent autour de l'idole de Teutatès des torches incendiaires, et communiquent le feu à tous ses membres à la fois. Les crépitations des flammes, jointes aux hurlements des patients et aux clameurs de la multitude en délire, font un concert horrible.

Mais bientôt les gémissements ont cessé dans la cage brûlante, ainsi que les soubresauts des corps en convulsion : le géant de bois lui-même s'affaisse, avec

son amas d'os et de chairs grillées, dans le brasier qui, au-dessous de lui, attisait ses ardeurs de plus en plus dévorantes.

Des applaudissements frénétiques éclatent parmi la foule, et les hommes d'armes entonnent ce chant de guerre :

« Nos guerriers ont bu dans la coupe sanglante ; la pierre de Teutatès a reçu leur serment de vaincre ou de mourir !

« Sombre comme la terreur, noire comme l'aile du corbeau, était la nuit qui couvrait le monde. A l'ombre de la mort, les nations étaient assises. Un cruel despotisme étendait sur elles sa main homicide. Tout avait peur : le soleil voilait sa lumière, les lyres faisaient silence, les âmes agonisaient, et les armes des braves gisaient, brisées, à leurs pieds qui portaient des fers !

« Nos guerriers ont bu dans la coupe sanglante ; la pierre de Teutatès a reçu leur serment de vaincre ou de mourir !

« Parfois, la vaillance se réveillait de ce honteux sommeil, et soulevait la pierre de ce sépulcre horrible. Parfois, une lumière brillait dans la nuit profonde, et des cris de victoire s'échappaient des étreintes de cette dure captivité. L'espérance rayonnait alors au ciel et dans les cœurs. Mais hélas ! le rêve évanoui, les chaînes redevenaient plus pesantes, et les peuples meurtris retombaient dans le sombre désespoir !

« Nos guerriers ont bu dans la coupe sanglante ; la pierre de Teutatès a reçu leur serment de vaincre ou de mourir !

« Le sang des enfants égorgés, et les cris des mères désolées attendaient un vengeur. Soudain, une étoile mystérieuse apparaît à l'orient pour chasser ces épaisses ténèbres. A sa radieuse clarté, le libérateur des nations arrive. Peuples et rois relèvent la tête et espèrent. Ils ont eu l'esclavage : ils aspirent à la liberté. Ils ont subi la mort : ils reviennent à la vie. Après la délivrance, ils veulent les combats ; et après la défaite, ils veulent la victoire. Que les génies de la terre et des cieux soient favorables à leur héroïque entreprise !

« Nos guerriers ont bu dans la coupe sanglante ; la pierre de Teutatès a reçu leur serment de vaincre ou de mourir ! »

Ainsi chantaient en chœur les soldats gaulois, qui composaient en majeure partie les troupes de Clovis.

Par moments, ils appuyaient la bouche contre leurs boucliers, et entrecoupaient leur chant de guerre d'un roulement de cris sauvages. Le reste de cette veillée des armes se passa en festins, dont la chair de l'urus, abondant dans ces forêts, et l'hydromel firent presque tous les frais.

C'est ainsi que l'armée franque, avant de franchir la frontière, préludait aux combats qui l'attendaient de l'autre côté des Ardennes.

Aveuglée par le culte superstitieux de ses fausses

divinités, elle ne savait pas que ce qu'elle venait d'accomplir irritait le ciel, au lieu de l'apaiser. Elle était loin de penser que le secours, tant réclamé, lui viendrait d'ailleurs que de ses adorations dérisoires et barbares.

Dans le mystère des temples chrétiens, d'autres supplications montaient vers le Dieu véritable, le Dieu des armées. Elles sortaient de cœurs purs et d'immolations agréables au Seigneur. Ce sont elles qui, au moment critique, fléchiront le Tout-Puissant en faveur des armées franques. Quelques jours encore, et, à l'heure décisive des grands périls sur le champ de bataille de Tolbiac, la France pourra juger lequel des deux l'emportera, du dieu de Clovis, ou du Dieu de Clotilde!



LE CHEMIN DE DAMAS : TOLBIAC !



CHAPITRE IX

LE CHEMIN DE DAMAS : TOLBIAC !

I. Insuccès des Francs. — II. Serment solennel de Clovis. — III. L'armée des cieux au secours de l'armée franque. — IV. Victoire décisive de Clovis. — V. Entrevue du vainqueur de Tolbiac avec un moine vosgien. — VI. Miracle opéré par saint Waast en présence de Clovis. — VII. Rencontre de Clovis, de Clotilde et de Rémy, à Juviniacum. — VIII. Harangue apostolique de Clovis rentrant à Soissons.

I

Quelques jours après, l'armée franco-gauloise se trouvait aux portes de Cologne, où les Saliens devaient opérer leur jonction avec les Ripuaires. On acclame l'arrivée du conquérant des Gaules et de ses troupes. Une confédération se forme aussitôt, et Clovis est investi du commandement suprême.

Il est décidé qu'on ira au-devant de l'ennemi, pour opposer de suite une digue à ses flots menaçants.

Les Allemands étaient campés à quelques lieues de

Tolbiac, ville de la seconde Germanie (1). Leurs masses énormes couvraient la plupart des hauteurs environnantes.

Clovis passe en revue générale ses différentes troupes, qu'il partage en trois corps d'armée bien distincts, afin de laisser à chacun toute liberté dans l'action, et aussi la responsabilité de ce qui devait arriver, l'honneur de la victoire, ou la honte de la défaite. Les Francs ripuaires, sous les ordres de Sigebert, occupent l'aile gauche; les Gallo-romains, le centre; et les Francs saliens, l'aile droite.

Soudain, la fanfare des batailles retentit.

— Guerriers, s'écrie Clovis d'une voix puissante, le moment est venu de vous montrer ce que vous êtes, braves, intrépides; et la victoire est à nous !

Ayant ainsi parlé, il aiguillonne son fougueux coursier, et se précipite, à la tête de ses troupes, dans la vaste plaine qui le sépare des escadrons ennemis. De leur côté, les Allemands quittent leurs positions retranchées et s'avancent, ainsi qu'une formidable avalanche, à la rencontre de l'armée des confédérés.

Au bout de quelques instants, rapides comme la pensée, un choc épouvantable s'opère sur le front des deux camps : telles des nuées, chargées d'orage, se disputent avec fracas l'empire des airs. Le hennissement des chevaux, les clameurs des soldats, le cliquetis des armes, le roulement de ces masses profondes qui se cherchent et se heurtent, tout cet ensemble de

(1) Tolbiac aujourd'hui *Zulpich*, dans la Prusse rhénane.

mouvements impétueux et de bruits confus produit un effet terrible.

Comme une muraille d'airain, l'armée franque reçoit d'abord les premiers assauts de l'ennemi.

Inébranlables devant ces attaques furibondes, les soldats de Clovis, « pareils à des murs de glace, dit un vieil auteur, ne se laissent pas ébranler. Tous, ils semblaient des hommes de marbre ou de fer, enracinés dans le sol. »

Mais bientôt, lasse de la résistance qu'il lui faut opposer, l'armée franque prend l'offensive pour entamer les escadrons allemands. Vingt fois elle les charge avec vigueur, vingt fois elle est repoussée sous une grêle de javelots. Déjà, des monceaux de cadavres encombrent la plaine, là où la lutte est le plus ardente; et le sang coule à flots parmi tous ces massacres.

Cependant, les Allemands reprennent à leur tour l'offensive avec acharnement. Leurs colonnes épaisses se rejoignent et marchent contre les Francs, en poussant des cris de bêtes sauvages. Elles paraissent grossir en envahissant le vallon, comme la marée montante qui, par intervalles, ne semble retenir et amonceler ses vagues que pour les lancer ensuite, avec plus de colère, contre les rochers du rivage.

Tout à coup, leurs rangs compacts s'ouvrent et livrent passage à des bandes de taureaux furieux.

Animés par la pointe des javelots de leurs conducteurs et par le sang qui rougit le sol, ces combattants d'un nouveau genre se jettent sur les troupes

franques, les narines mugissantes, le poil hérissé et fumant, et les prunelles enflammées. De leurs longues cornes, ils bouleversent tout ce qui s'oppose à leur course effrénée parmi les bataillons du centre. Pendant qu'ils y opèrent ces ravages, les fantassins allemands pénètrent à travers les rangs de la cavalerie qui manœuvre sur les flancs ; il se glissent comme des reptiles sous les chevaux, les éventrent de leurs couteaux de guerre, et les font rouler par terre, eux et leurs cavaliers, qu'ils achèvent à coups de hache.

Une lutte corps à corps s'ensuit : c'est un pêle-mêle indescriptible.

Le désordre se met et se propage dans l'armée de Clovis. Grâce à cette confusion, les Allemands avancent toujours, tandis que, débandés et en désarroi, les Francs reculent toujours.

Clovis voit tomber autour de lui plusieurs des chefs alliés, entre autres Sigebert, roi des Francs ripuaires, l'un des plus vaillants combattants. Sa garde d'honneur elle-même est terriblement décimée. Les légions centrales, bouleversées par les bandes de taureaux furieux, faiblissent, et les ailes de l'armée semblent découragées. La panique gagne de plus en plus les troupes franco-gauloises : çà et là même, elles commencent à fuir ce sol qui les dévore.

C'en est fait du combat, si l'échec des soldats de la France continue devant l'audace heureuse des soldats de la Germanie !

II

C'est la première fois que Clovis se voit sur le point de battre en retraite, et d'abandonner la victoire à d'autres sur un champ de bataille.

Rouge de colère, il laisse retomber son épée à son côté, et couvre sa figure de ses mains teintes de sang. Lui faudra-t-il donc se résoudre à tourner le dos à ces barbares, qu'il est venu si fièrement défier en face ?

A cette seule idée, une cruelle angoisse le saisit et torture son âme.

En ce moment, une flèche siffle et lui fait une écorchure à la joue.

Jusque-là, Clovis avait paru invulnérable au milieu de la mêlée. Quand le génie du carnage entassait les victimes sous ses pas sans l'atteindre, en le respectant ainsi, il ne faisait que grandir son prestige. Mais que va penser l'armée entière, déjà si éprouvée, quand elle verra que son chef lui-même n'est pas épargné et que son sang coule ?

En frappant Clovis à la tête, l'ennemi frappe la nation franque au cœur.

Cette blessure royale vaut une défaite.

Que faire, dans cette extrémité lamentable ?

Le jeune roi appelle à son secours tous les dieux protecteurs des peuples qui combattent sous ses

étendards. Teutatès, Odin et Jupiter reçoivent, tour à tour, ses supplications les plus ardentes. On le voit même, lui, le fier et indomptable conquérant, verser des pleurs !

Néanmoins, le ciel reste sourd à ses invocations ; le combat devient de plus en plus meurtrier et fatal à ses armes.

C'est alors que le fidèle Aurélianus, qui, du milieu des cohortes gallo-romaines où il déployait des prodiges de valeur, s'était aperçu de cette situation critique, accourt vers Clovis et lui dit :

— Prince, puisque nos dieux ferment l'oreille à vos demandes, adressez-vous à Celui qu'invoquent les chrétiens. Nous n'avons plus qu'un appui : c'est le Dieu de Clotilde !

— Oui, répond Clovis, j'ai appelé mes dieux à mon aide, et ils ne m'assistent point dans ma détresse. Ils ne peuvent donc rien, puisqu'ils ne font rien pour ceux qui les servent ?

Puis, élevant vers le ciel son épée, en même temps que des yeux pleins de larmes :

— O Christ ! s'écrie-t-il, ô vous que Clotilde adore comme le fils du Dieu vivant et éternel, vous que l'on dit être le consolateur de l'affligé et l'espoir du suppliant, j'implore avec confiance votre secours ! Si vous m'accordez la victoire sur ces ennemis qui déjà triomphent de moi, si je fais aujourd'hui l'épreuve de cette puissance que vous attribuent vos adorateurs, je croirai en vous et me ferai baptiser en votre nom !

Au moment où cet acte de foi jaillissait du champ de bataille de Tolbiac, comme un éclair soudain des replis d'un nuage foudroyant, deux femmes étaient en prières, dans la solitude de Poissy, sur le sol de France.

Ainsi que nous l'avons vu, aussitôt après le départ du roi pour la Germanie, Clotilde avait mandé près d'elle la bergère de Nanterre, voulant lui faire partager ses craintes et ses espérances. Afin d'être plus à Dieu, elles avaient fui la compagnie des hommes, et s'étaient retirées dans une forêt des environs de Soissons. Là, sous l'humble voûte d'un oratoire champêtre,elles ne cessaient de conjurer, pour la prospérité des armes franques, le Dieu des batailles.

Nouveau Moïse, Clotilde élevait ses mains suppliantes vers le ciel, tandis que, autre Josué, Clovis combattait dans la plaine de Tolbiac.

Le roi avait fait espérer à sa pieuse épouse qu'il embrasserait le christianisme, s'il revenait victorieux de cette périlleuse expédition : c'est pourquoi la reine redoublait de prières et d'austérités, pour que la grâce trouvât enfin le chemin de ce cœur qui, jusque-là, avait été si rebelle à ses inspirations salutaires :

— O Dieu ! répétait-elle souvent, prenez en grande pitié ce peuple, que je désire tant voir devenir votre peuple. Exercez votre puissance en faveur de ses armes. Qu'il reconnaisse, à n'en pouvoir douter, que les autres dieux invoqués par lui ne sont rien, et que vous seul êtes le Dieu véritable, auquel est dû tout honneur et toute gloire !

Ainsi priaient ensemble, dans leur solitude de Poissy, la reine de France et la patronne de Paris !

III

Du haut des cieux, d'où il contemple et dirige à son gré les événements d'ici-bas, le Dieu de Geneviève et de Clotilde veillait sur les courageux défenseurs de la nation qui devait être un jour son instrument dans l'œuvre de la civilisation du monde.

A peine la prière du royal combattant fut-elle parvenue, ardente comme l'était l'émotion de son cœur, jusqu'au trône du Tout-Puissant, renforcée des prières qu'y faisaient monter ces deux admirables chrétiennes, qu'un changement étonnant s'opéra dans l'attitude respective des armées belligérantes. Suivant une ancienne tradition, des secours miraculeux arrivèrent alors à Clovis. Derrière les nuées qui couvraient en ce moment la campagne de Tolbiac, une autre armée opérait une levée de boucliers.

C'était l'armée des anges !

Semblables à des tourbillons lumineux, ils envahissent les arsenaux invisibles où sont forgées les foudres et les épées flamboyantes. C'est là que les chérubins préposés à la garde de l'Eden, après l'expulsion de nos premiers parents, avaient pris leurs glaives terribles ; là que l'archange Michel, le chef de la céleste milice, avait choisi son armure si redoutable aux démons.

Les phalanges angéliques descendent à la hauteur des nuages, les écartent, et se rangent en ordre de bataille sur un chemin d'azur.

A leur suite s'avancent, pareils à ceux que vit le prophète Ezéchiel, des chars étincelants, traînés comme par la foudre. Du mouvement rapide de leurs roues sphériques (1), jaillissent des éclairs, embrasant les vapeurs sanglantes qui montent du vallon où s'égorgent deux peuples. C'est avec cet aspect imposant que l'armée lumineuse s'abaisse vers la plaine de Tolbiac, où Clovis, après avoir combattu en païen désespéré, confesse solennellement n'avoir plus d'autre ressource que de combattre en chrétien résolu.

Aussitôt, les choses changent totalement d'aspect.

Le roi franc sent, à n'en plus douter, que d'en haut lui arrive le secours tant désiré. L'ange de la victoire semble planer au-dessus de ses bataillons décimés et épars. Ses soldats, au lieu de fuir déconcertés, retournent avec courage la face vers l'ennemi, et le repoussent avec une vigueur nouvelle.

Les hordes allemandes, au contraire, s'arrêtent dans leur élan impétueux, comme sous l'impression subite d'une terreur inconnue.

Une grêle de coups meurtriers tombe sur eux, sans qu'ils puissent savoir d'où ils partent. Des flèches qu'aucun arsenal terrestre n'a fournies les transpercent, sans qu'ils puïssent éluder leur vol intelligent ; car

(1) Les roues des chars célestes, vus par le prophète, étaient de forme non seulement circulaire mais sphérique (*Ezéchiel,* ch. 1-3).

elles les suivent, plus rapides que la foudre, parmi les détours qu'ils font pour les éviter ; elles s'attachent à leurs pas, comme l'écume furieuse à la poupe du navire qui sillonne la surface agitée des mers ; leurs rangs tombent pressés, les uns sur les autres, ainsi que les épis sous la faux du moissonneur.

Le roi teuton lui-même est frappé d'un javelot brûlant, qui lui transperce la poitrine. On le voit recueillir, dans ses mains crispées par la rage, le sang qui lui jaillit du cœur, et mourir en le lançant avec des blasphèmes contre le ciel, qu'il accuse de trahir ses armes.

Une force supérieure paraît s'être appesantie sur les Allemands pour les écraser.

Tandis que leurs bataillons, fauchés par le carnage, disparaissent de plus en plus du théâtre du combat, ils aperçoivent avec terreur des guerriers mystérieux qui viennent renforcer l'armée des Francs, devenue invulnérable à leurs coups.

Les premières ombres du crépuscule commençaient à obscurcir le fond de la vallée sanglante ; et les derniers rayons du soleil expiraient, au sein d'une vapeur empourprée, sur les hautes collines des environs de Juliacum.

Les Allemands sont en pleine déroute.

Clovis n'a plus devant lui que des vaincus, implorant grâce et merci. Son acte de foi lui a valu ce que n'avaient pu obtenir tous ses héroïques efforts. Le Dieu des chrétiens lui a donné la victoire ; et les milices célestes, avant de quitter le champ de

bataille de Tolbiac, ont voulu remplacer par des fleurs de leurs immortelles couronnes les signes païens qui flottaient sur les étendards de la France (1).

— Jésus sera ma joie ! s'écrie Clovis, à la vue d'un succès si extrordinaire (2).

IV

Le torrent envahisseur était refoulé. Ses flots ne devaient plus s'arrêter dans leur mouvement rétrograde, qu'ils n'eussent regagné le lit d'où ils étaient primitivement sortis. Depuis les contreforts des Vosges et des Ardennes, les hordes allemandes reculent jusque vers le Danube, laissant la Germanie au conquérant des Gaules, qui les poursuivait sans repos ni trêve. Elles fuient, comme un sol maudit, ce pays fortuné qui tentait violemment leur cupidité, et d'où

(1) Suivant une antique légende, ce fut à cette occasion — suivant une autre, ce fut seulement après la cérémonie de son baptême — que Clovis reçut d'un envoyé céleste un emblême pour ses drapeaux, comme cela était arrivé à Constantin. Cet emblême se trouvait être une image de la Sainte-Trinité. L'auguste mystère, dit un écrivain qui rapporte ce fait merveilleux, y était figuré par trois fleurs trines : c'étaient des lys qui étendaient leur triple figure sur un ciel d'azur. On dit que déjà le signe païen des Francs était une parodie de la Sainte Trinité, faite par Satan qui avait voulu se substituer à Dieu auprès de ce peuple barbare. Les lys auraient ainsi remplacé trois gueules dévorantes sur les étendards francs.

(2) D'après Fauchel, cette exclamation fut l'origine de ce cri de ralliement, en usage dès les premiers temps de la chevalerie française : *Mont-joie Saint-Denis !*

une puissance invisible semble les repousser pour toujours.

Cet échec éclatant n'empêchera pas le peuple teuton de convoiter, tout le long des siècles, le royaume de France comme une riche proie. Du fond de ses déserts, de ses landes stériles, de ses villes mornes et tristes, l'Allemand tournera sans cesse des yeux d'envie vers cette contrée qui lui sourit si fort. Dans l'enivrement d'un triomphe passager, il piétinera quelquefois sur ce territoire privilégié, mais il ne le possédera jamais. Depuis Tolbiac jusqu'à Waterloo et Sedan, les races teutoniques seront continuellement en guerre avec les races franque et gauloise. Elles seront souvent vaincues, et parfois victorieuses : toutefois, leur nature froide et égoïste n'est pas faite pour prendre racine dans une terre chaude et généreuse. La Germanie rançonnera la France, mais ne pourra la dompter. Elle lui ravira sa bourse ; elle lui arrachera même en passant un lambeau de sa chair ; mais jamais, non jamais, elle ne parviendra à s'emparer de son cœur !

Cependant, Clovis veut profiter de son brillant succès, afin de soumettre à son autorité toutes les tribus de la Germanie supérieure.

Il pénètre, à cet effet, sur les traces des vaincus, de Tolbiac jusque dans la Souabe et la Bavière. Sous les vigoureuses poursuites du vainqueur, les troupes allemandes se divisent ; une partie de leurs débris se jette derrière le Danube, et l'autre va chercher un asile tutélaire parmi les montagnes alpestres de la haute-Italie.

Le roi franc voit que sa mission est finie, et sa victoire complète.

Le demi-cercle de fer qui l'enserrait du côté de la Germanie et menaçait ses conquêtes dans les Gaules, est définitivement brisé, et il en a dispersé les morceaux aux quatre coins de l'Europe. Il ne lui reste plus qu'à regagner ses foyers. C'est là que le Christ, auquel il doit la victoire, l'attend pour l'accomplissement de son solennel serment.

Clovis retourne alors ses regards vers les horizons lointains de la patrie, et donne à ses troupes l'ordre d'en reprendre le chemin.

Il s'avance à travers les immensités de la forêt noire, que soixante journées de marche suffisent à peine à parcourir : Argentoratum (*Strasbourg*) ouvre ses portes au triomphateur des Allemands. De là, il remonte la chaîne des Vosges, et aborde enfin les villes fortes de Toul et de Verdun, où les Leukes se rangent d'eux-mêmes sous sa domination.

V

En ce temps-là, vivait, dans le pays traversé par Clovis, un moine d'une grande réputation de sainteté.

Waast était son nom.

Originaire de l'Aquitaine, il avait abandonné jeune encore le sol natal, afin de dérober aux yeux du

monde le spectacle de ses pénitences extraordinaires; et il était venu les cacher à l'ombre des montagnes vosgiennes. L'évêque de Toul, Ursus, n'avait pu ignorer ce foyer de lumières et de vertus, dont les rayons inondaient toute la région d'alentour. Il avait mandé l'humble moine à son palais épiscopal, et lui avait imposé l'honneur du sacerdoce, quelques efforts qu'il fît pour s'y dérober.

En arrivant à Toul, le vainqueur de Tolbiac n'a rien de plus pressé que de s'adresser au pontife, et de lui faire part de sa résolution d'embrasser le christianisme : c'est pourquoi il le prie de l'instruire des vérités de l'Evangile.

La modestie d'Ursus s'effraye de la haute mission, que cet aveu lui révèle et lui impose.

D'ailleurs, il estime que le royal néophyte a autant besoin, pour captiver son cœur, de l'entraînement d'un saint exemple, que de la lumière de la science divine pour éclairer son esprit. Dans ce but, il décide le roi à recevoir les enseignements du moine vosgien, éminent en doctrine et en sainteté.

Un soir donc que ses troupes avaient campé non loin du désert où Waast vivait retiré dans la contemplation, l'austérité et la prière, Clovis prend avec lui quelques seigneurs, et s'en va frapper à la porte d'une grotte solitaire.

Waast paraît sur le seuil, vaguement éclairé par les derniers feux du jour.

Sans l'avoir jamais vu, il salue par son nom le jeune roi des Francs. En même temps, il l'invite à entrer, et

lui parle, jusqu'à une heure très avancée de la nuit, de cette religion dont le champ de bataille de Tolbiac lui a fait entrevoir quelques-unes des splendeurs. Charmé par le doux ascendant qu'exerce sur lui le pieux moine des Vosges, Clovis revient le visiter plusieurs jours durant. Sous les touches mystérieuses de la grâce, dont Waast est l'instrument, il goûte de plus en plus intimement les paroles du salut.

Au sein de cette grotte obscure, le lion terrible des batailles est déjà devenu, parmi cette atmosphère lumineuse et pure, le paisible agneau des autels.

Clovis ne veut pas interrompre l'œuvre de son avancement dans la connaissance des vérités du christianisme. Il est obligé de quitter ces lieux où le vrai Dieu se révèle à lui d'une façon si attrayante, mais il ne veut pas se séparer de son saint précepteur : il le conjure, en conséquence, d'abandonner sa retraite, et de le suivre jusqu'à la piscine qui doit lui donner le grand bienfait de la régénération.

Waast obéit à ce qu'il regarde comme un ordre émané de Dieu même. Immédiatement, il quitte sa solitude et se met à cheminer, aux côtés de son royal disciple, sur la route de Soissons.

VI

Les Actes des apôtres nous racontent le merveilleux voyage de Philippe avec le serviteur de la reine Candace. Chemin faisant, le fervent disciple du divin Crucifié de Jérusalem expliquait à l'Ethiopien le sens des saintes Ecritures ; il faisait briller de plus en plus aux regards du jeune païen la lumière de la foi, à mesure que leurs pas les rapprochaient de la fontaine où il devait lui conférer la grâce du baptême.

Ainsi faisait en marche le saint prêtre de Toul, à l'égard du monarque idolâtre. Comme le Sauveur, il aurait pu dire : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres. »

La Providence, d'ailleurs, ne tarda pas à lui fournir l'occasion de tenir ce langage.

Sur le chemin de Jéricho, Notre-Seigneur avait voulu confirmer l'autorité de ses paroles par un miracle éclatant. Un aveugle de naissance, assis au bord de la route, avait sollicité sa guérison, et Jésus la lui avait instantanément accordée. Sur le chemin de Soissons, la même scène se renouvela ; voici dans quelle circonstance mémorable :

L'escorte royale était arrivée vers le village de Vouziers, situé près de la rivière de l'Aisne. Déjà elle s'avançait sur le pont, lorsqu'un vieillard aveugle, averti par le bruit de la marche, demande à haute

voix quels sont ceux qui passent à l'instant. On lui répond que c'est le prêtre Waast, et une grande foule qui l'accompagne. Inspiré alors, l'aveugle crie de toutes ses forces :

— Homme de Dieu, ô Waast, ayez pitié de moi ! Je ne requiers pas de vous une aumône, mais le secours de votre puissance. Guérissez-moi, et rendez-moi la vue !

En entendant cette supplication, animée d'une foi si ardente, Waast sent une vertu divine remuer profondément son âme. Il comprend que l'éclat d'un prodige, accompli sous les yeux du royal disciple, fortifiera puissamment son cœur contre les assauts de l'enfer en fureur, assauts dangereux que Clovis semble parfois subir sur le chemin du salut.

Il se recueille quelques instants; puis, tombant à genoux, les bras étendus en croix et les yeux au ciel :

— Seigneur Jésus, dit-il avec émotion, Lumière véritable, qui jadis ouvrîtes les yeux de l'aveugle-né, renouvelez, je vous en conjure, cette grâce en faveur de celui qui m'adresse en ce moment sa prière. Puisse ce peuple reconnaître que vous êtes le seul vrai Dieu, qui remplissez les cieux et la terre de vos nombreuses merveilles !

La prière du Saint était à peine terminée, que le Seigneur l'exauçait.

Le vieillard se relève guéri de sa cécité, et se précipite aux pieds de son bienfaiteur, afin de lui témoigner sa reconnaissance. Des larmes de joie inondent

ses yeux, rouverts à la clarté du jour. La foule, constatant la réalité du prodige, éclate en transports d'allégresse. Clovis lui-même ne peut maîtriser la vive émotion qui s'empare de lui, au spectacle de cette manifestation de la puissance et de la bonté du Dieu des chrétiens.

VII

Clotide était alors dans une de ses villas du Suessonnais, à Juviniacum.

Le roi vient l'y rejoindre, l'âme toute parfumée des suaves impressions que faisait sur lui le moine vosgien. Il raconte à la reine les principaux incidents de sa longue et glorieuse campagne, sa rencontre avec l'ennemi dans la plaine de Tolbiac, le choc terrible des Allemands, son recours au Christ à l'heure de sa suprême détresse, son vœu d'embrasser la religion chrétienne, la victoire étonnante qui suivit son serment, ses relations intimes avec le prêtre de Toul, son ardent désir de mieux connaître le Dieu qu'il veut désormais adorer et servir :

— O Clotilde ! s'écrie-t-il, Clovis a vaincu les Allemands ; mais toi, tu as vaincu Clovis !

— Non ! répond la reine, ce n'est pas à moi, mais à Dieu, qu'il faut faire remonter la gloire de ces merveilleux triomphes.

En disant ces mots, Clotilde tombe à genoux, pour

remercier, dans toute l'effusion de son âme, Celui qui avait réservé à sa foi de chrétienne et à son cœur d'épouse de si douces consolations. Elle aperçoit déjà le jeune héros, entouré de l'auréole que donne la régénération du saint baptême. Elle peut enfin se dire : « Il n'y aura plus désormais entre nous de dissentiments, dans les croyances comme dans les affections ! Il va donc luire, ce jour tant désiré, où nous aimerons le même Dieu, et où nous nous prosternerons ensemble devant les mêmes autels ! »

Puis, se relevant, elle dépose sur le front du monarque un baiser, mouillé de douces larmes :

— O mon royal époux ! dit-t-elle, il ne suffit pas de faire des promesses, il faut les tenir. Vous le savez, un roi des Francs ne peut avoir deux paroles. Je vous attends de suite au baptistère, où vos fils vous ont déjà devancé, pour abandonner le parti des idoles et vous ranger sous l'étendard sacré de ce Jésus qui vous a donné la victoire.

Instruit aussitôt par Clotilde des généreuses résolutions de Clovis, l'archevêque de Reims accourt à la villa de Juviniacum.

A l'aspect du vénérable vieillard, le jeune conquérant frémit. Il avait éprouvé la même impression sur le champ de bataille de Tolbiac. C'était le surnaturel se révélant de nouveau à lui, non plus parmi les violentes émotions de la guerre et de la haine, mais avec toutes les suavités de la paix et de l'amour.

— O roi, s'écrie le Pontife en l'abordant, j'ai entendu dire que, pendant que vous faisiez la conquête des

peuples les plus redoutables, notre Dieu avait vaincu votre cœur. Ce Dieu, je le sais, a de grands desseins sur vous et sur votre peuple; voulez-vous vous en rendre digne?

— Je le ferai volontiers, répond Clovis, je le désire même de toute la force de mon âme. Cependant, il faut que je te dise toute ma pensée. J'ai peur que ce peuple, dont j'ai jusqu'ici partagé l'erreur, ne veuille pas me suivre vers la vérité; je crains qu'il ne me refuse d'abandonner ses dieux, pour n'adorer que le tien. Malgré la victoire merveilleuse qu'a donnée à nos armes le Dieu des chrétiens, mon peuple n'en continue pas moins à se montrer attaché à ses idoles. S'il ne me suit pas au pied des autels du Christ, n'en viendra-t-il point à me délaisser quand il faudra défendre mon trône? Pour l'instant, je ne puis te promettre qu'une chose: de retour à Soissons, je me présenterai à mes Francs, et je leur parlerai d'après tes paroles. Apprends-moi donc ce qu'il me faut leur dire, afin que je les entraîne à ma suite aux eaux de la piscine salutaire.

Remy fait alors passer, devant les regards de son disciple couronné, le glorieux cortège des principaux mystères du christianisme.

L'incarnation du Fils éternel de Dieu, sa vie et sa mort: l'établissement miraculeux de son Eglise, au milieu des contradictions des hommes: la sublimité de ses dogmes, la beauté de sa morale, la grandeur de sa mission, la certitude de ses espérances: le bonheur que procure la vérité divine aux nations qui l'embras-

sent et aux rois qui la servent : toutes ces considérations éclairent l'esprit de Clovis d'une lumière de plus en plus vive, et préparent ainsi dans son cœur le triomphe définitif de la foi.

Avant de quitter la villa royale, devenue un nouveau cénacle, le vieux pontife bénit tendrement le jeune roi :

— Allez, lui dit-il, ô mon fils ! allez maintenant vers votre peuple, et que la grâce de Dieu vous accompagne !

A son entrée dans les murs de sa capitale, le vainqueur des Allemands reçoit un accueil des plus enthousiastes. Toutefois, au milieu des ovations que lui prodigue son peuple, Clovis n'a garde d'oublier le Dieu qui, par le succès de Tolbiac, lui procure ce magnifique triomphe.

Monté sur son cheval, dont la fière attitude cadre si bien avec la circonstance, et dont les mouvements impétueux font onduler, aux rayons du soleil, les franges d'or de son riche caparaçonnement, le roi des Francs était parvenu à fendre les flots agités de la foule, et touchait à la porte principale de son palais.

Il se retourne soudainement, et fait signe qu'il veut parler :

— Peuples des Gaules, s'écrie-t-il d'une voix émue, vous savez l'éclatante victoire qui a favorisé le sort de nos armes dans les champs de la Germanie. Vous savez aussi, sans doute, à quel secours merveilleux nous devons cette victoire. Guerriers, mes courageux compagnons, vous vous souvenez des périls que nous avons

courus ensemble à Tolbiac. Nous faiblissions devant des hordes innombrables et déjà triomphantes, lorsque le Dieu des chrétiens, invoqué par votre chef, est venu à notre aide. Dès lors, j'ai juré de le servir. Voulez-vous, comme moi, dédaignant désormais des divinités impuissantes, adorer le Dieu qu'adore Clotilde et dont Remy est le ministre ?

— Oui ! oui ! répondent de nombreuses voix parmi l'assistance. Nous le reconnaissons : c'est le Dieu des chrétiens qui a vaincu avec vous. Nous rejetons nos dieux mortels, et nous voulons servir le Dieu immortel que prêche Remy !

VIII

Cet admirable mouvement de tout un peuple vers le christianisme paraîtra peut-être surprenant ; cette acclamation soudaine en faveur du Christ, poussée par une portion considérable de la multitude qui encombrait les abords du palais de Soissons, semblera peut-être inexplicable ; cette espèce de volte-face que faisait alors la tête de la nation franque, en se retournant de l'erreur vers la vérité, rencontrera peut-être des incrédules. Mais qu'on réfléchisse bien aux circonstances dans lesquelles se produisait ce grave événement, et l'on aura la clef du mystère, et l'on comprendra mieux cette irruption subite et prodigieuse de l'Evangile au centre de tous les paganismes.

Le terrain étant travaillé depuis longtemps, il n'est pas étonnant que la moisson se levât si abondante, sous le souffle chaleureux qui s'échappait du cœur et des lèvres du bouillant roi des Francs.

Dès le commencement de l'ère chrétienne, la foi avait eu ses apôtres parmi les Gaules. L'illustre converti de l'Aréopage d'Athènes, Denys, et le célèbre ressuscité de Béthanie, Lazare, étaient venus là, jeter la semence évangélique, l'un, des hauteurs de Montmartre dans les régions du Nord, l'autre, du rivage méditerranéen dans les régions du Midi.

A leur suite, et sur leurs traces ensanglantées par le martyre, d'autres témoins de l'Evangile avaient semé le bon grain dans ce sol plein d'ivraie. Entre autres, une colonie d'ouvriers apostoliques, envoyée au second siècle par le pape saint Anaclet, avait passé de l'Asie Mineure en nos contrées. Saint Pothin, leur chef, s'était arrêté à Lyon et y avait fondé une florissante Église, tandis que ses missionnaires s'étaient répandus dans les villes voisines, notamment saint Marcel à Châlons, et saint Symphorien à Autun.

Malgré les persécutions atroces dont il avait affligé l'Eglise, l'empire romain avait, pour ainsi dire, porté le christianisme dans son sein. Le sang chrétien qu'il répandit à flots était devenu une semence féconde.

Aussi, parmi les classes plébéiennes, comme parmi les classes patriciennes et les légions, avait-on pu voir se multiplier merveilleusement les disciples de Jésus-Christ. « Nous ne sommes que d'hier, s'était écrié au IIIe siècle le grand apologiste Tertullien, et nous rem-

plissons tout votre empire, les îles, les châteaux, les villes, les bourgs, les campagnes, les camps, le sénat, le barreau : nous ne vous laissons que vos temples ! »

Avec Constantin, la tempête s'était apaisée, la persécution avait cessé.

Grâce à un prodige de premier ordre (1), l'empire avait arboré hautement l'étendard du salut ; et, depuis cette intervention éclatante du ciel, la croix du Calvaire avait accompagné les aigles du Capitole, partout où elles avaient étendu leur vol victorieux.

A l'époque de Clovis, il y avait donc près de deux siècles que l'Evangile s'était acquis comme un droit de cité, chez tous les peuples qui avaient passé sous le sceptre des Césars.

« L'Eglise, dit Ozanam, avait des évêques à toutes les portes de l'empire, et des prêtres sur tous les chemins des barbares. Les baptistères étaient préparés. Elle n'avait plus qu'à attendre que les chefs lui amenassent leurs peuples. »

(1) Constantin était encore païen, quand, après avoir pacifié les Gaules, il fut obligé de se rendre en Italie pour la délivrer de la tyrannie de son collègue Maxence. Avant de franchir les Alpes, en Gaule par conséquent, suivant l'opinion la plus communément reçue, il eut, lui et son armée, une vision céleste. Une croix plus brillante que le soleil leur apparut en plein jour dans les airs, avec cette inscription : *Par ce signe, vous vaincrez !* La nuit suivante, Constantin fut averti en songe de mettre cette croix sur ses étendards et sur les boucliers de ses soldats. En conséquence, il fit faire le *labarum* qu'il déploya depuis à la tête de ses troupes dans tous les combats ; il se convertit, et rendit à Rome, d'accord avec le sénat, un édit pour proclamer la religion du Christ religion de l'empire, en l'an 313.

Rien n'avait pu arrêter l'essor de l'apostolat sorti du Cénacle cinq siècles auparavant, ni les ruines encombrantes du vieux monde, ni les fermentations terribles du nouveau.

En effet, pour ce qui concerne la nation gauloise, elle était depuis longtemps préparée au baptême. Une multitude de docteurs, de conciles et de saintes institutions, avait, surtout à partir de Constantin, admirablement favorisé dans ce pays le mouvement de la régénération sociale et chrétienne. On avait vu se succéder au firmament des Gaules, pour en chasser les ténèbres du paganisme, les plus brillantes et les plus pures lumières : Hilaire de Poitiers, Césaire d'Arles, Loup de Troyes, Germain d'Auxerre, Martin de Tours, Avit de Vienne, y avaient répandu le double éclat de la science et de la sainteté. Des conciles fameux avaient tenu leurs assises civilisatrices à Lyon, à Narbonne, à Bordeaux, à Nîmes, à Vannes, à Tours, à Angers et à Trèves. Des écoles avaient été fondées sur différents points du territoire, à l'ombre des palais épiscopaux, des presbytères et des monastères. Une jeunesse studieuse et sage en était sortie, s'infiltrant, comme une sève régénératrice, dans les veines de la société.

L'Eglise s'était emparée de ces précieux éléments, et en avait, de ses mains maternelles, pétri la pâte destinée à former les peuples chrétiens et en particulier le peuple franc.

Initiée ainsi d'avance à l'Evangile par ce travail préparatoire de plusieurs siècles, la Gaule ne devait pas trouver étrange le christianisme s'offrant à elle, ap-

puyé surtout qu'il était sur l'un des premiers sceptres du monde, et au lendemain même d'une éclatante victoire qui lui était due.

C'est pourquoi Clovis n'avait eu qu'à parler le langage haut et ferme de la foi, pour faire pencher son peuple du côté de Jésus-Christ.

Clotilde, témoin de ce consolant spectacle, mande à l'évêque de Reims le résultat merveilleux de la démarche solennelle du roi à Soissons. Le seul obstacle à la conversion publique de son époux étant aplani, il ne restait donc plus qu'à préparer le baptême de la France dans celui du jeune conquérant.



LE CHEMIN DU CIEL : REIMS !



CHAPITRE X

LE CHEMIN DU CIEL : REIMS!

I. Derniers préparatifs du baptême royal. — II. Paroles prophétiques du pontife de Reims. — III. Le cortège de l'illustre catéchumène. — IV. Le miracle de la Sainte-Ampoule. — V. Authenticité de ce miracle : ce que devint le don du Ciel. — VI. Baptême et sacre de Clovis. — VII. Témoignages rendus par les hommes à l'Élu de Dieu.

I

Depuis son retour triomphal de la Germanie, le vainqueur de Tolbiac avait mis à exécution le projet qu'il caressait depuis la reddition de Lutèce. Il avait quitté Soissons et transporté définitivement sa résidence royale dans la ville des *Parisii*. C'est de là que sa race devait un jour jeter tant d'éclat sur la France et sur le monde entier : c'est là, par conséquent, que devaient s'achever les dernières préparations au grand acte qui allait bientôt le donner à Dieu et à l'Église.

De même que l'on voit, après une nuit obscure, les ombres s'effacer insensiblement, à mesure que montent à l'orient les douces clartés de l'aurore : de même en était-il des transformations merveilleuses opérées par le christianisme dans l'âme du roi des Francs. Devant les enseignements lumineux et les saints exemples du moine vosgien, les ténèbres de l'erreur s'enfuyaient de plus en plus de l'esprit de Clovis ; de plus en plus aussi, son cœur refoulait les barbares instincts de la nature pour laisser triompher en lui les célestes influences de la grâce.

A la fin de l'hiver, la terre, secouant son linceul de frimas, semble revenir à la vie, quand vient à souffler la brise embaumée du printemps : pareil phénomène se reproduisait dans l'ordre surnaturel au palais de Lutèce, où Clovis se sentait comme renaître et sortir du tombeau.

Dans cette œuvre de résurrection, l'époux de Clotilde n'avait garde d'oublier son peuple. Il le faisait évangéliser par Waast et par Solemnis, évêque de Chartres. Lui-même, il réunissait souvent les gens de sa cour, et leur parlait de la fausseté du culte des idoles avec tout le zèle d'un apôtre.

Cependant, les fêtes de Noël approchaient : c'était l'époque choisie pour le baptême solennel du roi des Francs.

Clovis quitta sa capitale, et se rendit à Reims. Il voulait que celui qui devait lui conférer le sacrement de la régénération complétât lui-même son instruction religieuse. Sous la chaude parole de Remy, le cœur

du royal catéchumène brûlait d'une sainte ardeur. Des larmes lui venaient parfois aux yeux. Un jour que l'évêque lui avait dépeint, avec des couleurs plus vives, les tourments de la passion du Sauveur, son âme passa de la pitié à l'indignation. On le vit porter instinctivement la main sur son épée, et on l'entendit s'écrier :

— Ah ! que n'étais-je là avec mes Francs !

Durant son séjour à Reims, Clovis se plaisait à visiter l'église dédiée à saint Martin, pour qui il éprouvait un attrait facile à comprendre : le thaumaturge des Gaules n'avait-il pas été un soldat chrétien, avant d'être un grand évêque et un saint illustre ? C'est ce qui explique le charme tout particulier, que cette glorieuse mémoire exerçait sur l'esprit du jeune conquérant.

La veille de Noël, Remy passe la journée entière aux côtés de son royal disciple.

L'heure de minuit approchant, heure bénie à laquelle naquit le Sauveur du monde, il l'emmène dans la chapelle contiguë au palais et consacrée à saint Pierre, afin de lui adresser ses dernières exhortations avant la cérémonie du baptême.

Clotilde et plusieurs seigneurs l'accompagnent.

L'unité de Dieu, l'incarnation du Verbe, la rédemption du monde, le jugement dernier, le paradis aux bons et l'enfer aux méchants, les principaux devoirs de la vie chrétienne : tels sont les différents sujets qui se retrouvent sur ses lèvres, et en tombent parmi l'auditoire avec un accent irrésistible.

Pendant que le pontife parlait, la chapelle fut envahie par l'éclat d'une lumière extraordinaire. Flodoard raconte que « cette lumière était tant copieuse, qu'elle semblait surpasser la splendeur du soleil ». En même temps, une voix se fit entendre, qui disait :

— La paix soit avec vous ! Ne craignez rien ! Demeurez en mon amour !

Dès que cette voix eut retenti, comme un écho des cieux, sous les voûtes rayonnantes de l'oratoire, la clarté mystérieuse s'évanouit ; et il ne resta plus, de cette manifestation surnaturelle, qu'une odeur délicieuse qui parfuma l'assistance, émerveillée du prodige.

II

Alors, le saint évêque, inspiré par ces communications divines, veut transporter l'esprit de ses auditeurs par delà les horizons du présent jusque vers ceux du plus lointain avenir.

Comme autrefois Moïse, venant de subir le regard de Jéhova sur le sommet du Sinaï, prophétisa au peuple hébreu ses glorieuses destinées : ainsi fit Remy, tout resplendissant des rayons de ce nouveau Thabor. Il reprend la parole, et c'est pour prédire à la France ses futures grandeurs :

— Seigneur tout-puissant, dit-il, je vous rends grâces de l'œuvre merveilleuse que vous allez accomplir par mon ministère !

« O France, mon pays bien-aimé ! je te vois devenir, par tes rois désormais chrétiens, l'épée de Dieu dans le monde. Tant que tes chefs couronnés demeureront attachés à la loi divine, ils étendront ton empire, ils te rendront redoutable à tes ennemis et adorée de tes enfants.

« Je vois la croix du Calvaire dominer tes étendards. Les édifices sacrés dont ton sol va se couvrir l'élèveront jusqu'aux nues. Je la vois même, cette croix, devenir, sur la poitrine des braves, le signe respecté du courage et de l'honneur !

« O France ! tu es la nation choisie pour porter le nom du vrai Dieu aux confins les plus reculés de l'univers. Un jour viendra — et il n'est pas éloigné — où l'on s'étonnera de la puissance incomparable de ton génie et de ta foi. Quand d'autres nations, même tes devancières sur le chemin de la vérité, se seront de nouveau abîmées dans le gouffre de l'erreur, tu resteras debout, au milieu de toutes ces ruines, comme la sentinelle invincible de la civilisation chrétienne. En te voyant si prospère et si heureuse, les peuples de la terre diront : « La France « est vraiment la fille aînée de l'Eglise ! »

« Prince, cette gloire nationale, vous en poserez les fondements dans l'acte solennel que vous accomplirez demain sous nos yeux, au baptistère de Reims.

« Votre postérité ira toujours en grandissant; elle sera l'un des plus fermes appuis de cette Eglise, qui va vous admettre au nombre de ses enfants ; elle conquerra une souveraineté à nulle autre pareille,

et sera constamment victorieuse, pourvu que vos descendants ne dégénèrent jamais dans la vertu. Les siècles sont à elle, si votre race sait se préserver des vices corrupteurs qui détruisent et les rois et les peuples, si elle n'attire les malédictions que le ciel fait tomber sur les têtes couronnées, quand elles effacent de leur front le signe sacré du baptême ! »

Ce langage entraînant achève de subjuguer ce barbare de vingt ans, qui avait tant hésité à se faire chrétien.

C'était comme une veillée des armes. On passe le reste de la nuit en prières et dans de saints entretiens. Clovis redouble de ferveur. Les heureux confidents de sa préparation suprême pouvaient, dès lors, s'apercevoir que le vainqueur des Allemands était définitivement devenu le vaincu de Jésus-Christ.

III

Le lendemain, Reims voyait se lever l'un des plus beaux jours qui aient jamais éclairé la France.

On était au 25 décembre de l'an 496.

Le soleil, sortant d'un lit de brouillards, apparaissait au bord de l'azur comme un témoin en éveil, se disposant à jeter tout le feu de ses regards sur le spectacle magnifique qui allait bientôt s'offrir.

La population rémoise, en habits de fête, s'agite en flots pressés à travers les rues et les places de la

vieille cité. Sur tout le parcours que doit suivre le cortège royal, les maisons disparaissent sous des draperies blanches, où s'étalent, encadrées dans des guirlandes artificielles de fleurs de lis, les inscriptions des principales victoires du conquérant des Gaules : celle de Tolbiac éclate le plus souvent aux yeux de la foule. Des voiles, aux couleurs variées, flottent aux fenêtres et jusqu'au sommet des toits. En certains endroits, il s'étendent de façon à former, au-dessus des passages, de gigantesques arcs de triomphe.

Mêmes préparatifs au baptistère embaumé, qui attendait l'illustre catéchumène. Ainsi que dans presque tous les sanctuaires de cette époque, la piscine sacrée de l'église Sainte-Marie était séparée du temple proprement dit.

On se demandera pourquoi Clovis voulait recevoir le baptême à Reims, et non à Lutèce, la nouvelle capitale de ses Etats ?

Il y avait, en faveur de cette détermination, plusieurs motifs. C'est que l'Eglise de Reims était alors la métropole de l'Eglise de Lutèce : que l'évêque de Reims se trouvait le pontife le plus en vue de cette région septentrionale des Gaules : et que, d'ailleurs, il paraissait convenable que celui-là moissonnât, qui avait jeté la semence évangélique dans le cœur du roi des Francs.

L'heure de la cérémonie a enfin sonné.

Remy se rend, entouré d'un nombreux clergé, au palais où l'attend Clovis.

Dès que le roi se montre sur le seuil, le cortège se

met en marche vers le baptistère de Sainte-Marie. En tête paraissent les clercs, portant une croix d'or étincelante de pierreries et le livre des Évangiles ; viennent ensuite les religieux des monastères de la contrée, en longues robes de bure, avec le clergé des paroisses de la ville et de la région ; puis le pontife officiant, précédé de plusieurs évêques, entre autres, des évêques de Soissons, de Chartres, de Lutèce, de Trèves et d'Arras. D'une main, Remy s'appuie sur le bâton épiscopal, que le pape Hormisdas lui a envoyé en le nommant légat apostolique des Gaules ; de l'autre, il tient son illustre catéchumène, qui s'avance à côté de lui, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre et le front couronné du diadème. Derrière eux, marche Clotilde, accompagnée de Geneviève ainsi que des deux sœurs de Clovis, Alboflède et Landehilde, et suivie d'une multitude de seigneurs et de gens de la cour.

Des acclamations de joie s'élèvent de toutes parts, pendant que les chœurs sacrés font retentir les airs d'hymnes et de cantiques. Quand, par moments, la brise matinale porte à la foule quelque invocation des litanies des Saints, les assistants se recueillent et redisent avec l'Eglise qui passe :

« Priez, priez pour nous ! »

C'est à travers ces ovations religieuses que le cortège arrive au baptistère, dont l'aspect offrait un coup d'œil vraiment féerique : l'extérieur du monument disparaissait sous des flots de riches tapisseries, tandis que l'intérieur rayonnait d'or et de lumières.

— Maître ! s'écrie en entrant le roi, émerveillé de ces splendeurs, n'est-ce point là le royaume céleste que tu m'as promis ?

— Non ! répond le pontife, ce n'est pas le royaume céleste, mais l'entrée du chemin qui y conduit.

IV

Après les cérémonies d'usage, dont les principales étaient — alors comme aujourd'hui — les exorcismes et l'application de la salive sur les oreilles et les narines, le ministre du sacrement procédait à la bénédiction des fonts, avant d'y faire descendre les catéchumènes.

Remy s'avance vers la piscine pour y accomplir le rit sacré.

Il réclame le Saint-Chrême. Mais le clerc chargé de l'apporter est absent ; car il n'a pu fendre la foule dont les rangs serrés encombraient les abords de l'église Sainte-Marie. Les moments d'attente se prolongent en vain, le Saint-Chrême ne paraît pas ; et Clovis est là, dans la situation d'un suppliant qui soupire après sa grâce avec une légitime impatience, ou plutôt d'un mort qui attend sa complète résurrection, éprouvant déjà au-dedans de lui-même les premiers tressaillements de la vie.

Douloureusement ému de ce contre temps, Remy se met en prières; il conjure le Seigneur de suppléer à

ce qui manque pour la bénédiction de l'eau baptismale.

En ce moment, un éclatant prodige frappe les regards de l'assistance silencieuse et recueillie.

Une colombe, aux blanches ailes, semble sortir de la voûte du saint lieu, et se dirige vers l'évêque, dont les bras et les yeux sont levés au ciel. L'oiseau mystérieux porte à son bec un objet d'une admirable transparence. C'est une petite fiole d'environ cinq centimètres de dimensions, dans laquelle on aperçoit une liqueur de couleur brune : son col est fermé par un morceau d'étoffe cramoisie, auquel est fixée une aiguillette d'or plongeant dans le liquide.

La colombe commence par voltiger au-dessus de la tête du monarque, en décrivant un signe de croix; puis, elle va déposer son précieux fardeau aux genoux du pontife, qui prie toujours. Sa mission terminée, elle disparaît à travers un océan de lumières, laissant les assistants sous le charme de son apparition merveilleuse.

Comme autrefois, au bord du Jourdain, l'Esprit divin avait pris la forme d'une colombe, afin de sanctifier l'eau qui coulait sur le corps de l'Homme-Dieu, ainsi venait-il, apparemment, d'emprunter la même forme, pour apporter les bénédictions d'en haut au baptistère de Reims.

Depuis, on a donné à cette fiole le nom de *Sainte-Ampoule.*

En mémoire de ce miracle, on la conservait avec le plus grand respect à l'abbaye de Saint-Remy, à

Reims. Chaque fois qu'un successeur de Clovis venait se faire sacrer, on sortait de son tabernacle la Sainte-Ampoule ; le pontife consécrateur y puisait, au moyen de l'aiguillette d'or, une goutte de ce baume céleste, et la mélangeait à l'huile sainte préparée pour le sacre de l'héritier du trône de France.

V

Ce fait prodigieux n'est pas, comme on pourrait le supposer, une pieuse invention des siècles primitifs de l'Eglise. Grégoire de Tours, l'historien presque contemporain de cette époque, rapporte que « le temple du baptistère fut rempli d'une odeur divine, et que Dieu accorda une telle faveur aux assistants, qu'ils se crurent transportés au milieu des parfums du paradis ».

Un ancien chroniqueur nous a conservé le texte du testament de saint Rémy. On y lit que le vénérable prélat « a sacré roi Clovis avec une huile consacrée par le Saint-Esprit lui-même ».

Le savant Baronius nous transmet une lettre du souverain-Pontife d'alors, lequel adresse à l'évêque de Reims « des félicitations et actions de grâces, à l'occasion des miracles qui eurent lieu au baptême que le roi des Francs reçut de ses mains, miracles qui peuvent être comparés à ceux que firent les apôtres eux-mêmes ».

Evidemment, le pape fait allusion au miracle de la Sainte-Ampoule.

Un des successeurs de Remy au siège de Reims nous fournit les plus intéressants détails sur cet événement merveilleux. Tout en déplorant le sort de certains écrits contemporains du fait, qui avaient disparu dans les dévastations dont la France avait été victime, Hincmar consigne soigneusement les traditions de son temps sur tout ce qui touche aux origines chrétiennes des Gaules, et en particulier sur le miracle du baptême de Clovis. Or, s'il n'avait été reconnu véridique, son récit aurait certainement soulevé de violentes contradictions, à cette époque surtout, où d'autres églises rivales, voulant enlever à celle de Reims sa suprématie, n'auraient pas manqué de révoquer en doute ce fait si important qui lui servait d'appui.

Un historien anglais du XIII[e] siècle, Mathieu Paris, que l'on ne pourra taxer de partialité envers la France, ne craint pas de reconnaître que « l'archevêché de Reims jouit du privilège, incomparable et unique, de sacrer les rois francs avec une huile céleste et miraculeuse ».

A mesure que les siècles se déroulent depuis ce remarquable événement, les témoignages les plus éminents s'ajoutent les uns aux autres en faveur de son authenticité. C'est le chancelier de l'université de Paris, le célèbre Gerson, qui, prêchant le jour de l'Epiphanie en présence de Charles VI, ne craint pas d'affirmer que « le roi de France est un roi spirituel, parce qu'il n'est pas sacré par une huile terrestre ».

C'est aussi le Docteur angélique, Thomas d'Aquin, qui, dans son *Livre des princes*, écrit : « Ce qui prouve la sainteté de ces onctions faites aux rois, c'est cet événement de l'histoire de France, où Rémy baptisa Clovis et lui donna la consécration avec une huile qui lui fut apportée du ciel par une colombe, laquelle huile a servi depuis lors au sacre des rois francs, qui en ont reçu un éclat et une puissance manifestée souvent par des guérisons certaines (1). »

Que devint, depuis le baptême de Clovis, l'ampoule miraculeuse ?

Voici les renseignements que nous fournit à ce sujet l'histoire :

On la fixa à une colombe en or massif, image de celle qui l'avait apportée, et l'on renferma le tout dans une petite châsse de cristal, ornée d'incrustations d'or et de pierreries.

Quand la cérémonie d'un sacre devait avoir lieu, on députait quatre gentilshommes de la cour à l'abbaye de Saint-Remy, où était conservé le précieux dépôt ; ils devaient y rester en ôtage jusqu'au moment où l'on y rapportait le saint-chrême. Le prieur du monastère suspendait à son cou la sainte-Ampoule par une chaîne d'argent, et montait sur une haquenée blanche, sortie des écuries royales. Il franchissait, escorté de cent des principaux habitants de la cité

(1) On sait que les rois de France jouissaient, en vertu de leur sacre, du privilège de guérir les écrouelles à certains jours ; c'est aux guérisons de cette maladie que le grand docteur de l'Église fait allusion dans ce passage de son livre.

rémoise, la distance qui séparait l'abbaye du baptistère, entre deux haies de soldats en armes. Il arrivait ainsi à Sainte-Marie ; puis, la cérémonie terminée, il reportait avec le même apparat à son monastère le baume merveilleux.

C'est dans cet état de conservation que la Sainte-Ampoule avait traversé plus de douze siècles.

La tourmente révolutionnaire de 1793 vint l'arracher au tombeau de saint Remy, et lui fit subir les dévastations sacrilèges qu'elle n'épargna guère à tout ce qu'il y avait de plus auguste sur le sol de France.

Un farouche Jacobin nommé Rhul, délégué par la Convention, arriva à Reims avec l'ordre de faire disparaître cet antique vestige de la royauté, qu'on venait de décapiter dans la personne de Louis XVI. Le curé de Sainte-Marie, averti du sinistre projet, assembla plusieurs témoins, enleva une portion de la liqueur sacrée du vase qui la contenait, en dressa procès-verbal, et mit cette précieuse relique à l'abri de tout danger.

Lorsque, le lendemain, le conventionnel se présenta à l'abbaye, le prieur lui remit l'objet condamné.

La Sainte-Ampoule et sa châsse furent mises en morceaux sur la place publique, au milieu d'une foule en délire, tandis que les diamants et l'or, dont elles étaient enrichies, devinrent la proie des profanateurs. Plusieurs spectateurs de cette scène impie ramassèrent les fragments du vase, auxquels adhéraient encore quelques gouttes du baume céleste, et les conservèrent avec le plus grand soin. Quand l'orage politique

fut passé, on mélangea ces différents restes avec un baume nouveau ; et c'est de la sorte que fut composée l'huile sainte, qui servit au sacre du roi Charles X.

Ainsi fut renouée, en plein XIXe siècle, la chaîne des traditions quinze fois séculaires, qui rattachait au baptistère de Reims la couronne et le sceptre de nos rois !

VI

Impressionné plus que tout autre par ce prodige, Clovis renonce solennellement aux idoles et demande une dernière fois le baptême.

Remy alors, avec toute la majesté que lui donnent sa haute mission et son éminente sainteté, lui adresse ces mémorables paroles :

— Courbe la tête, doux Sicambre ! (1) Brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé !

Réparation énergique du passé, résolutions non moins énergiques pour l'avenir : telles sont, en deux mots, les conditions imposées au royal converti, avant qu'il soit admis au nombre des enfants de Dieu.

A cette injonction suprême, Clovis descend d'un pas ferme et résolu dans les fonts sacrés.

(1) Mitis, depone colla, Sicamber : *doux* Sicambre, et non pas *fier* Sicambre, ainsi qu'on s'est plu souvent à traduire les paroles du pontife de Reims.

Le Pontife se tient au bord de la piscine ; et, pendant que l'illustre catéchumène s'incline profondément, il répand sur lui l'onde baptismale, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Maintenant, le jeune héros peut relever la tête, avec la fierté d'avoir accompli un acte qui l'honore plus que toutes ses victoires : il s'est vaincu lui-même, il est devenu chrétien !

Remy le revêt alors de la blanche chlamyde des néophytes ; il le confirme ; puis, au nom du souverain Maître du monde, dont il est le ministre, il le sacre solennellement roi de France.

Cette triple cérémonie du baptême, de la confirmation et du sacre royal, est attestée par les auteurs les plus dignes de foi.

D'abord, c'est Flodoard qui rappòrte ces paroles dites par l'un des descendants de Clovis : « Il mérita d'être lavé dans le baptême des fonts sacrés, et de recevoir la grâce illuminatrice des sept dons du Saint-Esprit. »

C'est encore le pontife de Reims qui, dans son testament, écrit : « J'ai élevé cette famille au rang suprême de la majesté royale ; je l'ai baptisée, tenue sur les fonts du salut, marquée des sept dons de l'Esprit-Saint, et sacré son chef roi par l'onction du saint-chrême. »

C'en est fait : le ciel et la terre se sont unis pour consommer cette grande œuvre de la conversion de tout un peuple au christianisme.

Car — il faut bien le remarquer, si l'on veut ap-

précier à sa juste valeur l'événement du jour de Noël en l'an 496 — ce n'était pas seulement Clovis, mais la France, qui sortait du baptistère de Reims, purifiée, illuminée, et désormais marquée par la main de Dieu même pour une place de choix dans les destinées de l'univers. L'importance de cet événement n'en ressort que davantage, si l'on considère que la France devenait, par le baptême de son roi, la première nation catholique.

« Près de deux cents ans après Constantin, dit Lacordaire, il n'y avait pas encore au monde de nation chrétienne. L'empire était formé de vingt races diverses, rapprochées par un lien administratif, mais séparées par leurs souvenirs et leurs mœurs, et au sein desquelles l'arianisme, hérésie féconde et vivace, avait jeté un nouveau germe de division. Les peuplades barbares, qui serraient de près l'Empire romain avec une convoitise toujours croissante, étaient adonnées à l'idolâtrie ou subjuguées par l'arianisme, qui avait trouvé le secret de pénétrer jusqu'à elles.

« Alors, écoutez ce que Dieu fit.

« Non loin des bords du Rhin, un chef barbare livrait bataille à d'autres barbares. Ses troupes plient. Il se souvient, dans le péril, que sa femme adore un Dieu dont elle lui a vanté la puissance.

« Il invoque ce Dieu; et la victoire ayant suivi sa prière, il court se prosterner devant le ministre du Dieu de Clotilde. Ce Dieu, c'était le Christ ; ce roi, cette reine, cet évêque, cette victoire, c'était la nation franque ;. et la nation franque était la

première nation catholique donnée par Dieu à son Eglise (1). »

En effet, ce léger bruit que fit l'onde salutaire, en tombant sur la tête du jeune barbare, devait avoir un retentissement immense : c'était la naissance d'un monde nouveau !

Ainsi agit ordinairement la Providence : de rien, elle accomplit les plus grandes choses.

Entre ses mains, le baptême de Clovis était le grain de sénevé, jeté dans le champ fertile de l'Eglise des Gaules, et destiné à devenir un arbre magnifique.

Ce grain ne mit d'ailleurs aucun retard à fructifier. Le même jour, plus de trois mille hommes, sans compter une multitude de femmes et d'enfants, descendirent aux fonts sacrés de Reims ; à la tête de ces glorieuses recrues que venait de faire la foi chrétienne, se trouvaient les deux sœurs de Clovis, dont l'une était encore païenne, et l'autre adonnée au culte arien.

C'était avec des circonstances analogues que, près de cinq siècles auparavant, l'Eglise catholique avait commencé à Jérusalem. A la voix du prince des Apôtres, trois mille Juifs s'étaient rangés sous l'étendard de Jésus-Christ.

De même à Reims, commençait, à proprement parler, l'Eglise de France. Les exhortations de Remy, les prières de Geneviève et de Clotilde, et

(1) LACORDAIRE. — *Discours sur la vocation de la nation française*. prononcé à Notre-Dame de Paris le 14 février 1841.

l'exemple du roi, avaient conquis à l'Evangile un nombre à peu près égal de disciples; et le christianisme venait de puiser, dans l'onde salutaire qui baptisa Clovis, les germes de la régénération nationale.

« L'homme, écrit un sympathique auteur, l'homme qui, à cette heure même, eût percé les voiles de l'avenir, aurait vu plus qu'un homme sortir du baptistère de Reims. Il aurait vu sortir de ce sacré baptistère toute la France et toutes les destinées de la France : le siècle de Charlemagne, la liberté des communes, le génie de la scolastique, la gloire des croisades, le siècle de saint Louis, l'héroïsme de Jeanne-d'Arc, la valeur de Henri IV, la splendeur de Louis XIV, la gloire de Bossuet, le grand mouvement moderne, nous-mêmes enfin ; car nous tous aussi, nous sortons de là, nous, chrétiens encore et catholiques, malgré les scandales du grand schisme, malgré les séductions de la réforme, malgré le règne diabolique de Voltaire, malgré la persécution sanglante de 1793; oui, malgré ces effroyables épreuves, nous chrétiens encore et catholiques ! O grâce de Dieu ! ô prolongement de la première bénédiction de Tolbiac! ô longue et magnifique histoire, qu'on a bien fait de nommer *les actes de Dieu par les Francs ;* car, à chaque page de cette histoire, la grandeur de Dieu se montre indissolublement unie à notre grandeur nationale (1). »

(1) HENRI PERREYVE — *Panégyrique de sainte Clotilde.*

VII

Le bruit du baptême de Clovis franchit bientôt la région rémoise et même les frontières du royaume.

L'empereur chrétien de Byzance envoya au royal néophyte des ambassadeurs, pour le féliciter de sa conversion, le décorer de la pourpre romaine, et couvrir ainsi ses épaules de la livrée des Flaminius et des Scipions. Par contre, les rois idolâtres et hérétiques tremblèrent sur leur trône, quand ils apprirent que l'illustre vainqueur de Tolbiac avait publiquement embrassé le catholicisme.

Les évêques des Gaules saluèrent cet événement, comme l'aurore de jours prospères pour l'Eglise et pour la patrie. L'un des plus célèbres, Avitus, évêque de Vienne, écrivit à Clovis afin de lui exprimer tous ses regrets de n'avoir pu assister à son baptême, et aussi de lui adresser ses félicitations :

« La divine Providence, lui dit-il, vous a donné pour arbitre à notre siècle. Votre choix règle le jugement des autres. Vous choisissez pour eux ; votre foi devient notre victoire. La plupart de ceux qui résistent à la foi chrétienne objectent la coutume léguée par leurs ancêtres, et restent dans leur infidélité. Mais, après le miracle de votre baptême, le prétexte disparaît. Vous avez appris de vos aïeux à régner

sur la terre ; mais, plus qu'eux, vous apprenez à vos descendants à régner dans le ciel.

« Que la Grèce se félicite d'avoir un prince chrétien ! elle n'est pas seule à posséder ce bonheur. Voici une nouvelle lumière qui se lève, dans la personne d'un roi, à l'Occident !

« Et certes, ce n'est pas sans mystère qu'elle a commencé à luire le jour de la naissance du Sauveur. Il était convenable que vous fussiez régénéré dans l'eau, le même jour que le Seigneur du ciel était né sur la terre pour le salut du monde.

« Oh ! que cette nuit sacrée nous a remplis de consolation à votre sujet ! Quel spectacle, de voir une troupe de pontifes assemblés servir avec empressement au baptême de ce grand roi, de voir cette tête redoutée des nations se courber devant les serviteurs de Dieu, cette chevelure nourrie sous le casque recevoir par l'onction sainte un casque de salut, ce vaillant guerrier quitter pour un temps sa cuirasse et se revêtir d'habits blancs comme la neige !

« N'en doutez pas, ô le plus glorieux des rois ! la flexibilité de ces nouveaux habits donnera une force nouvelle à vos armes.

« Tout retentit de vos triomphes. Vos sujets ne sont pas les seuls à y prendre part. Ce bonheur nous touche aussi, et nous sommes vainqueurs toutes les fois que vous combattez (1). »

(1) Vienne, dont Avitus était évêque, n'appartenait pas encore aux Francs, qui ne la ravirent aux Burgondes qu'en l'an 534.

De son côté, le successeur de saint Pierre sur le trône pontifical fit entendre sa voix. L'événement de Reims était trop considérable pour que l'écho ne s'en transmît pas jusqu'à Rome, et n'y provoquât point une explosion de reconnaissance et de joie.

« O notre glorieux fils ! lui écrivit le pape Anastase, Nous vous félicitons de ce que votre conversion a concouru avec le commencement de notre pontificat ; car la chaire de Pierre pourrait-elle ne pas tressaillir d'allégresse, quand le filet que ce pêcheur d'hommes, ce portier du ciel, a reçu l'ordre de jeter, se remplit d'une pêche si abondante ? C'est ce que Nous avons voulu vous faire savoir par le porteur de cette missive, le prêtre Emmérius, afin que, connaissant la joie du père commun des fidèles, vous croissiez en bonnes œuvres, vous mettiez le comble à notre consolation, vous soyez notre couronne, et que l'Eglise, votre mère, se réjouisse d'un tel fils qu'elle vient d'enfanter à Jésus-Christ son époux ! »

Comment un langage si paternel n'aurait-il pas été compris du jeune conquérant des Gaules ?

Dès lors, on vit Clovis prendre énergiquement en mains la cause de Dieu, favoriser les œuvres d'apostolat, faire des donations généreuses aux églises de son territoire, et réformer les dispositions de la loi salique dans ce qu'elle avait de plus opposé aux mœurs chrétiennes. Le prologue de cette loi, ainsi révisée à la lumière de l'Évangile, est un véritable chant de triomphe :

« Vive le Christ qui aime les Francs !

« Qu'il conserve leur royaume ! qu'il remplisse leurs chefs des lumières de sa grâce ! qu'il protège leur armée ! qu'il fortifie leur foi !

« Que Jésus-Christ, le Maître souverain des maîtres de la terre, leur accorde dans sa bonté les joies et les félicités de la paix !

« Vive le Christ qui aime les Francs !

« Car c'est la race qui, usant de son courage et de sa force, a secoué de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après avoir reçu la grâce du baptême, a couvert d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs, que les païens ont brûlés par le feu, massacrés par le fer, décapités ou jetés en proie aux bêtes féroces. »

Nous n'avons pas à raconter jusqu'à quel point le royal et fervent néophyte justifia, par la suite, les brillantes espérances que ces admirables débuts dans la vie chrétienne firent concevoir de lui, ni quel zèle il déploya le reste de son règne pour faire fleurir, dans ses Etats, la religion à laquelle il venait de donner et son nom et son cœur.

Notre seul but était d'attirer quelque peu l'attention sur cette époque de transition, durant laquelle la France, notre pays bien-aimé, passa des ombres de ses religions primitives à la pleine lumière de la religion du Christ. Notre rôle s'arrête donc devant cette grande ère qui s'ouvre, au baptême de son roi, pour la fille aînée de l'Eglise.

Ainsi que le lecteur a pu s'en rendre compte, nous

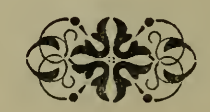
avons amené la nation française, à travers les égarements de son esprit et les dépravations de ses mœurs publiques, jusqu'au moment où, entrevoyant à Tolbiac et surtout à Reims la vérité et la vertu, elle les a embrassées, comme d'ailleurs elle embrasse toute cause, avec la franchise et l'ardeur de son tempérament national.

Désormais, la France est chrétienne.

Si parfois, dans le cours des siècles suivants, son ciel semble s'obscurcir, ce sont plutôt les ombres des dernières luttes de la barbarie qui s'en va, que les signes avant-coureurs d'une nouvelle irruption de ténèbres. Comme le soleil, sa foi pourra momentanément subir quelques éclipses ; mais elle n'en continuera pas moins, du haut du trône de ses rois très chrétiens, à répandre, pendant de longs siècles, ses clartés civilisatrices sur l'Europe et sur l'univers.

Non ! ce n'a pas été en vain que le vicaire de Jésus-Christ, en terminant sa lettre de félicitation à Clovis, avait prononcé ces paroles prophétiques :

« Daigne le Seigneur continuer de vous accorder, à vous et à votre royaume, sa divine protection ! Qu'il ordonne à ses anges de vous garder dans toutes vos voies, et qu'il vous donne la victoire sur tous vos ennemis ! »



ÉPILOGUE



ÉPILOGUE

RÔLE PROVIDENTIEL DE LA FRANCE BAPTISÉE A REIMS

1. La France et l'arianisme. — 2. La France et le mahométisme. — 3. La France et l'établissement du pouvoir temporel de la Papauté. — 4. La France et la délivrance des Lieux-Saints par les croisades. — 5. La France et l'Eglise dans la mission de Jeanne d'Arc. — 6. La France et la Réforme. — 7. La France et la Révolution. — 8. La France et la défense du Saint-Siège au XIX[e] siècle.

I

Nous savons, par près de quinze siècles de gloire, combien furent exaucés les vœux de l'auguste représentant de Dieu ici-bas. Cette bénédiction, tombée de la chaire de Pierre sur le sol français, encore humide de la rosée baptismale de son jeune roi, ne resta pas stérile.

La France, en effet, s'est presque toujours montrée la protectrice de toutes les nobles et saintes causes. On a pu, en toute vérité, dire d'elle qu'elle a

été le bras de Dieu dans le gouvernement du monde, et c'est avec la pointe de sa vaillante épée, que la Providence s'est plu à écrire les annales religieuses de presque tous les peuples de l'Europe.

Depuis Reims jusqu'à Mentana, depuis le baptême de Clovis jusqu'à la captivité de Pie IX, la France a su montrer ce que peut faire le dévouement d'une fille aînée pour sa mère outragée ou en péril.

Que de grandes choses n'a-t-elle pas accomplies, même par les armes,en faveur de la religion du Christ !

L'arianisme avait ravagé l'Eglise d'Orient et menaçait de s'étendre partout dans l'Eglise d'Occident. Le vainqueur de Tolbiac assemble ses guerriers et leur tient ce langage :

— Je souffre impatiemment, et avec une amère douleur, que ces Ariens occupent la plus belle partie des Gaules ; allons, avec l'aide de Dieu ! et, après les avoir vaincus, réduisons ces riches provinces en notre pouvoir !

Il dit, et les guerriers, en foule, d'applaudir « ce discours qui leur plaît », assure Grégoire de Tours ; et aussitôt, l'épée de cette France qui sort du baptistère commence son œuvre d'affranchissement et de salut. Dans les plaines de Dijon d'abord, contre les Bourguignons, et ensuite dans celles de Vouillé, contre les Wisigoths, le monarque chrétien terrasse les nations hérétiques en la personne de Gondebaud et d'Alaric, leurs chefs.

Le péril couru par le catholicisme avait été grand, le secours apporté par ces victoires de Clovis fut d'une souveraine importance. « Sans aller, dit Lacordaire,

jusqu'à des expressions qui sembleraient douter de l'immortalité de l'Eglise, toujours est-il que le succès de l'arianisme fut immense, et qu'après avoir corrompu une partie de l'Orient, il menaçait l'Occident par les barbares qui, en y portant leurs armes, y portaient son esprit. Ce fut alors que notre aïeul Clovis reçut le baptême des mains de saint Remy, et que, chassant devant lui les peuplades ariennes, il assura en Occident le triomphe de la vraie foi. »

II

« L'arianisme penchant vers son déclin, ajoute le même écrivain, Mahomet parut : Mahomet renouvela l'idée d'Arius à la pointe du cimeterre. »

Mais bientôt la barbarie musulmane ne se contente plus d'inonder de ses hordes sanguinaires les régions brûlées par le soleil d'Afrique, régions où elle a pris naissance à l'ombre du tombeau du célèbre imposteur. Poussée par une furieuse ambition de conquêtes, elle passe la Méditerranée ; attirée par l'appât d'un sol plus riche, reçue et favorisée par la trahison des Maures, elle s'abat sur la péninsule Ibérique, ravage ses provinces, et la soumet tout entière, presque sans résistance, aux lois du Coran.

Encouragés par ces étonnants succès, les Sarrasins veulent étendre plus au nord la terrible domination des fils du Prophète. Ils franchissent les Pyrénées, et se préparent à piller les Gaules ainsi que le reste de l'Europe.

Ecoutons le vieux chroniqueur qui nous dépeint en

termes si naïvement concis, cette invasion soulevée contre les Gaules par le souffle des tropiques, par « le *vent de l'Islamisme* », comme disent les Arabes :

« Pour lors, sortirent d'Espagne les Sarrazins et un de leurs rois qui avait nom Abdérame, avec leurs femmes, leurs enfants et toute leur substance : Gironde trépassèrent, en la cité de Bordeaux entrèrent, le peuple occirent, les églises brulèrent, et détruisirent tout le pays : outre passèrent jusqu'à Poitiers, tout mirent à destruction, de quoi fut grande douleur. »

Le duc d'Aquitaine veut s'opposer avec ses seules ressources à ce torrent débordé ; toutefois il ne peut suffire à le contenir, à plus forte raison à le repousser, et il est emporté. Il appelle à son secours l'épée de la France pour lutter contre le cimeterre.

Cette épée se trouvait alors aux mains d'un fantôme de roi, qui ne savait ni ne pouvait la porter.

Mais Dieu veille sur la nation qu'il a baptisée à Reims. Un chevalier de l'Eglise se lève ; c'est Charles Martel ! Il saisit cette épée, que la vaillance de son bras a déjà rendue victorieuse dans maints combats. A la tête de l'élite de ses Francs, il vole au secours d'Eudes en détresse, ramasse autour de lui les débris de son armée vaincue, et se présente ainsi organisé devant les envahisseurs, pour leur barrer le passage, au milieu des plaines de Poitiers.

Laissons maintenant un grand écrivain (1) nous raconter les principales phases de cette lutte gigantes-

(1) Bathild Bouniol. — *La France héroïque*.

que, d'où devait sortir ou le salut, ou la ruine de l'Eglise de France.

« Or, pendant que dans le camp maure on s'oubliait dans la joie, dans ces ivresses avant-goût de l'immonde félicité promise aux vrais croyants dans leur paradis, tout autre était le spectacle offert par le camp des Francs...

Là, point de chants folâtres, point de musique voluptueuse, point de banquets ni de fêtes ; mais le silence austère, et un calme qui avait quelque chose de formidable !... Les soldats échangeaient des paroles rares, en hommes préoccupés de graves pensées. On en voyait d'autres, en plus grand nombre, se presser autour des tentes surmontées de la croix, indiquant que là se trouvaient les prêtres. En maints endroits aussi, des guerriers s'empressaient pour élever et décorer des autels.

Bien avant que le soleil lançât ses premiers rayons, à ces autels, les évêques et les prêtres disaient la messe, et les soldats en foule s'agenouillaient pour recevoir le pain des forts, la sainte Eucharistie.

Charles Martel et ses leudes donnaient l'exemple : on les vit tour à tour communier avec ferveur. Le fils de Pepin, devant l'immensité du péril, grandissait avec sa mission... Aussi, quand après la communion il fut certain qu'il n'était plus seul, qu'il portait le Dieu vivant dans son cœur, il se releva sentant en lui-même une force nouvelle, inouïe, surhumaine ; et sa sublime confiance, son indomptable énergie se trahit dans l'éclair de son regard.

A la vue de cette flamme qui sortait de ses yeux et de son visage rayonnant d'une sainte audace, il y eut comme un frémissement parmi les leudes. Et tous, par un élan involontaire, battant des mains, l'acclamèrent par ce cri :

— Vive le bon Charles ! Honneur et victoire au chef des Francs !

— Vive le Seigneur ! vive son Christ ! dit le héros. Par lui seul on est victorieux ! J'accepte pourtant le présage... Que vous font ces légions d'ennemis, mes fidèles ? Fussent-ils plus pressés que les flots de la mer quand l'orage les soulève, que vous importe ? Vous combattez pour la croix contre ces maudits, les dévastateurs des églises, contre ces égorgeurs, monstres sacrilèges souillés du sang des prêtres et des religieux. Vous combattez pour la croix, et comme moi vous ne doutez pas du triomphe ; car vous l'avez appris par l'exemple du grand Constantin : *on est vainqueur par ce signe !* Mes fidèles ! que ce soit le mot de ralliement dans cette journée, qui sera, j'en ai la confiance, pour nous glorieuse à jamais ! »

L'armée franque accueille par des acclamations ces généreuses paroles : chacun court à son poste, et bientôt les deux armées rivales sont en présence. Charles Martel fait des Sarrasins un carnage effroyable. Abdérame lui-même tombe étouffé dans le pêle-mêle de la déroute. Sous le choc du terrible adversaire, protégé par la croix, les sectateurs du croissant s'enfuient des plaines de Poitiers, et le torrent musulman recule au delà des Pyrénées jusque dans son lit de la péninsule Ibérique.

III

Quelque temps après, l'Eglise a besoin, pour assurer la liberté des peuples et des rois, d'une complète indépendance.

Son pontife suprême a besoin d'être chez lui, pour ne paraître subir l'influence d'aucun pouvoir terrestre. Il lui faut une souveraineté temporelle ; il faut qu'il ne soit et n'apparaisse le sujet de personne, devant être le père de tous. Alors, en vue de procurer cet affranchissement nécessaire au chef de la chrétienté, Dieu donne à la France l'un de ses plus grands monarques.

Charlemagne paraît, avec tout le prestige de son génie merveilleux et de sa foi ardente. Il dompte tour à tour les peuples de l'Europe. Il reçoit des mains de la population italienne, maintes fois préservée de la ruine par les pontifes romains, la couronne impériale. Mais il se garde bien de conserver pour lui cette couronne ; il se fait un pieux devoir de la déposer sur la tête de ceux qui l'ont si parfaitement méritée, par les bienfaits sans nombre dont ils ont comblé l'Italie. Les papes acceptent des mains de Charlemagne, aux acclamations du peuple, la ville de Rome et son territoire.

Cet établissement du pouvoir temporel du chef de l'Eglise est d'une telle importance qu'après dix siècles

il préoccupe encore, à l'heure actuelle, presque toutes les diplomaties de l'Europe et même du monde civilisé. Aussi, ne sera-t-il pas hors de propos, de jeter un coup d'œil moins rapide, sur ce grave événement qui couronne la fin du VIIIe siècle.

Pépin-le-Bref avait eu, le premier, la noble pensée d'assurer au père commun des fidèles cette indépendance extérieure que réclamait si impérieusement son souverain ministère ; et ce projet avait déjà eu, sous son règne, un commencement d'exécution.

Cependant, cette donation de Rome et de son territoire ne s'était pas trouvée du goût du roi des Lombards, qui convoitait la péninsule italienne tout entière. Didier avait osé menacer Rome et le pape.

C'est alors que Charlemagne, digne fils de Pépin, accourt en Italie, avec l'intention de délivrer le catholicisme et son chef de l'oppression. Didier tremble de peur, en apprenant que le roi des Francs marche contre lui pour lui imposer le silence dans ses injustes revendications, et le respect à celui que le Christ a sacré son représentant ici-bas.

Effrayé, il s'enferme dans Pavie, sa capitale.

Laissons faire le récit émouvant de ce grand drame historique à un vieux chroniqueur de l'époque (1). Si ce récit, dit Bathild Bouniol, tourne volontiers à la légende et accuse la crédulité du narrateur, on y sent un écho vivant de la tradition.

« Il y avait, depuis quelques années, à la cour du

(1) Chronique du *Moine de Saint-Gall.*

roi lombard, un noble franc nommé Ogger : craignant la colère de Charles qu'il avait offensé, il s'était enfui en Italie près de Didier. Quand ils apprirent tous les deux l'arrivée du puissant monarque, ils montèrent sur une tour élevée... Bientôt à leurs yeux s'offrirent dans la plaine des machines de guerre, telles que les armées de Darius ou les légions de César auraient pu en souhaiter pour leurs expéditions.

Alors Didier dit à Ogger :

— Le roi Charles est sans doute au milieu de ces troupes.

— Non, répond le Franc, tu ne vois là qu'une avant-garde : Charles ne vient pas encore.

A la suite du premier corps, on vit s'avancer en files serrées une multitude immense...

— Certes, s'écrie Didier, Charles s'avance là-bas, triomphant, au milieu de cette multitude.

— Non, répond Ogger, pas encore, pas encore !

— Hélas ! murmure Didier, soupirant profondément et le visage couvert de sombres pâleurs, que ferons-nous donc, s'il vient avec un plus grand nombre de guerriers ?

— Tu le verras, dit Ogger, tel qu'il est quand il vient faire visite à ses ennemis.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, on vit défiler d'abord le corps des gardes, milice impatiente, ensuite un cortège solennel et magnifique, évêques, abbés, clercs, et après eux les comtes. Didier, de plus en plus effrayé, murmure avec sanglots :

— Descendons, et cachons-nous dans les entrailles

de la terre ; car qui peut échapper à la fureur d'un si terrible ennemi ?

— Ce n'est point encore Charles, se hâta de répondre Ogger tremblant. Lorsque tu verras les moissons frissonner d'horreur au milieu des plaines, le Tessin et le Pô inonder les murailles de la cité de leurs flots noirs hérissés de piques de fer, alors tu pourras croire que Charles arrive !

Il parlait encore quand s'éleva soudain, vers le couchant, un sombre nuage, chassé comme par le vent d'aquilon, qui changea la clarté du jour en ombres horribles... Alors parut Charles lui-même, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine défendue par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer, et les jambes entourées de courroies de fer ; sur son bouclier on ne voyait que du fer ; son cheval avait la couleur et la force du fer.

Tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient, portaient des armures semblables. Le fer couvrait les champs et les chemins. Les pointes de fer réfléchissaient les rayons du soleil. L'éclat du fer répandait l'effroi dans toute la cité :

— O fer, que de fer ! s'écriait-on de toutes parts.

Au cliquetis de tant de fer, les remparts s'ébranlèrent. A la vue du fer, le courage des jeunes gens défaillit, et la sagesse des vieillards trembla.

— Voilà celui que tu cherches avec tant de peine ! dit Ogger.

Et le roi Didier tomba aux pieds d'Ogger presque sans vie. »

« Pavie fut prise, ajoute le traducteur de cette scène homérique, et Didier fut envoyé en France, où il finit ses jours dans un monastère, aussi bien qu'Ogger. Charles, vers les fêtes de Pâques, s'était rendu à Rome où il fut reçu comme un sauveur. Touché de l'accueil du pape, il se plut à confirmer la donation faite aux souverains pontifes par son père Pépin. Le titre fut rédigé de nouveau ; et, après que Charles l'eut scellé de son sceau en y apposant sa signature, on le déposa sur le tombeau des Saints Apôtres.

« Rien donc, comme on le voit, de plus légitime que le patrimoine de Saint-Pierre, comme rien de plus naturel que cet empressement généreux de la France à tirer l'épée pour la protection de la Papauté. C'est son œuvre qu'elle défend ; c'est un glorieux privilège, acquis au prix de son sang, qu'elle maintient en restant fidèle à cette tradition, tout à la fois religieuse et patriotique. »

C'est ainsi que, sous l'égide de la France, s'est constituée cette monarchie pontificale, qui a donné à la péninsule italienne plus de dix siècles de prospérité, dans les sciences, les lettres et les arts.

IV

Au moyen âge, une noble et chevaleresque entreprise est à tenter.

Les régions sanctifiées par la naissance, la vie et la mort du Sauveur, sont profanées par l'occupation de nations infidèles : il faut que ces lieux bénis soient arrachés à cette odieuse usurpation !

Pierre l'Ermite, moine français, et Urbain II, pape français, se font d'un commun accord l'écho de cette voix plaintive, qui semble sortir du tombeau du Christ, et qui demande la délivrance.

Le moine parcourt l'Occident, pieds nus, une corde à la ceinture, le crucifix à la main : il soulève partout, sur son passage, les populations indignées des sacrilèges attentats qui souillent la ville sainte, et des persécutions intolérables qui y affligent les chrétiens.

Le pape accourt en France pour reprendre et accélérer le mouvement héroïque, qui emporte sa patrie d'origine à la conquête des Lieux Saints. Il réunit un concile au cœur même de ce pays, à Clermont en Auvergne : sa parole, vibrante de patriotisme et de foi, ne tombe pas sur une terre ingrate et stérile, car elle y enfante des prodiges de dévouement.

« Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Ce cri sort, frémissant, des entrailles de la France chrétienne. Ce sont les princes du sang royal, comme Godefroy de Bouillon, et plus tard les rois francs eux-mêmes, comme Louis IX, qui se mettent à la tête des croisades et volent à la conquête de la Palestine, entraînant à leur suite des multitudes de guerriers, avides d'accomplir, avec l'épée de la France, cette œuvre de délivrance.

Quand les croisés arrivèrent sous les murs de Jérusalem, quels ne furent pas les transports de leur joie et de leur amour !

Prêtons, seulement en passant, l'oreille au langage de quelques-uns des chroniqueurs de cette sublime épopée :

« Alors, dit Guillaume de Tyr, s'étant un peu avancés, ils contemplèrent de près la cité bénie, versant des larmes de joie et de piété, poussant de profonds gémissements, marchant à pied et la plupart d'entre eux sans chaussures... Alors ils tombèrent la face contre terre, adorant et glorifiant Dieu. »

« Bon Jésus ! s'écrie à son tour le moine Robert, lorsque les chrétiens virent les remparts de cette Jérusalem terrestre, que de larmes coulèrent de leurs yeux ! Bientôt, poussant des clameurs et s'inclinant vers terre, ils saluèrent le saint tombeau. Alors, ô bon Jésus, tu arrachas à tous leur cœur de pierre, pour leur donner un cœur de chair. »

Cette expansion de pieux sentiments redoublait de vivacité, quand le sort des armes permettait aux croisés de pénétrer dans l'intérieur de la Ville sainte.

« C'était, dit plus naïvement encore un autre chroniqueur, piteuse chose à voir comment le peuple pleurait de joie et de piété, comment il se laissait choir en croix devant le sépulcre : il semblait à chacun qu'il vît encore le corps de Notre-Seigneur là tout mort ! »

Telles furent les admirables émotions qu'éprouvèrent, dans l'accomplissement de leur pieuse tâche, les libérateurs des Saints-Lieux.

Hélas ! la délivrance ne devait pas être de longue durée.

La France, dans le souvenir de son baptême, avait eu des vues généreuses; et, pour les réaliser, elle avait sacrifié, en maintes expéditions, le sang le plus pur et le plus noble de ses veines. Dieu aussi eut ses vues impénétrables; et il n'entrait pas dans les plans divins que cette délivrance fût éternelle !

C'est toujours une gloire inoubliable, pour la fille aînée de l'Eglise, d'avoir tiré son épée en faveur d'une telle cause. Ce ne sont pas les moindres fleurons de sa couronne que ces larmes, ces sueurs et ces flots de sang versés par elle sur cette terre bénie, où l'Homme-Dieu avait répandu avec tant d'abondance les larmes de son amour, les sueurs de son apostolat, et le sang de son immolation pour le salut du monde.

« Malgré les catastrophes qu'on eut plus tard à déplorer, écrit l'auteur cité plus haut, les croisades n'en produisirent pas moins des résultats immenses. La barbarie musulmane qui, à diverses époques, avait fait trembler la chrétienté, refoulée jusque dans son berceau, se vit pour toujours dans l'impuissance de tenter de nouvelles invasions. L'islamisme reçut au cœur une blessure dont il ne guérit jamais. La civilisation chrétienne était sauvée ! »

« Qu'importent, s'écrie Balmès résumant ces résultats, les déclamations d'une fausse philosophie qui affecte le zèle pour la justice et pour l'humanité ? Les croisades, loin qu'on les considère comme des actes de barbarie et de témérité, doivent être admirées, au

contraire, comme l'inspiration d'une haute et prévoyante politique qui assura l'indépendance de l'Europe, grâce à la prépondérance que la victoire donna pour toujours aux peuples chrétiens sur les musulmans. Elles exaltèrent et ennoblirent l'esprit militaire des nations européennes, dont un sentiment profond de fraternité fit comme un seul peuple. Elles ouvrirent à l'esprit humain de nouveaux et vastes horizons, contribuèrent grandement à modifier et à améliorer la position des serfs et des vilains, en préparant et précipitant la ruine de la féodalité. Par la création d'une marine, enfin, elles développèrent le commerce et l'industrie ; et, bien loin de la retarder en rien, elles donnèrent une impulsion immense à la civilisation. »

V

Le xv[e] siècle n'était pas encore parvenu à la moitié de son cours, qu'un grand danger menaçait la France et l'Eglise : la France sur le moment même, l'Eglise dans la suite.

Les rois d'Angleterre, de connivence avec les ducs de Bourgogne, faisaient valoir par les armes certaines prétentions qu'ils croyaient avoir au trône de France. Déjà ils avaient conquis les places fortes de Rouen, de Paris et d'Orléans, ainsi que tout le pays situé au nord de la Loire, et ils convoitaient le reste du royaume.

C'était donc à la perte de sa nationalité que courait

la France, et aussi à la perte de sa foi. Car, un siècle plus tard, l'Angleterre répudiera la vérité catholique pour embrasser l'erreur de la Réforme; si jusque-là elle continue à prévaloir sur le sol français, elle lui communiquera la lèpre contagieuse du schisme et de l'hérésie.

Mais Dieu veille toujours sur la fille aînée de son Eglise; et il s'y prend d'avance afin de repousser loin d'elle les pierres d'achoppement, qui pourraient la faire fléchir ou même tomber sur le chemin de ses nobles et glorieuses destinées. Son roi indolent n'a ni le courage ni la force de ceindre l'épée de la France pour venger ses droits méconnus; Dieu alors confie cette épée aux mains d'une simple villageoise, pieuse et pure, à laquelle il parle par des voix mystérieuses. Comme autrefois il avait suscité une bergère pour arrêter le célèbre ravageur des Gaules, il fait surgir également une bergère pour déjouer les plans de l'ambition britannique.

Après Geneviève de Nanterre, c'est Jeanne d'Arc!

Sous cette impulsion céleste, dont l'archange Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite se font les instruments, Jeanne sent son âme bouillonner d'une héroïque ardeur. Ces catastrophes publiques remplissaient son cœur d'amertume; mais ses voix mystérieuses relèvent son courage et enflamment son patriotisme. Elle s'arrache à la maison paternelle, à la garde de son troupeau, au village natal perdu dans les plaines de la Meuse; et, à travers mille obstacles, elle parvient jusque vers celui que ses ennemis

ne désignaient plus, par dérision, que sous le nom de *roi de Bourges*.

Charles VII, recevant la bergère de Domremy, l'accueille d'abord par la raillerie, ensuite par le doute.

Toutefois, devant les preuves manifestes qu'elle donne de sa sublime mission, il finit par se rendre. Autorisée à voler au secours de la patrie en détresse, Jeanne s'arme de l'épée que ses voix lui indiquent cachée sous l'autel de l'église de Fierbois, et prend en mains l'étendard dont ses visions lui ont révélé le modèle, où se trouvent réunis les emblèmes de sa foi patriotique et religieuse. Avant de livrer bataille, elle écrit aux Anglais d'avoir à quitter au plus tôt le pays de France. Les Anglais méprisent cette sommation et se taisent. Alors, l'enfant des Vosges se met en route à la tête de l'armée française, pour aller chercher la réponse à la pointe de son épée.

Orléans la voit accourir sous ses murs, dont elle chasse l'ennemi après un combat acharné. De là, elle poursuit sa victoire par Troyes et Châlons vers Reims. Grâce à ces merveilleux succès, le chemin est libre depuis Chinon jusqu'au baptistère où elle a pour mission de conduire le Dauphin, qui ne sera véritablement roi que lorsque l'huile sainte de Clovis aura coulé sur son front.

Le sacre royal a lieu avec un grand apparat.

« Pendant la cérémonie, écrit M. de Barante, Jeanne la Pucelle se tient près de l'autel, portant son étendard; et, lorsque, après le sacre, elle se jeta à genoux devant le roi, qu'elle lui baisa les pieds en pleu-

rant, personne ne pouvait retenir ses larmes en écoutant les paroles qu'elle disait : « Gentil Roi ! déjà est « exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous « vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, pour « montrer que vous êtes roi et celui auquel doit « appartenir le royaume. »

L'œuvre de la jeune héroïne était accomplie; l'invasion britannique sur notre continent était refoulée, et la royauté française avait recouvré son auréole au baptistère de Reims. En récompense de ce qu'elle avait fait pour l'Eglise dans le passé, et en prévision de ce qu'elle était encore destinée à faire pour la même cause dans l'avenir, Dieu venait d'accomplir des prodiges afin de sauver la France.

VI

Vers le commencement du XVI[e] siècle, d'impies réformateurs viennent allumer en Europe le brandon des discordes religieuses. L'Allemagne, l'Angleterre et la Suisse, nos royaumes limitrophes, en sont incendiées. La France en reçoit, il est vrai, quelques étincelles, poussées sur elle par le vent qui souffle avec fureur des bords du Rhin et de la Tamise. Çà et là, quelques portions de son territoire sont entachées de l'hérésie calviniste ; mais la nation elle-même, ses pouvoirs publics et ses lois, demeurent à l'abri de la contagion. Au besoin, sa vaillante épée était là pour faire respecter l'antique croyance de ses aïeux, et repousser la réforme jusque derrière les frontières.

« Luther vint au monde, dit le père Lacordaire ; à sa voix, l'Allemagne et l'Angleterre se séparèrent de l'Eglise ; et, si une grande nation de plus, si la France eût suivi leur terrible invitation, qui peut dire, le miracle à part, ce que serait devenue la chrétienté ?

« La France n'eut pas seulement la gloire de se tenir ferme dans la foi ; elle eut à combattre dans son propre sein l'expansion de l'erreur, représentée par Calvin, et la révolte d'une partie de la noblesse, un moment appuyée par la royauté.

« L'élan national la sauva.

« On la vit, confédérée dans une sainte ligue, mettre sa foi plus haut que tout, plus haut même que sa fidélité à ses souverains, et ne consentir à en reconnaître l'héritier légitime qu'après que lui-même eut prêté serment au Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis.

« Tel fut son rôle dans les grands périls de la chrétienté ; ainsi acquitta-t-elle sa dette de fille aînée de l'Eglise !....

« Nous avons combattu, pour la défense de l'Eglise, les combats du sang et de l'esprit. Nous avons vaincu Arius, Mahomet, Luther, et fondé temporellement la papauté. L'arianisme défait, le mahométisme défait, le protestantisme défait, un trône assuré au pontificat : voilà les quatre couronnes de la France, couronnes qui ne se flétriront pas dans l'éternité ! » (1)

(1) Discours sur la *Vocation de la nation française.*

VII

Sur la fin du XVIIIe siècle, la foi catholique court un nouveau danger sur le sol de la fille aînée de l'Eglise. Pour dépeindre ce péril et les moyens extrêmes dont la Providence se servit afin d'en retirer la France, laissons, un instant encore, la parole à l'illustre conférencier de Notre-Dame de Paris :

« Jusque-là, dit Lacordaire, quand on attaquait la religion, on l'attaquait comme une chose sérieuse : le XVIIIe siècle l'attaqua par le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de la cour, des académies dans les salons ; il atteignit les marches du trône ; on le vit sur les lèvres du prêtre ; il prit place au sanctuaire du foyer domestique, entre la mère et les enfants.

« Et de quoi donc, grand Dieu ! de quoi riaient-ils [illegible] Ils riaient de Jésus-Christ et de l'Evangile ! Et c'était la France !

« Que fera Dieu ?.... La France avait trahi son histoire et sa mission. Dieu pouvait la laisser périr, comme tant d'autres peuples, déchus par leur faute de leur prédestination.

« Il ne le voulut pas ; il résolut de la sauver par une expiation aussi magnifique que son crime avait été grand. La royauté était avilie : Dieu lui rendit la majesté, il la releva sur l'échafaud. La noblesse était avilie : Dieu lui rendit la dignité, il la releva dans

l'exil. Le clergé était avili : Dieu lui rendit le respect et l'admiration des peuples, il le releva dans la spoliation, la misère et la mort. La fortune militaire de la France était avilie : Dieu lui rendit sa gloire, il la releva sur les champs de bataille. La papauté avait été abaissée aux yeux des peuples : Dieu lui rendit sa divine auréole, il la releva par la France.

« Un jour, les portes de cette basilique s'ouvrirent, un soldat parut sur le seuil, entouré de généraux et suivi de vingt victoires. Où va-t-il ?

« Il entre, il traverse lentement cette nef, il monte dans le sanctuaire : le voilà devant l'autel !

« Qu'y vient-il faire, lui, l'enfant d'une génération qui a ri du Christ ?

« Il vient se prosterner devant le vicaire de Jésus-Christ, et lui demander de bénir ses mains, afin que le sceptre n'y soit pas trop pesant à côté de l'épée. Il vient courber sa tête militaire devant le vieillard du Vatican, et confesser à tous que la gloire ne suffit pas, sans la religion, pour sacrer un empereur.....

« Ainsi Dieu sauva-t-il la France ; ainsi releva-t-il tout ce qu'elle avait abattu ; ainsi l'environna-t-il de la majesté du malheur et de l'expiation. »

Dès qu'elle fut sortie, toute meurtrie, de la tempête qui avait renversé dans la boue et le sang le trône de ses rois et les autels de son Dieu, la France voulut reconstruire son édifice social. Elle songea alors à donner à cette reconstruction son fondement nécessaire ; elle ramena dans ses temples le catholicisme

proscrit; et, par la main du soldat heureux qui l'avait tirée l'abîme où s'étaient englouties ses croyances religieuses et ses prospérités matérielles, elle signa ce concordat célèbre, devenu depuis cette époque la charte de ses droits et surtout de ses devoirs vis-à-vis de l'Église.

VIII

Enfin, pour en arriver aux temps modernes, que n'avons-nous pas contemplé de nos yeux, en plein milieu de ce XIX[e] siècle !

Les descendants de cette race royale, baptisée par saint Remy, venaient de voir s'écrouler leur trône dans la tourmente politique de 1848; les héritiers de Clovis ne présidaient plus aux destinées de la France. Mais la nation, sortie chrétienne des fonts sacrés de Reims, était toujours là, épiant les événements qui se passaient du côté de Rome.

Que Pie IX, fuyant l'orage qui se déchaînait sur lui, fasse entendre, de son exil de Gaëte, un cri de détresse ! Aussitôt, le cœur de la France tressaille. Malgré ses discordes intérieures, la fille aînée de l'Eglise se souvient de la mission que le ciel lui a donnée, de protéger sa mère, et, s'il le faut, de la venger. Alors, son épée lance un éclair de victoire dans l'ombre des révolutions contemporaines ; ses légions franchissent les Alpes pour voler au secours du successeur de Pierre en péril; et le pape reprend à Rome,

sous la protection des bayonnettes françaises, possession de sa souveraineté temporelle plus de dix fois séculaire.

Pourquoi faut-il que maintenant l'épée de la France soit condamnée par ses récents malheurs à rester au fourreau, tandis que le Père commun des fidèles, victime de la trahison des uns et de l'abandon des autres, en est réduit à demeurer captif dans le Vatican !

Pourquoi ?.....

Qui nous révélera ce que signifie cette mystérieuse communauté d'épreuves entre la France et l'Eglise ? Qui nous dira ce qu'elle semble présager pour l'avenir de notre cher pays ?...

« De temps à autre, s'écrie l'éloquent évêque d'Angers, Mgr Freppel (1), on se plaît à nous rappeler des humiliations passagères, et l'on voudrait faire accroire à d'irrémédiables déchéances. Mais non, ô France, patrie bien-aimée, pas plus que Waterloo, Sedan n'a pu marquer le terme de tes grandeurs. Relève ton front, noble pays ; aie confiance dans ta vocation divine. Non, tu n'as pas achevé ta mission ; car, en disparaissant, tu laisserais un vide que, seule, la toute-puissance divine serait capable de combler. Si des jours d'oubli ont pu appeler le châtiment, des siècles de dévouement au Christ et à l'Eglise méritent le pardon. Tu reprendras le cours de tes destinées glorieuses, tu resteras au milieu du monde le soldat de la Provi-

(1) Allocution prononcée à l'église de la Madeleine à Paris, en février 1889, en faveur de l'Œuvre des blessés militaires.

dence, l'apôtre armé de la foi et de la civilisation chrétienne. Comme par le passé, tout ce qui est petit, tout ce qui est faible, tout ce qui se sent opprimé dans l'univers entier se tournera vers toi pour chercher sur tes lèvres le mot de la délivrance. Tu retrouveras ces grands jours de ton histoire, où ton épée servait de rempart à ce qu'il y de plus vénérable et de plus sacré sur la terre, l'épée de Clovis, de Charlemagne, de Godefroy de Bouillon, de saint Louis, de Jeanne d'Arc. Tes souffrances n'auront servi qu'à te rendre plus chère encore à tes enfants. Ah ! puissent-ils oublier les querelles intestines et se serrer plus étroitement que jamais autour de leur mère, pour n'avoir désormais sur leurs lèvres et dans le cœur que ces deux mots, où tout se résume dans une même foi et une commune espérance : Dieu et la patrie ! »

L'avenir est à Dieu qui n'abandonnera certainement pas son Eglise; et nous ne pouvons nous empêcher d'espérer qu'un jour viendra, où la parole sera encore à la nation baptisée à Reims dans la personne de son immortel fondateur.

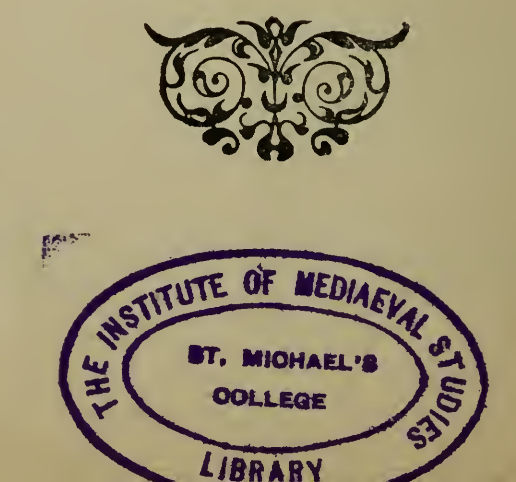




TABLE DES MATIÈRES



Lyon. — Imp. VITTE et PERRUSSEL, rue Condé, 30.

CŒCILIA

OU

UNE HÉROÏNE DES CATACOMBES

Un vol. in-12, 382 pages, — V. Palmé à Paris, éditeur.
Prix : franco 3 fr.

SOMMAIRE DES CHAPITRES :

Préface. — I. La famille patricienne. — II. Les noces virginales. — III. La lutte chrétienne. — IV. La lumière dans les ténèbres. — V. Ciel et terre. — VI. Les harmonies de la nature et la grâce. — VII. Le complot. — VIII. Martyrs et bourreaux. — IX. Le bouquet de fleurs sanglantes. — X. Les merveilles de l'Apostolat. — XI. Le triomphe dans la mort. — Appendice. Notes explicatives.

Voici des extraits de quelques-uns des journaux qui ont annoncé au public l'apparition de ce livre dans le monde littéraire :

I. — La *Revue du Monde Catholique*, dit : « M. Périgaud n'a pas écrit son **Héroïne** dans la seule pensée de donner une restitution de la société romaine, telle qu'elle était aux premiers siècles de l'Eglise : le but de l'écrivain religieux a été surtout de nous montrer le rôle de la femme chrétienne dans une société malade, et d'offrir en exemple cette Cœcilia, dont le courage et les vertus ont brillé d'un si vif éclat au commencement du IIIe siècle. La **Cœcilia** de M. l'abbé Périgaud n'est autre que Sainte-Cécile, que l'auteur nous présente sous le triple aspect de vierge, de fiancée et de martyre. La musicienne n'est pas non plus oubliée; et nous la voyons, au festin nuptial, dans les bosquets du Tibre, et dans la chambre de son supplice, chanter les louanges du Dieu pour lequel elle vit, souffre et meurt. L'**Héroïne des Catacombes,** comme sujet traité et comme forme de récit, prend rang à côté de la **Fabiola** de Monseigneur Visemann, etc. »

II. — Le *Monde*, après avoir résumé le but du livre, ajoute : « Disons que l'auteur a exécuté son plan d'une façon très heureuse ; que, s'il a recours à la fiction, il ne néglige cependant pas l'histoire ; que ses récits joignent à une couleur locale fort bien rendue, une grande exactitude pour les mœurs, les coutumes, les lieux. »

III. — L'*Univers :* « Un intérêt soutenu et qui grandit jusqu'au bout, une élévation et une force qui se communiquent heureusement à l'âme, telles sont les qualités que Mgr l'évêque de Moulins loue dans le livre de M. l'abbé Périgaud ; et le lecteur chrétien ne manquera pas de souscrire à ce jugement autorisé..... Il faut admirer l'art et l'érudition dont fait preuve dans son livre M. l'abbé Périgaud. »

MOIS DE SAINT-JOSEPH

CONTEMPLATION DE SES GLOIRES ET IMITATION DE SES VERTUS

1 vol. in-18 de 204 pages. Franco, broché 0,80 c. — relié 1 fr. 30.

Ce volume, d'un format commode pour livre de piété, contient des lectures sur les prérogatives admirables de saint Joseph pour chaque jour du mois qui lui est consacré, et, comme réflexions pratiques, des passages de l'Imitation de J.-C. appropriés à chaque lecture.


nce...mouve-
9612